



HAL
open science

De la maison à la ville dans l'Orient ancien : la ville et les débuts de l'urbanisation

Cécile Michel

► **To cite this version:**

Cécile Michel (Dir.). De la maison à la ville dans l'Orient ancien : la ville et les débuts de l'urbanisation. Archéologies et Sciences de l'Antiquité, XI, pp.128, 2013, Cahier des Thèmes transversaux ArScAn, F. Joannès, ISSN 1953-5120. halshs-01186386

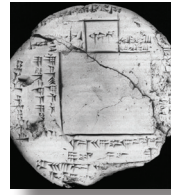
HAL Id: halshs-01186386

<https://shs.hal.science/halshs-01186386>

Submitted on 26 Aug 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Cahier des Thèmes transversaux ArScAn (Volume XI)

2011 - 2012

Nanterre
2013



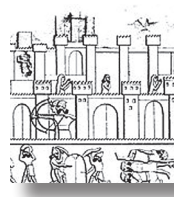
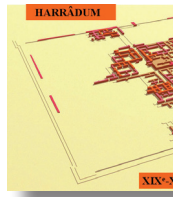
THÈME VIII

Bâti et Habitat

Responsables :

P.-M. Blanc
CNRS- ArScAn-APOHR

O. Daune-Le Brun
CNRS- ArScAn-VEPMO



De la maison à la ville dans l'Orient ancien : La ville et les débuts de l'urbanisation

Textes édités par

Cécile Michel
CNRS – ArScAn-HAROC

SOMMAIRE

Introduction	p. 179
Définition et typologie de la ville	p. 183
La ville au Proche-Orient ancien : approches archéologiques (<i>Pierre De MIROSCHEJJI</i>)	p. 185
Réflexions sur la ville en Mésopotamie à partir des sources écrites des IV ^e et III ^e millénaires et des sources divinatoires (<i>Jean-Jacques GLASSNER</i>)	p. 199
Ville et urbanisme en Anatolie	p. 209
Les premiers pas du processus d'urbanisation en Anatolie occidentale dans la seconde moitié du III ^e millénaire (<i>Bérengère PERELLO</i>)	p. 211
Peut-on parler de « colonies » ou « diasporas » assyriennes en Anatolie ? Réflexions sur la ville basse de Kültepe/Kaniš (<i>Cécile MICHEL</i>).....	p. 219
Ville haute, ville basse, la ville et ses environs	p. 229
Éléments de classification des villes fortifiées du Proche-Orient à l'âge du Bronze (<i>Sébastien REY</i>)	p. 231
La ville et ses limites	p. 253
Limites urbaines et enceintes fortifiées, éléments de topologie urbaine au Proche-Orient ancien au III ^e millénaire avant notre ère (<i>Pascal BUTTERLIN</i>).....	p. 255
Les sièges au Proche-Orient à l'époque néo-assyrienne. Sources textuelles et iconographiques (<i>Anne-Renée CASTEX et Bruno GOMBERT</i>).....	p. 263
La ville et ses morts	p. 273
Ville des vivants et ville des morts. L'espace funéraire en Syrie et Mésopotamie (III ^e -I ^{er} millénaires) (<i>Aline TENU</i>)	p. 275
Des morts et des vivants en Nabatéenne (<i>Nathalie DELHOPITAL</i>)	p. 287
Naissance, vie et mort d'une ville	p. 295
Harrādum ou la cas d'une ville nouvelle (XIX ^e au XVII ^e s. av. J.-C.) Appropriation territoriale d'une zone frontière (<i>Christine KEPINSKI</i>)	p. 297

INTRODUCTION

Cécile MICHEL

CNRS – ArScAn-HAROC

cecile.michel@mae.cnrs.fr

Les premières villes auraient vu le jour au Proche-Orient ancien, région également réputée par la Bible et les auteurs grecs pour avoir abrité de véritables mégapoles entre le Tigre et l'Euphrate, connues sous les noms de Ninive et Babylone. Les débuts de l'urbanisation ont donné lieu à de très nombreux écrits, depuis l'invention par G. Childe¹ (1950), d'une véritable « révolution urbaine » qui aurait eu lieu au IV^e millénaire av. J.-C. ; les définitions de la ville ont beaucoup varié selon la zone géographique considérée ou les critères pris en compte. Dans le cadre du *Séminaire d'Histoire et d'Archéologie des Mondes Orientaux* (SHAMO), archéologues, épigraphistes, historiens et spécialistes des images se sont réunis au cours de six séances au premier semestre 2011 pour analyser le phénomène d'urbanisation dans le Proche-Orient ancien, définir de la ville, ses composantes (ville haute, ville basse) et ses limites, en donner une typologie et préciser la place qu'y tenaient les vivants et les morts.

La plupart des définitions de la ville se sont d'abord appuyées sur la taille de l'agglomération, fixant un seuil à partir duquel il est possible de parler d'une « ville ». Toutefois des analyses récentes modèrent l'importance de cette caractéristique chiffrée et préfèrent définir la ville comme un « centre peuplé de manière substantielle offrant des services spécialisés à une société plus vaste »². D'autres caractéristiques de la ville sont régulièrement mises en avant ; on doit y trouver des fortifications défensives, un secteur résidentiel, des temples dont celui de la divinité poliade, le palais royal pour l'élite, des zones d'artisanat pour une production spécialisée (céramique, métal, tissage, travail lapidaire...), une ou des places publiques, des principes axiaux liés à la cosmologie, et éventuellement des tombes avec du mobilier³. Habuba Kabira serait le résultat d'une opération d'urbanisme réalisée à partir d'un projet préconçu : son plan fait figure de plus ancien plan de ville connu.

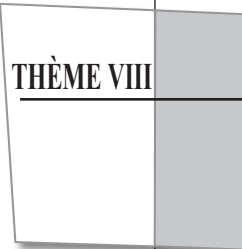
Ces éléments, s'ils participent à la constitution d'une ville, n'en expliquent pas pour autant sa formation ; la ville serait le résultat du développement de réseaux de relations, via des échanges et une économie de plus en plus diversifiée et spécialisée⁴. La présence de nombreux textes découverts dans la ville d'Uruk témoigne de la concentration de scribes attachés à des activités politiques ou religieuses. La ville, centre économique, était liée à un arrière-pays avec lequel il entretenait diverses relations. L'examen de la documentation textuelle des IV^e et III^e millénaire indiquerait même l'existence en réseau des villes sumériennes (J.-J. Glassner). Au Bronze Moyen, on assiste à une série de fondations nouvelles fortifiées dans la région d'Ešnunna et plus tard en Babylonie ; Harrādum, sur le Moyen Euphrate irakien, avec son plan quadrangulaire, en serait l'un des principaux témoins (C. Kepinski). La documentation écrite qui y a été exhumée permet de situer la ville dans son contexte géopolitique aux périodes paléo-babylonienne et médio-assyrienne, et d'en définir ses fonctions administrative, militaire, commerciale et culturelle.

¹ Childe, 1950.

² Renfrew, 2008. Voir également Cowgill, 2004.

³ Liverani, 2011.

⁴ Butterlin, 2003.



THÈME VIII

Alors que les séances du séminaire SHAMO se tenaient, paraissaient les premiers résultats de l'étude de J. Pournelle qui, à partir de l'étude combinée des relevés archéologiques et de photos prises par des satellites, s'est attachée à reconstruire les paysages de l'ancienne basse Mésopotamie et des marais⁵. Selon cet auteur, les premiers gros villages et petites villes, telle Eridu, seraient apparus d'abord sur des buttes dans les marais, le long d'étroits passages pour bateaux, vers 4 000 av. J.-C., période coïncidant avec un pic de la montée des eaux dans le Golfe. Dans cet espace, plantes et animaux abondaient, et la nourriture et les matériaux de construction y étaient facilement accessibles. Vers 3 500 av. J.-C., on assiste à la naissance des premières villes sur les petits deltas en bordure nord du marais, telle Uruk. La retraite des eaux dans le Golfe au III^e millénaire aurait alors provoqué l'émergence d'une irrigation intensive, celle-ci n'étant donc pas à l'origine du processus d'urbanisation.

Le vocabulaire permettant aujourd'hui de définir les premiers centres urbains doit être choisi avec précaution : « cité », « ville » et « village », correspondant respectivement aux termes anglais « city », « town » et « village ». Selon A. Westenholz⁶, le village n'a pas de mur défensif, ni de divinité poliade ; un texte paléo-babylonien précise en outre : « il n'y a pas de devin dans un village (*kaprum*) »⁷. Cet auteur propose d'utiliser le mot « town » pour une ville dépendante d'une cité-État ; chez les Sumériens, elle en aurait presque toutes les caractéristiques, mais serait dépourvue d'un palais royal. En effet, son dirigeant porte le titre de « sanga », chef du temple, et serait responsable envers le souverain de la capitale pour lequel Westenholz utilise le vocable « city ». Cette dernière renferme un palais. En français, le terme cité-État, créé au milieu du XIX^e siècle pour la Rome du I^{er} siècle av. J.-C., est employé pour la Mésopotamie ; en revanche, il semble préférable de ne pas utiliser le mot « cité », trop connoté par la « cité grecque ».

Le développement de réseaux d'échanges par les Sumériens au IV^e millénaire a dépassé le strict cadre mésopotamien pour s'étendre en Syrie où l'urbanisation se développe à son tour au III^e millénaire (« deuxième révolution urbaine »), et l'influence de la culture d'Uruk est même perceptible en Anatolie du sud-est où l'on a mis au jour d'importants centres proto-urbains, tel Arslan Tepe⁸. Dans le reste de la péninsule anatolienne, on relève différents processus d'urbanisation indépendants au Bronze ancien, avec des établissements de taille modeste et d'organisation binaire qui se développe dans une région dépourvue d'écriture et au pouvoir politique morcelé (B. Perello). Au Bronze moyen, le plateau anatolien vit le développement de villes fortifiées constituées d'une citadelle, avec palais et temples, et d'une ville basse construite de maisons à deux niveaux en briques sur fondations en pierres, sur le modèle de Kültepe, au nord-est de Kayseri, dont la stratigraphie a servi d'échelle chronologique de référence pour le plateau anatolien pour la première moitié du II^e millénaire av. J.-C. La ville basse, habitée par des Anatoliens, des étrangers et une importante communauté de marchands assyriens, a été définie, à tort, selon les modèles de colonie, puis de diaspora marchande, et désignée par le terme *kārum* (comptoir de commerce) ; toutefois, les contours de la ville basse, encore inconnus, ne coïncidaient vraisemblablement pas avec le *kārum* (C. Michel).

Au Levant méridional, on relève un processus d'urbanisation original aux âges du Bronze et du Fer où l'on assiste au développement de plusieurs centres de taille plus réduite, indépendants les uns des autres, qui interagissent avec des groupes tribaux ; on observe un phénomène similaire en Syrie du Nord ou en Iran (P. de Miroschedji).

Les fortifications figurent parmi les principaux éléments des villes du Proche-Orient ancien, elles en dessinent les limites et sont représentées avec force détails sur les bas-reliefs néo-assyriens (L. Bachelot). Il s'agit d'une série d'éléments identifiés par l'archéologie et significatifs du fait urbain dans la documentation textuelle. La répartition des sites fortifiés par types prédéfinis, intégrés à l'évolution géopolitique du Proche-Orient ancien permettent, entre autres, d'appréhender les différentes étapes de l'évolution urbaine (S. Rey). À Mari, la mise en place d'une ligne-double de défense construite pendant la ville II coïncide avec la deuxième révolution urbaine ; à la fin du III^e millénaire, une défense échelonnée est transformée en défense active pour accompagner les progrès de la poliorcétique (P. Butterlin). Au I^{er} millénaire, la complexité et la taille des remparts atteignent des niveaux alors inégalés afin de faire face à la multiplication des sièges issus des imposantes stratégies militaires des empires assyriens et babyloniens (A.-R. Castex et B. Gombert).

⁵ Pournelle/Lawler 2011.

⁶ Westenholz, 2002.

⁷ VS 16, 22:28..

⁸ Butterlin, 2003.

Lieu de résidence pour les vivants, la ville pouvait également héberger les morts, ceux-ci étant enterrés sous les maisons comme à Ur, Ugarit ou Emar. Mais à l'Âge du Fer, en Syrie de l'Ouest, d'importants cimetières à crémation se situent hors de la ville comme à Karkemiš et à Hama. À l'inverse, à Tell Banat, le site funéraire est à l'origine et a même structuré l'établissement urbain (A. Tenu). En Nabatéenne, à Pétra et Madâ'in Sâlih, l'espace des morts est distinct de celui des vivants, mais visible depuis l'agglomération urbaine grâce à d'imposants tombaux monumentaux où des groupes familiaux étaient ensevelis (N. Delhopital).

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

BUTTERLIN P. 2003. *Les temps proto-urbains de Mésopotamie. Contacts et acculturation à l'époque d'Uruk au Moyen-Orient*. Paris : CNRS éditions.

COWGILL G. L. 2004. Origins and Development of Urbanism; Archaeological Perspectives, *Annual Review of Anthropology* 33 : 525-549.

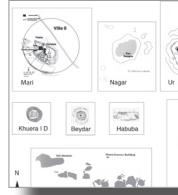
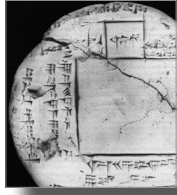
GORDON V. 1950. The Urban Revolution. *Town Planning Review* 21 : 3-17.

POURNELLE J. R. / LAWLER A. 2011. Did the First Cities Grow From Marshes ?, *Science* 331, 14 January: 141.

RENFREW C. 2008. The City through Time and Space, Transformations of Centrality. In LIVERANI M. 2011. *Stadt (City). Reallexikon der Assyriologie* 13 1/2 : 50-74.

MARCUS J. & SABLÖFF J. A. (eds.) 2008, *The Ancient City. New Perspectives on Urbanism in the Old and New World* : 29-51. Santa Fe.

WESTENHOLZ A. 2002. The Sumerian city-state. In : HANSEN M. H. (ed.) A comparative study of six city-state cultures: an investigation conducted by the Copenhagen Polis Center. *Historisk-filosofiske Skrifter* 27: 23-42. Copenhagen.



DÉFINITION ET TYPOLOGIE DE LA VILLE

LES VILLES DE PALESTINE DE L'ÂGE DU BRONZE ANCIEN À L'ÂGE DU FER DANS LEUR CONTEXTE PROCHE-ORIENTAL

Pierre de MIROSCHEJJI

CNRS – ArScAn-HAROC

pierre.de-miroschedji@mae.cnrs.fr

Les recherches sur l'urbanisation au Proche-Orient ancien rencontrent généralement deux difficultés. La première, inévitable, concerne la définition même de la ville. Le phénomène urbain a fait l'objet depuis plus d'un siècle de tant de définitions différentes, souvent contradictoires, et connotées historiquement et culturellement, qu'on est tenté d'en revenir au constat désabusé formulée en 1921 par Max Weber : « Toutes les définitions [de la ville] n'ont en commun qu'un seul élément : qu'il s'agit d'un établissement relativement clos, d'une agglomération (... [où]) les maisons sont densément construites (...). C'est une *grande agglomération* (...[dont]) les habitants ne se connaissent plus personnellement entre eux, sauf liens de voisinage immédiats »¹. Cette définition minimaliste n'a guère de valeur heuristique, mais elle a l'avantage d'être suffisamment vague pour évacuer d'emblée des discussions finalement peu fécondes sur la définition de la ville, les seuils d'urbanisation, la superficie minimale d'un établissement urbain, ses composantes urbaines indispensables, etc.

La seconde difficulté à laquelle se heurtent les recherches sur l'urbanisation au Proche-Orient tient aux traditions de la discipline : quand on parle de ville orientale ancienne, depuis Childe² et Adams³ jusqu'à nos jours, l'exemple choisi est généralement celui de la ville mésopotamienne, aussi bien pour définir la ville que pour caractériser un processus évolutif qui a conduit à l'avènement de l'État. Or les villes mésopotamiennes de la fin du IV^e et du III^e millénaire étaient des établissements d'une superficie et d'une complexité inégalées dans le reste du Proche-Orient à la même époque, et souvent même encore au II^e, voire au I^{er} millénaire. En faire le paradigme de la ville proche-orientale de la haute antiquité reviendrait à exclure de la discussion des territoires immenses – en fait la plus grande partie du Proche-Orient, et bien sûr aussi la totalité des pays du pourtour méditerranéen – où le phénomène urbain ne s'est manifesté que tardivement, selon des modalités distinctes, avec des résultats différents et sur une échelle plus modeste. L'exemple de la ville mésopotamienne est assurément celui qui convient le mieux quand on veut apprécier la précocité du phénomène urbain au Proche-Orient et l'étendue de ses réalisations. Mais si l'on souhaite appréhender les civilisations proche-orientales dans leur diversité et leur dynamique, il est essentiel de rendre compte aussi de processus d'urbanisation qui se sont déroulés ailleurs qu'en Mésopotamie à la fin du IV^e et au III^e millénaire, et qui ne sont pas susceptibles d'être décrits ni compris à l'aune de l'urbanisation mésopotamienne.

Dans cette perspective, la Palestine constitue un cas intéressant car elle offre un large éventail de situations diverses. Ces quelques pages visent à donner un aperçu, forcément sommaire, de l'histoire urbaine de cette région du Proche-Orient qui, pour être périphérique par rapport au « centre » mésopotamien, n'en est pas moins, à bien des égards, représentative.

THÈME VIII

¹ Weber, 1956 : 727.

² Childe, 1950.

³ Adams, 1966.

LES CITÉS PALESTINIENNES DU BRONZE ANCIEN

On commencera cet exposé par une présentation des cités du Bronze ancien, dont l'émergence, le développement et finalement l'effondrement rythment le premier cycle de l'histoire urbaine de la Palestine⁴.

Émergence

Le processus

Le phénomène « urbain » se manifeste en Palestine à la fin du IV^e millénaire avec l'apparition relativement soudaine, au début du Bronze ancien II, de grands sites fortifiés qui représentent, dans l'histoire locale, un genre d'établissements radicalement nouveau (fig. 1). Ce sont ces établissements fortifiés que l'on a l'habitude de qualifier de « villes », même si, on le verra, la plupart d'entre eux ne présentent pas vraiment les caractéristiques morphologiques habituellement associées à ce terme. Leur émergence s'est produite en un laps de temps d'un à deux siècles, principalement dans la vallée du Jourdain et dans l'ensemble des régions situés à l'ouest de cette dernière, beaucoup moins dans les territoires situés à l'est.

Là où on a pu l'observer (autour de Tel Yarmouth, dans la vallée de Far'ah en aval de Tell el-Fâr'ah, dans le bassin du Houleh, dans la vallée du Zarqa aux environs de Khirbet ez-Zeraqun, etc.), on constate que le processus d'urbanisation a été marqué par la concentration progressive de la population dans un nombre de plus en plus réduit d'établissements, c'est-à-dire par un phénomène de synoecisme⁵. Le corollaire en fut l'abandon de beaucoup de villages du Bronze ancien I, et donc une réduction sensible, à partir du Bronze ancien II, du nombre des établissements, dont quelques-uns ont vu leur population grossir par l'afflux de ceux qui abandonnaient les anciens villages. On observe ainsi, à la fin du Bronze ancien I, l'apparition de quelques « méga-sites » qui occupent des superficies considérables (Tel Yarmouth : 16 ha, Beth Yerah et Mégiddo : 25 ha).

Parmi les premières cités fortifiées, certaines sont des établissements nouveaux⁶, d'autres des établissements anciens transformés d'un coup par l'érection d'une muraille fortifiée (Tel Yarmouth, Tel Beth Yerah, Tell el-Fâr'ah). Les fortifications initiales ont été construites partout en une seule opération. Certaines sont de très grande ampleur (Yarmouth [fig. 2a], Ai, Dan) et impliquent la mise en œuvre de travaux collectifs menés sur une échelle considérable, qui n'ont pu être entrepris que parce que les chefs des cités nouvelles possédaient dès les umaines, des capacités organisationnelles et des pouvoirs coercitifs suffisants.

La construction du rempart a généralement provoqué une réduction de la dimension de l'établissement initial et a entraîné un changement de son organisation interne : on passe alors d'un bâti dispersé et désordonné à un bâti dense et cohérent avec des habitations alignées le long de ruelles (Jéricho, Tell el-Fâr'ah, Beth Yerah, Tel Bareqet).



Fig. 1 : Carte des établissements fortifiés du Bronze ancien II-III au Levant méridional. © P. de Miroshedji. gestes funéraires, évoluent au cours du temps.

⁴ Pour des synthèses (dont aucune n'est vraiment à jour) sur l'archéologie de cette période, voir Mazar, 1990 ; Esse, 1991 ; Ben-Tor, 1992 ; Stager, 1992 ; Joffe, 1993 ; Greenberg, 2002 ; Philips, 2003 ; Miroshedji, sous presse.

⁵ Miroshedji, 2000 ; Getzov, Paz et Gophna, 2001.

⁶ Ainsi Tel Bareqet : Paz et Paz, 2007.

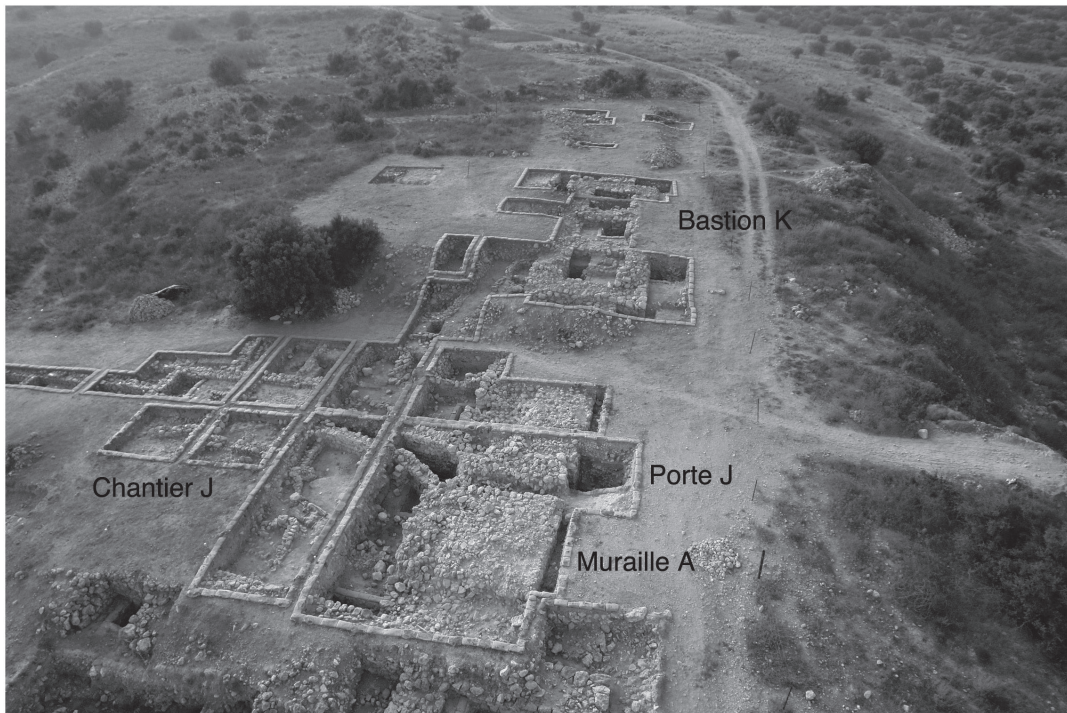


Fig. 2 : Les fortifications de Tel Yarmouth :

a. La muraille extérieure et la Porte E (fin du Bronze ancien II). © Mission archéologique de Tel Yarmouth.

b. La muraille intérieure, la Porte J et le Bastion K (début du Bronze ancien II). © Mission archéologique de Tel Yarmouth.

Implications

La fondation d'établissements nouveaux ou l'agrandissement d'établissements anciens par l'afflux rapide d'une population qui a déserté ses villages à partir de la fin du Bronze ancien I, puis leur transformation rapide par la construction de puissantes fortifications au commencement du Bronze ancien II, sont deux phénomènes qui impliquent que leurs habitants constituaient déjà des communautés organisées *avant* l'apparition des villes fortifiées, et non pas en résultat de leur existence. C'est parce que ces communautés existaient déjà, au moins potentiellement, que leurs membres ont pu être rassemblés dans un établissement nouveau et mobilisés pour la construction de murailles fortifiées à l'abri desquelles ils ont désormais partagé un destin commun. C'est dire que l'émergence du phénomène urbain a été essentiellement une transformation économique, sociale et politique.

La société qui a émergé en résultat de ce processus n'était pas à proprement parler « urbaine » ; dans sa grande majorité, elle n'avait pas rompu avec le mode de vie antérieure : elle comprenait toujours, très majoritairement, des agriculteurs et des éleveurs, dont les liens lignagers et économiques avec les populations sédentaires ou semi-nomades des environs demeuraient probablement très étroits. Cette situation contraste avec celle qui prévalait alors dans les régions fortement urbanisées de Mésopotamie, qui connaissaient déjà au III^e millénaire une population véritablement urbaine (artisans, commerçants, administrateurs), engagée à plein temps dans des activités qui ne pouvaient s'exercer que dans un contexte urbain. Cette différence explique que, dans les périodes de crise systémique, le mode de vie urbain s'est maintenu dans les régions très fortement urbanisées, alors qu'il a décliné ou complètement disparu au Levant méridional, où les citadins pouvaient revenir à un mode de vie agro-pastoral grâce à des solidarités claniques ou tribales demeurées vivaces.

Explications

Pour comprendre ces transformations de la société palestinienne, il faut remonter jusqu'au milieu du IV^e millénaire, avec la transition du Chalcolithique au Bronze ancien. On est passé alors d'une société traditionnelle, où le pouvoir était fonction de la prééminence d'un statut social, manifesté à l'aide d'objets de prestige de grande valeur symbolique (objets cérémoniels en cuivre, en ivoire, en pierre dure, etc.)⁷, à une société où le pouvoir était fondé sur le contrôle de territoires et celui des hommes qui les exploitent.

La compétition pour le contrôle de territoires a favorisé le rassemblement de leurs habitants ; c'était le moyen de mieux les encadrer, de mieux organiser leur travail, et surtout de mieux les protéger, eux et les surplus qu'ils produisaient. Cette compétition a entraîné des tensions économiques, sociales et politiques, en sorte que la violence s'est généralisée et institutionnalisée.

La protection des habitants et des surplus accumulés dans les nouveaux établissements a nécessité la construction de murs d'enceinte. Les fortifications étant puissantes et les techniques de siège encore rudimentaires, un établissement fortifié était virtuellement imprenable. Une muraille solide assurait une sécurité presque complète à une communauté. Inversement, l'absence de fortifications la rendait vulnérable. Devenues indispensables, les fortifications se sont répandues rapidement : en l'espace d'un ou deux siècles, l'ensemble du territoire palestinien a été couvert d'un réseau dense de villes fortifiées (fig. 1). Les tensions entre cités-états étant d'autant plus fortes que les délimitations territoriales étaient problématiques, les sites fortifiés étaient plus nombreux au cœur de la zone méditerranéenne, où les terres arables étaient plus convoitées, qu'à sa périphérie, où les steppes offraient de vastes étendues de pâture.

L'équilibre ainsi établi entre les cités-États du Levant méridional a empêché ou freiné l'avènement d'états territoriaux puisqu'aucune ne pouvait s'imposer nettement sur ses rivales par la conquête de plusieurs villes⁸. Cette situation n'a changé qu'à partir du II^e millénaire, et encore sur une échelle modeste, quand des techniques de siège plus élaborées ont été introduites et que des armées plus nombreuses ont pu conduire de plus longs sièges.

Caractères

Organisation

En principe, une cité-État est composée d'un seul établissement fortifié et d'établissements ouverts dépendants (villages et hameaux). En pratique, les prospections archéologiques révèlent que les villages et hameaux dépendants étaient relativement peu nombreux⁹. Il y avait même probablement des cités-états ne comprenant qu'un établissement fortifié, sans village dépendant. Une telle situation, rappelons-le, n'est pas inédite : dans la Grèce du VI^e siècle, il existait des cités-états composées uniquement d'un établissement fortifié, et qui ne comportaient aucun village dépendant sur leur territoire¹⁰.

La dimension du territoire est difficile à évaluer. En théorie, le territoire d'une ville fortifiée a un rayon déterminé par la distance qu'un paysan peut parcourir en une journée jusqu'à son champ le plus éloigné. En pratique, si l'on ajoute le terroir de villages dépendants et les terrains de pâture, et surtout si l'on se fonde sur la carte de répartition des établissements fortifiés du Bronze ancien II-III (fig. 1), il est permis de supposer que la superficie d'une cité-état était comprise entre 25 et 400 km².

⁷ Levy, 1995.

⁸ Cette situation correspond à la définition des *peer polities* : voir Renfrew, 1986.

⁹ Getzov, Paz et Gophna, 2001.

¹⁰ Hansen, 2003.

Il est probable qu'à l'intérieur de ce territoire coexistaient des populations sédentaires et des populations pastorales semi-nomades. Outre les indications des textes aux époques suivantes jusqu'à l'époque moderne, la distribution spatiale des cités-états, la structure de leur territoire, où se juxtaposent terres arables, pâtures et espaces boisés, l'existence d'installations troglodytes et celle de tombes isolées sont autant d'indices qui impliquent la présence d'une population mobile. Celle-ci, d'ailleurs, n'était pas nécessairement homogène : elles pouvaient comporter, comme c'est le cas encore de nos jours, des groupes peu mobiles, presque sédentaires, dont les déplacements s'effectuaient à l'intérieur du territoire de la cité-état, et des groupes plus nomades, avec des déplacements saisonniers d'amplitude régionale.

Il est probable aussi que l'organisation sociale était fondée sur des groupes de parenté élargie, clans ou tribus. Les modalités de formation des premières cités par synoecisme plaident en ce sens, puisqu'elles impliquent le regroupement de plusieurs communautés distinctes, de même que la structure des espaces domestiques révélés par les fouilles, en particulier à Tel Arad¹¹ ou à Tel Beth Yerah¹².

Un fait marquant est l'absence dans les établissements et dans les tombes de cette époque de marqueurs de hiérarchie sociale. On a pu en déduire qu'il s'agissait d'une société très peu hiérarchisée, voire égalitaire¹³. C'est oublier que les sociétés fondées sur une organisation tribale cultivent volontiers cet aspect égalitaire, en particulier dans les pratiques funéraires (les inhumations collectives pratiquées à l'âge du Bronze ne permettent pas, par définition, d'individualiser un défunt par des dépôts funéraires prestigieux) ; c'est faire fi aussi des indications assez nombreuses de hiérarchie sociale fournies par l'organisation interne des établissements urbains de cette époque.

Ceux-ci offrent l'image d'un réseau dense d'habitations agglutinées sur des terrains plats ou des terrasses aménagées et parcouru par des ruelles (fig. 3). Quelques bâtiments publics tranchent sur l'uniformité, d'ailleurs toute relative, des habitations domestiques. Il s'agit d'abord de palais¹⁴. Ainsi à Tel Yarmouth, deux palais successifs ont été mis au jour (fig. 4)¹⁵. Ce sont de vastes bâtiments (2000 et 6000 m²) construits selon des plans complexes et des techniques de construction particulières, proprement palatiales, installés sur une terrasse artificielle dominant les habitations voisines. On trouve aussi des bâtiments publics réservés au stockage¹⁶ et des temples de proportions monumentales¹⁷.

Fonctions

Les fonctions urbaines de ces établissements se déduisent aisément de leur organisation. C'est en premier lieu la défense des citadins et celle des habitants des villages dépendants qui viennent se mettre à l'abri des murailles en cas de danger. Les fortifications étaient particulièrement puissantes, démesurées parfois (40 m d'épaisseur à Tel Yarmouth¹⁸ (fig. 2), peut-être autant à Tel Dan), avec des systèmes complexes de portes, de tours de bastions, de glacis, etc., au point d'apparaître moins comme un dispositif militaire indispensable pour faire face aux techniques de siège de cette époque que comme des symboles du statut urbain de l'agglomération qu'elles protègent. La fonction politique de ces cités est manifestée par les palais, et illustrée en particulier par leur succession dans le temps, qui indique à la fois l'existence d'une autorité politique et sa transmission probablement héréditaire. Ainsi à Tel Yarmouth la superposition de deux palais distincts, B1 et B2, implique l'existence pendant plusieurs générations successives d'un pouvoir politique centralisé (fig. 4). La fonction économique des cités-états est attestée par les magasins des palais¹⁹ et par des installations de stockage public, qui sont des lieux de conservation des surplus et des richesses de la ville²⁰. Enfin, les installations culturelles monumentales indiquent que la cité était le lieu de cérémonies religieuses communautaires, qui ont aussi été évoquées sur des sceaux-cylindres contemporains²¹.

¹¹ Herzog, 1997.

¹² Greenberg et al., 2006, et communication personnelle.

¹³ Philip, 2003 ; Chesson et Philip, 2003 ; Savage, Falconer et Harrison, 2007. Ces trois auteurs ont concentré leurs études sur la Jordanie et largement ignoré les territoires situés à l'ouest du Jourdain, où les développements urbains ont été les plus importants. De ce fait, l'ensemble de leurs conclusions sont invalidées. Voir déjà les critiques de Kafafi, 2011.

¹⁴ Nigro, 1994.

¹⁵ Miroschedji, 1999, 2001, 2003, 2008.

¹⁶ Greenberg et Paz, 2006 ; Mazar, 2001.

¹⁷ Sala, 2007.

¹⁸ Miroschedji, 1990, 1999, 2008.

¹⁹ Miroschedji, 2006.

²⁰ Mazar, 2001.

²¹ Miroschedji, 2011.

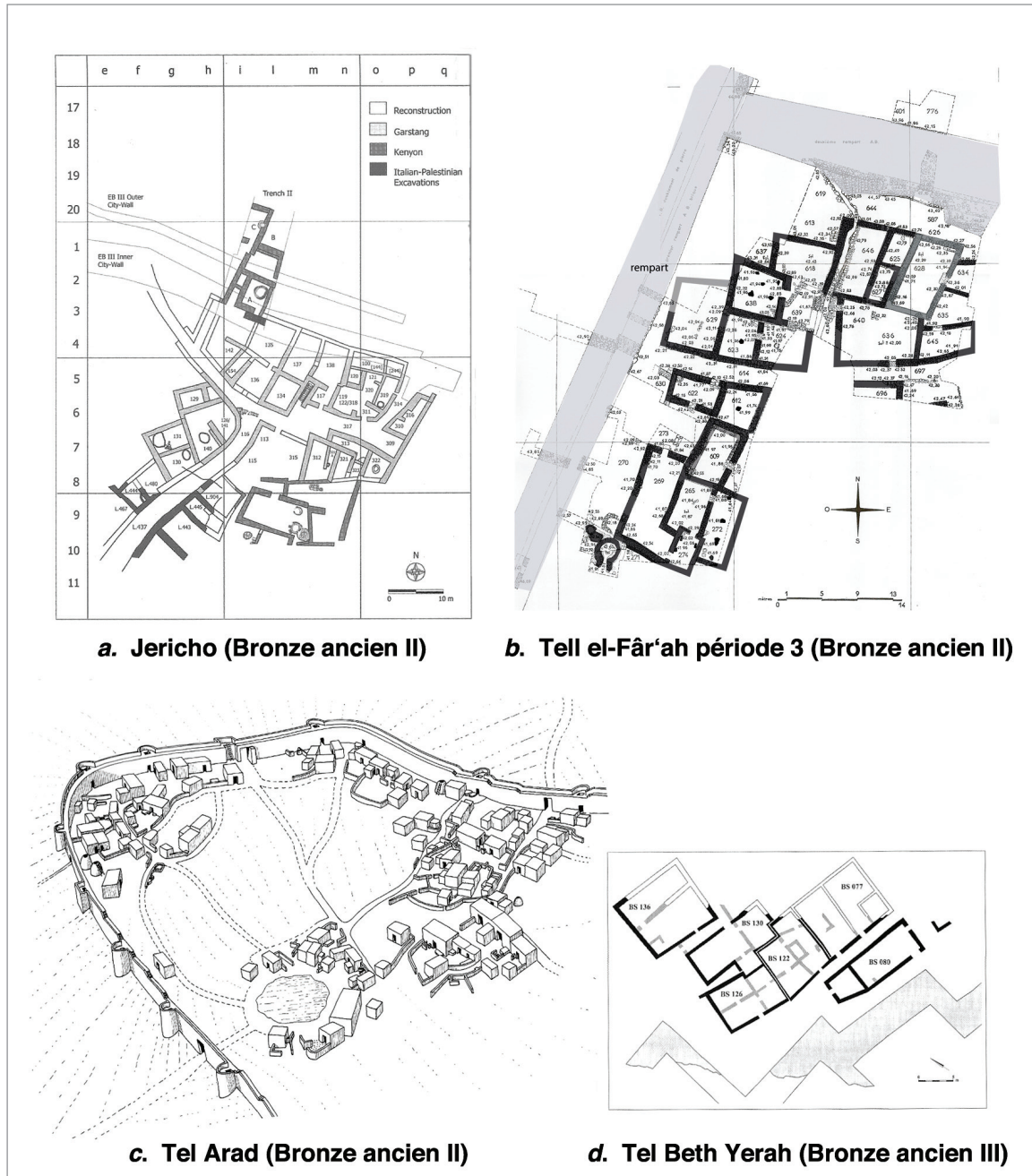


Fig. 3 : Organisation urbaine de sites du Bronze ancien.

a. Jéricho. L. NIGRO, *Tell es-Sultan (Jericho) in the Early Bronze Age II (3000-2700 BC) : the rise of an early Palestinian city* (Rome 2010), fig. 4.45.

b. Tell el-Fâr'ah. D. SEBAG, *Recherches sur l'architecture en Palestine au Bronze ancien*, thèse de doctorat inédite (Univ. de Paris I, 2011), d'après HERZOG 1997.

c. Tel Arad. R. AMIRAN, et O. ILAN, *Arad, eine 5000 Jahre alte Stadt in der Wüste Negev, Israel* (Neumünster, 1992), p. 38, Abb. 23.

d. Tel Beth Yerah. GREENBERG et al. 2006 : fig. 5.43.

Diversité et variabilité des paysages urbains

Les descriptions qui précèdent s'appliquent à un petit nombre seulement de cités-États, la plupart situées à l'ouest du Jourdain. Bien peu possédaient l'ensemble de ces caractères. Il existait en fait une grande diversité de situations régionales et locales, qui dessinent un tableau très contrasté.

En premier lieu, la répartition régionale des cités-États est inégale. *Grosso modo*, elle correspond à celle des territoires de climat et de végétation méditerranéens, limitée par l'isohyète des 300 mm. Elles sont de plus en plus rares quand on s'en éloigne vers des zones d'aridité croissante, que ce soit vers le nord-est (plateau du Golan), l'est (plateau transjordanien) ou le sud (Edom, Néguev), sauf cas particulier d'oasis (Jéricho), de puits (Arad), ou de nœud de communication (Bab edh-Dhra).

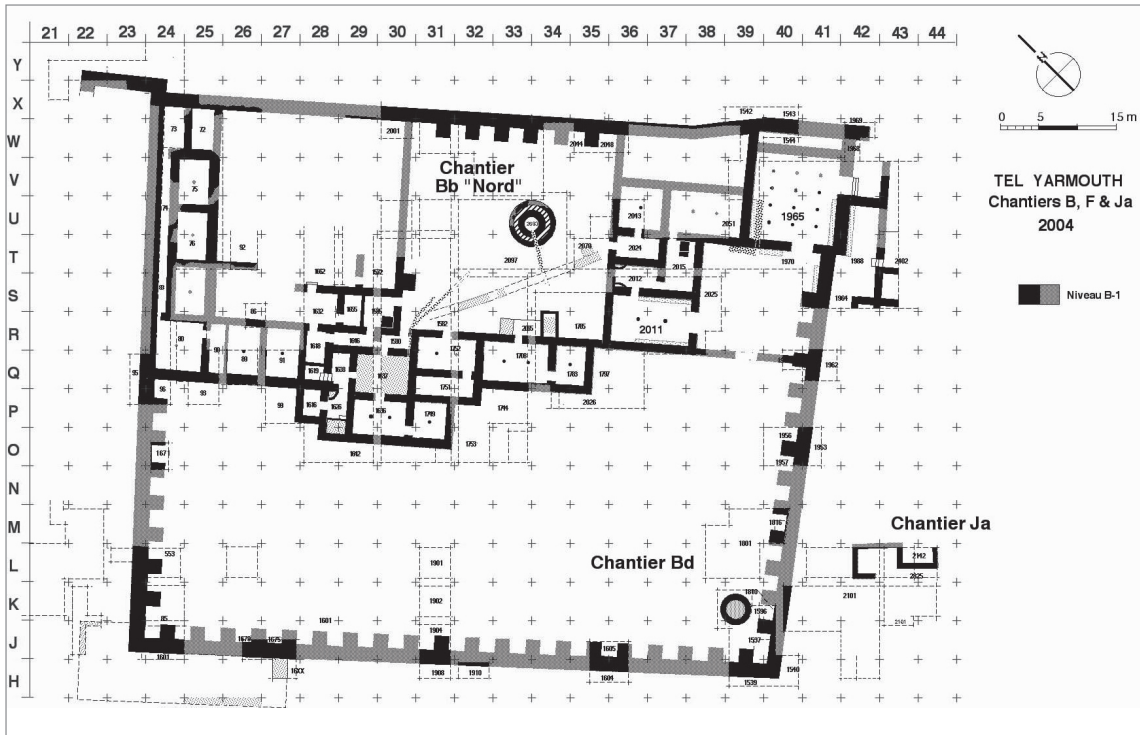


Fig. 4 : Le palais B1 de Tel Yarmouth. © Mission archéologique de Tel Yarmouth.

De même, à l'intérieur des territoires potentiellement « urbanisés », les niveaux de complexité urbaine sont variables et illustrent la diversité des situations sociales et économiques. À l'extrémité supérieure de l'échelle de complexité urbaine, on trouve des cités-États de grande dimension comme Beth Yerah ou Tel Yarmouth qui, par leur organisation interne et leurs fortifications, font figure de métropoles régionales. À l'extrémité inférieure de l'échelle, une ville comme Tel Arad, établissement fortifié du nord du Néguev, était un agrégat d'unités d'habitation – la plupart composées d'une maison de plan barlong et de diverses installations disposées le long d'un mur de clôture – qui évoquaient chacune une tente « pétrifiée » avec son enclos²² ; signe que ses habitants étaient encore proches d'un mode de vie pastorale et que l'environnement « urbain » les avait encore peu affectés.

Cette variabilité des niveaux de complexité urbaine se marque aussi dans les dimensions des établissements fortifiés, et partant dans l'importance de leur population. Certaines cités sont très grandes (Beth Yerah : 25 ha, Tel Yarmouth : 17 ha), la plupart sont grandes (Ai ou Tel Hesi : 11 ha, Tel Arad : 9 ha) ou moyennes (Tell el-Farah ou Tell es-Sakan : 5 ha, Tel Dalit ou Bab edh-Dhra : 4 ha), quelques-unes très petites (Jéricho : 2 ha). Ces dernières n'étaient évidemment pas des « villes » *stricto sensu*, et pourtant il serait réducteur de les qualifier de « villages fortifiés » car leurs fonctions politiques et économiques au niveau local les désignent comme des cités-états.

Cette dernière remarque prend tout son sens quand on étend la comparaison aux autres régions du Proche-Orient. Si l'on prend comme modèle d'urbanisation les principales cités de Mésopotamie (Uruk : 450 ha ; Ur : 60 ha) ou de Syrie (Qatna : 100 ha ; Ebla : 56 ha ; Tell Beidar : 50 ha, Tell Khuera : 65 ha), les établissements fortifiés de Palestine au III^e millénaire sont au mieux des villages, certainement pas des villes. Pourtant, leur superficie n'est guère inférieure à celle de certains établissements de la périphérie mésopotamienne, tels que ceux de la vallée de la Diyala (Khafaje : 40 ha ; Tell Asmar : 21 ha ; T. Agrab : 10,8 ha), dont le caractère urbain n'est pas contesté, et comparable à celle de Ras Shamra sur la côte syrienne (20 ha *au Bronze récent*) ou Byblos sur la côte levantine (moins de 9 ha). Leur superficie est même bien supérieure à celle des établissements fortifiés anatoliens (Beycesultan : 8 ha au Bronze récent ; Tarse EB : 3 ha ; Mersin « Copper Age » : 2,9 ha ; Troie IIg : 1 ha ; Troie I : 0,48 ha), égéens (Phylakopi : 1,1 ha) ou grecs (Poliochni V : 1,5 ha ; Lerna : 2,2 ha).

Sauf à admettre que seul le domaine syro-mésopotamien était alors urbanisé, le critère de l'urbanisme est insuffisant pour rendre compte seul d'un phénomène de transformation politique, économique et sociale qui a touché alors l'ensemble du Proche-Orient et de la Méditerranée orientale. Cette transformation s'observe

²² Herzog, 1997.

néanmoins dans la morphologie des établissements, dans leur organisation spatiale et leur hiérarchie. Elle est avant tout de nature politique, puisqu'elle a abouti à l'émergence d'organisations politiques autonomes centrées chacune sur un établissement fortifié qui sert de capitale territoriale ; il s'agit de cités-états *stricto sensu* dont l'apparition est un fait historique majeur, bien plus important par sa signification politique que l'apparition des villes au sens habituel de ce terme²³. En fait, la morphologie urbaine plus ou moins marquée des cités-états est un critère secondaire car il n'affecte pas leur nature intrinsèque. Les Grecs en avaient bien conscience puisqu'ils n'hésitaient pas à appeler ville/cité (*polis*) des établissements qui, dans leur apparence, ne présentaient aucun des caractères urbains habituellement associés aux cités, mais qui en remplissaient cependant les fonctions et étaient donc reconnus comme telles²⁴.

Instabilité et effondrement

Le système des cités-états qui apparaît au Levant méridional vers la fin du IV^e millénaire a fait preuve d'une résilience remarquable puisqu'il a perduré pendant près de 700 ans. Cette longue histoire ne s'est pas déroulée sans crises locales ou régionales : l'archéologie peut identifier des différences régionales dans le déroulement du processus d'urbanisation, plus précoce ici (plaine d'Esdrélon, vallée du Jourdain), plus tardif ailleurs (plateau transjordanien) ; elle permet aussi d'observer, notamment avec la transition du Bronze ancien II-III, des cas d'expansion du peuplement (sud de la plaine côtière) ou, à l'inverse, de désertion locale ou régionale (vallée du Jourdain et bassin du Houleh).

Une crise profonde et générale est survenue vers la fin du Bronze ancien III. Elle a abouti à la disparition, vers 2400/2350 avant notre ère, de tous les établissements urbains et villageois du Levant méridional²⁵. Il s'agit d'un cas emblématique d'effondrement systémique (*collapse*) d'une civilisation, marqué par une rupture complète du modèle de peuplement, un changement radical de la culture matérielle – même si l'on observe, ici et là, des indices de continuité typologique dans la poterie, qui impliquent, au moins *grosso modo*, une continuité de peuplement – et une interruption totale des échanges avec des régions voisines. Cette crise inaugure une longue période de dépression caractérisée par l'émergence d'une société agro-pastorale à forte composante semi-nomade, qui va perdurer pendant quatre à cinq siècles. Il n'y a plus alors au Levant sud que des villages, des hameaux et des campements saisonniers.

Cette longue période de dépression s'intercale entre deux périodes d'efflorescence urbaine : celle du Bronze ancien, dont il vient d'être question, et celle du Bronze moyen et récent, qui lui fait suite (fig. 5). Il s'agit bien d'une période intermédiaire entre le Bronze ancien et le Bronze moyen²⁶. Elle marque en quelque sorte une oscillation majeure le long d'une échelle de complexité sociale, qui s'est traduite par un effacement, puis par une renaissance du phénomène urbain dès le commencement du II^e millénaire.

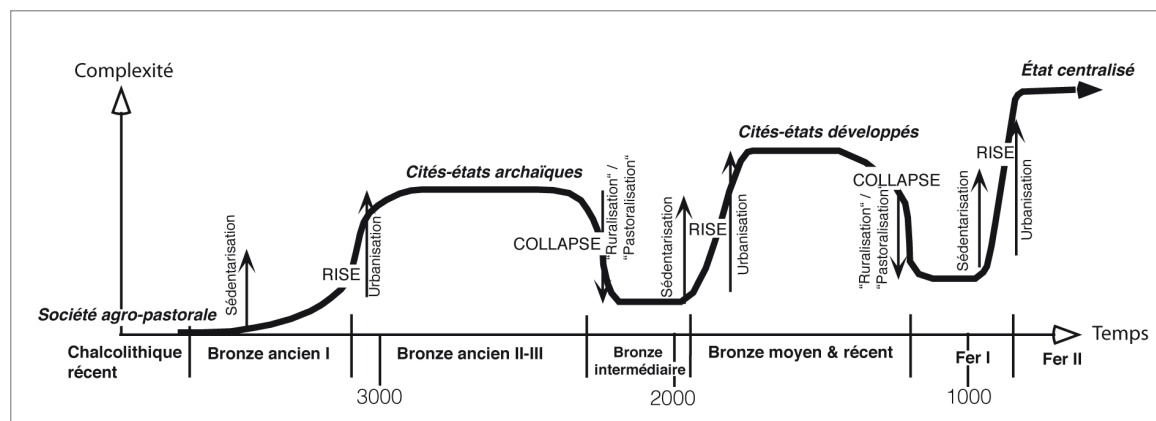


Fig. 5 : Croissance et effondrement au Levant méridional du Bronze ancien I au Fer II. © P. de Miroshedji.

²³ Sur les cités-états en général, voir les travaux du *Copenhagen Polis Centre*, résumés par Hansen, 2001, 2003. Le concept de « cité-État » est essentiellement comparable à celui de *peer polity* défini par Renfrew, 1986.

²⁴ Voir Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre X, chap. IV,1 : « (...) Panopes, qui est une ville des Phocéens, si toutefois on peut donner le nom de ville à un endroit où l'on ne trouve ni édifice public pour les magistrats, ni gymnase, ni théâtre, ni place publique, ni fontaine où l'eau se rend, et dont les habitants sont logés au-dessus d'un ravin, sous de méchants toits en pointe et qui ressemblent tout à fait aux cabanes qu'on voit sur les montagnes ; cependant son territoire est séparé de celui de ses voisins par des limites, et ils envoient des députés à l'assemblée générale des Phocéens. » Pour les Grecs anciens, c'est le contrôle d'un territoire aux frontières reconnues qui fonde l'autonomie politique d'une cité.

²⁵ Miroshedji, 2009.

²⁶ C'est pourquoi le terme de « Bronze ancien IV » par lequel on désigne encore souvent cette période est tout à fait inadéquat pour le Levant méridional. En revanche, ce terme s'applique bien au Levant central et septentrional contemporain où il y a eu effectivement continuité avec l'époque précédente.

LES CITÉS PALESTINIENNES DU BRONZE MOYEN AU FER II

Le Bronze moyen inaugure une longue période de prospérité urbaine marquée par le développement d'établissements urbains de genres nouveaux, qui traduisent de nouvelles formes d'organisation politique.

La renaissance urbaine et « l'âge d'or » du Bronze moyen²⁷

Aux alentours de 1900 avant notre ère, on assiste à une nouvelle rupture radicale dans le modèle de peuplement, la culture matérielle et les échanges. Elle signale la disparition de la civilisation du Bronze intermédiaire et l'émergence de celle du Bronze moyen avec une renaissance des établissements fortifiés. Après la phase de dépression (*collapse*) urbaine qui caractérise la période du Bronze intermédiaire, il s'agit d'une phase de croissance urbaine (*rise*). C'est un processus lent, qui commence à la fin du 20^e siècle dans les plaines et qui se poursuit pendant deux siècles environ en gagnant peu à peu les régions montagneuses. Deux catégories de villes fortifiées se développent pendant cette période considérée comme l'âge d'or de la civilisation cananéenne²⁸ :

- Les plus significatifs sont de grands sites rectangulaires entourés de fortifications à glacis de terre. D'une superficie de 5 à 20 ha, ils apparaissent d'abord dans la plaine côtière et la vallée du Jourdain et leurs abords. Les exemples les plus caractéristiques (Tel Hazor, Tel Batash) reproduisent des prototypes syriens (Ebla, Qatna). Il s'agit de « villes neuves » créées par le rassemblement d'une population locale, à l'instar de ce qui s'était passé au début du Bronze ancien. Certains sites, comme Hazor, abritaient sans doute une population très nombreuse.

- La deuxième catégorie de villes fortifiées comprend des sites comparables par leur plan et leur topographie à ceux du Bronze ancien, comme par exemple Gézer. Ce sont d'ailleurs souvent des sites du Bronze ancien II-III réoccupés après des siècles d'abandon. Parmi les sites fondés à cette époque dans la région montagneuse, quelques-uns (Jérusalem, Shilo, Sichem) illustrent un phénomène nouveau, qui se développera aux époques suivantes : ce sont des établissements de dimensions modestes qui n'étaient pas *stricto sensu* des villes de peuplement, mais plutôt le lieu de résidence d'une élite peu nombreuse, le reste de la population vivant dans des villages alentours.

L'âge « international » du Bronze récent et les vicissitudes urbaines²⁹

Cette situation s'est poursuivie à l'époque suivante, le Bronze récent (c. 1550-1200), marquée par un grand développement des échanges « internationaux ». Pourtant, on observe à partir du 14^e siècle l'abandon de plusieurs sites, en particulier dans la région montagneuse, et la désaffectation des fortifications de la plupart des établissements urbains. C'est la conséquence des vicissitudes politiques que la Palestine a traversées alors, en contrecoup de l'occupation égyptienne qui drainait les ressources locales. Ces turbulences ont pu offrir à des chefs locaux entreprenants, tel Labayu de Sichem dont il est question dans les tablettes d'el-Amarna, l'occasion d'entreprendre des conquêtes locales pour se forger peu à peu un territoire, selon un modèle dont la Palestine du 19^e siècle de notre ère offre aussi des exemples.

La « crise de 1200 » et le deuxième « âge sombre »³⁰

Ce déclin urbain, perceptible à partir du 14^e siècle, était la première manifestation d'une nouvelle crise systémique, cependant moins grave que celle de la fin du III^e millénaire. Elle a culminé à partir de 1200 environ et s'est manifestée par d'importants bouleversements : l'arrivée des Peuples de la mer qui s'installent le long de la côte, en particulier en Philistie ; l'émergence des Proto-Israélites dans la zone montagneuse ; l'abandon par les Égyptiens de leur domaine cananéen ; des destructions nombreuses qui affectent un grand nombre de sites d'un bout à l'autre de la Palestine pendant un ou deux siècles ; et la cessation complète des échanges « internationaux ». Dans la région montagneuse s'ouvre alors une nouvelle période qui correspond, du point de vue archéologique, au premier âge du Fer et, du point de vue de l'histoire biblique, à la période des Juges. On y observe une nouvelle culture matérielle et un nouveau modèle de peuplement, marqué par l'abandon de tous les sites urbains de l'époque précédente et la fondation d'un grand nombre de petits établissements ruraux. C'est dans cette région un nouvel « âge sombre », une phase de dépression intermédiaire entre deux périodes de vie urbaine.

²⁷ Sur cette période, voir Mazar, 1990 ; Ilan, 1995 ; Falconer, 2001 ; Maeir, 2010.

²⁸ Herzog, 1997.

²⁹ Sur cette période, voir Mazar, 1990 ; Gonen, 1992 ; Bonimovitz, 1995 ; Strange, 2001.

³⁰ Sur cette phase, voir Mazar, 1990 ; Bonimovitz, 1994 ; Finkelstein, 1994, 1995a ; Killebrew, 2005 ; Faust, 2006.

L'expansion de l'âge du Fer et la naissance des états territoriaux³¹

Le renouveau urbain se produit dans le courant du x^e siècle. Tandis que de grands établissements urbains, qui sont des sites de peuplement, se développent dans le bas pays, par exemple à Tel Miqne (Ekron), on constate l'apparition, dans la région montagneuse, de petits sites fortifiés, tels que Khirbet Qeyafa (à peine 1,5 ha)³², Shilo et Jérusalem, que leurs faibles dimensions désignent avant tout comme des centres politiques régionaux. Dès le siècle suivant, alors que des états territoriaux apparaissent pour la première fois au Levant méridional, ce renouveau se manifeste par une floraison d'établissements urbains³³. Certains sont des « villes neuves », c'est-à-dire construites *ex nihilo*, qui ont fait l'objet d'une planification d'ensemble (Samarie, Jezreel, Beer Sheva – cette dernière au viii^e siècle). D'autres sont la réoccupation et le remodelage complet d'établissements anciens, tels que Tirza/Tell el-Fâr'ah, Hazor, Jérusalem, Mégiddo, Lachish. Il y a parmi eux des capitales d'états (Tirza, puis Samarie pour le royaume du nord, Jérusalem pour la Judée) et des centres politiques régionaux (Hazor, Mégiddo, Lachish, Beer Sheva). Ces derniers, peu étendus (5 à 10 ha), renfermaient beaucoup de bâtiments publics (palais, temple, entrepôts surtout) et abritaient essentiellement l'élite politique et économique, le reste de la population vivant dans des villages dispersés alentours. Ce type d'implantation urbaine, dont on a vu les origines dans la région montagneuse au Bronze moyen, constitue une catégorie originale, qu'il ne faut pas juger selon les critères urbains traditionnels. Il ne s'agit pas à proprement parler de villes de peuplement mais plutôt, dans un paysage essentiellement rural, de relais de l'administration royale où les activités politiques et économiques régionales étaient concentrées. Enfin, en dehors de ces territoires politiquement unifiés, il existait des cités-états traditionnelles qui prolongeaient l'organisation socio-politique et le mode de vie urbain de l'âge du Bronze, notamment en pays philistin (Ashdod, Gath [=Tell es-Safi]). La carte urbaine du Levant méridional était donc variée, à l'image de sa géographie et de son fractionnement politique.

Cette situation a changé après la chute de Samarie et l'effondrement du royaume du nord en 722. L'occupation assyrienne a marqué un coup d'arrêt au développement politique et économique du nord de la Palestine. L'afflux en Judée des réfugiés du nord a alors radicalement transformé Jérusalem dont la superficie a quadruplé. Cette transformation a marqué une étape nouvelle dans l'histoire urbaine du Levant méridional car Jérusalem est alors devenue, dans son peuplement et son fonctionnement, une ville comparable aux grandes cités mésopotamiennes.

*

Ce rapide survol de l'histoire de l'urbanisme au Levant méridional aux âges du Bronze et du Fer permet de dégager quelques conclusions de portée générale destinées à mieux cerner la place de l'urbanisme sud-levantin dans son contexte proche-oriental.

En premier lieu, il faut souligner l'originalité du processus d'urbanisation au Levant méridional. Même si l'on peut signaler ici ou là des similitudes avec celui de la Mésopotamie, il ne s'agit pas d'une version appauvrie du processus mésopotamien : *c'est une trajectoire différente vers l'urbanisme.*

L'évolution urbaine de la Mésopotamie ne peut guère servir de paradigme pour la Palestine, ni d'ailleurs pour les autres civilisations du Proche-Orient qui se sont développées dans des milieux différents et selon des modalités distinctes. La Mésopotamie offre seulement la variante la plus accomplie en termes de complexité économique, sociale et politique et de réalisations architecturales et urbaines. L'urbanisation du Proche-Orient ne doit pas être envisagée en termes de diffusion à partir d'un foyer mésopotamien, en distinguant un « centre » et sa « périphérie »³⁴, le premier témoin d'un processus originel (*pristine*) d'urbanisation et d'émergence de l'État et la seconde transformée plus tardivement par un processus « secondaire »³⁵. Il y a eu plusieurs centres, indépendants les uns des autres, dans lesquels fonctionnaient des systèmes complexes mettant en jeu l'interaction de cités-états et de groupes tribaux ; ce fut le cas, par exemple, de la Syrie du nord au III^e millénaire, de Mari au début du II^e millénaire, ce le cas aussi de Suse tout au long de son histoire, et bien sûr aussi, on l'a vu, celui de la Palestine aux âges du Bronze et du Fer.

Une deuxième conclusion, qui découle de la précédente, est que les modalités de l'urbanisation au Levant

³¹ Voir Mazar, 1990, Faust, 2006, Finkelstein, 1994, 1995b.

³² Garfinkel et Ganor, 2010.

³³ Herzog, 1997.

³⁴ Sur ce concept devenu classique, voir Rowlands, 1987.

³⁵ Voir Price, 1978 pour le concept de formation étatique originale et secondaire ; et Esse, 1989 pour son application à la Palestine du Bronze ancien.

méridional, ne sont pas, en dépit de leur originalité, spécifiques à cette région. Les villes fortifiées de Palestine présentent bien plus de points communs avec celles du Levant méditerranéen, de l'Anatolie ou de la Grèce à l'âge du Bronze qu'avec celles de Mésopotamie aux mêmes époques.

Ce constat débouche sur une troisième conclusion, plus importante car elle remet en question la notion même d'urbanisme dans la haute antiquité orientale. Le cas du Levant méridional montre abondamment que l'urbanisme, c'est-à-dire la morphologie urbaine, n'est pas la seule mesure de la ville dans le Proche-Orient des âges du Bronze et du Fer. Si c'était le cas, bien peu de « villes » passeraient ce test, et on se trouverait face à de nombreuses agglomérations qui ne sont pas des villages, mais qui ne sont non plus des villes au sens où l'on entend habituellement ce terme. L'urbanisme est certes un corollaire matériel de la ville, facilement identifiable pour l'archéologue, mais il ne renvoie qu'à un aspect du phénomène. La dimension des établissements, leur caractère, leur place dans un système d'occupation de l'espace, et la rupture ou la continuité qu'ils représentent dans l'histoire du peuplement local apportent tout autant, sinon davantage d'informations.

L'archéologie du Proche-Orient, et notamment celle du Levant méridional, montre que l'on a à faire dans le dernier quart du IV^e millénaire à un phénomène qui est *avant tout politique*, marqué par l'émergence de petites organisations territoriales autonomes qui constituent, *stricto sensu*, des cités-états. La ville, dans sa morphologie « urbaine » traditionnelle, en est une résultante fréquente, mais elle n'en est pas, loin s'en faut, le corollaire obligatoire.

En conséquence, les processus d'urbanisation n'ont pas suivi une trajectoire unique, illustrée par la Mésopotamie, mais plusieurs, qui ont abouti à différents types d'établissements « urbains ». En Palestine, les premières « villes » au Bronze ancien sont des villes de peuplement. C'est le cas aussi au Bronze moyen, mais à cette époque apparaissent aussi des « villes » destinées à abriter seulement une élite peu nombreuse, alors que la majeure partie de la population demeuraient dans des villages voisins. Ce type d'agglomérations est fréquent à l'âge du Fer II où ces « villes » relèvent d'un système d'organisation administrative et politique à l'intérieur d'un état territorial centralisé. Ces villes du Fer II palestinien n'ont rien à voir avec les agglomérations urbaines peuplées de Mésopotamie, où coexistait une grande diversité sociale et professionnelle, mais elles assumaient cependant toutes les fonctions urbaines. Au VII^e siècle après la chute de Samarie, la seule véritable ville de Palestine est Jérusalem, alors comparable dans son organisation et ses fonctions aux grandes métropoles orientales.

L'exemple levantin met aussi en évidence qu'en dehors de quelques régions du Proche-Orient où la vie urbaine était profondément implantée (essentiellement la Mésopotamie et ses abords), le phénomène urbain est demeuré fragile, soumis aux aléas sociaux et politiques. La raison principale en est probablement la pérennité d'une organisation sociale fondée sur la famille élargie et la tribu à l'intérieur d'un territoire au sein duquel il existait un continuum social qui recoupait les différents modes de vie : citadins, villageois et pasteurs nomades participaient, en effet, des mêmes solidarités claniques ou tribales. Ces solidarités ont permis des reconversions dans les modes de vie qui eussent été impossibles s'il avait existé un groupe social exclusivement citadin, c'est-à-dire ayant rompu les liens avec son environnement agraire et pastoral. C'est parce qu'il y a avait des liens étroits entre citadins, villageois agro-pasteurs et pasteurs semi-nomades qu'en période de crise systémique des reconversions ont pu se produire : des citadins sont alors devenus des villageois agro-pasteurs, et des villageois agro-pasteurs sont devenus des pasteurs semi-nomades. L'adoption de ces stratégies socio-économiques alternatives a abouti, en période de crise systémique, à la dégradation, voire même à la disparition des établissements urbains. Ces reconversions dans les modes de vie étaient la conséquence de bouleversements socio-politiques. Elles ont été accomplies d'autant plus rapidement que l'organisation sociale était au départ moins complexe et les liens claniques ou tribaux plus étroits. Le schéma de la fig. 5 illustre ces évolutions : au Proche-Orient ancien, les processus de croissance (*rise*) et d'effondrement (*collapse*) se sont toujours déroulés le long d'un continuum social allant du pasteur nomade au citadin et en fonction d'une échelle de complexité socio-politique dont le modèle de peuplement (habitat dispersé ou concentré, hiérarchie des agglomérations) et la morphologie des établissements (du campement de nomades à la métropole urbaine) constituent les indicateurs archéologiques. La dichotomie simpliste village/ville ne peut pas rendre compte à elle seule de situations essentiellement dynamiques.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

ADAMS R.McC. 1966 *The Evolution of Urban Society, Early Mesopotamia and Prehispanic Mexico*. New York : De Gruyter

BEN-TOR A. (1992). The Early Bronze Age. In : BEN-TOR A. (ed.) *The Archaeology of Ancient Israel : 81-125*. New Haven and London : Yale University Press.

BONIMOVITZ S. 1994. Socio-Political Transformations in the Central Hill Country in the Late Bronze-Iron I Transition. In : FINKELSTEIN I. et NA'AMAN N. (ed.) *From Nomadism to Monarchy : Archaeological and Historical Aspects of Early Israel* : 179-202. Jerusalem/Washington : Yad Izhak Ben-Zvi, Israel Exploration Society/Biblical Archaeology Society.

BONIMOVITZ S. 1995. On the Edge of Empires – Late Bronze Age (1500-1200 BCE). In : LEVY T.E. (ed.) *The Archaeology of Society in the Holy Land* : 320-331. London et New York: Leicester University Press et Facts on File.

CHESSON, M.S. et PHILIP G. 2003. Tales of the City ? 'Urbanism' in the Early Bronze Age Levant from Mediterranean and Levantine Perspectives". *Journal of Mediterranean Archaeology* 16: 3-16.

CHILDE V.G. 1950. The Urban Revolution. *Town Planning Review* 21 : 3-17.

ESSE D.L. 1989. Secondary State Formation and Collapse in Early Bronze Age Palestine. In : MIROSCHEJJI P. de (ed.) *L'urbanisation de la Palestine à l'âge du Bronze ancien : Bilan et perspectives des recherches actuelles. Actes du Colloque d'Emmaüs (20-24 octobre 1986)* : 81-96. B.A.R. International Series 527 (i). Oxford : B.A.R.

ESSE D.L. 1991. *Subsistence, Trade and Social Change in Early Bronze Age Palestine*. SAOC No. 50. Chicago : The Oriental Institute of the University of Chicago.

FALCONER S. 2001. The Middle Bronze Age. In : MACDONALD B., ADAMS R. et BIENKOWSKI P. (ed.) *The Archaeology of Jordan* : 271–289. Sheffield : Sheffield Academic Press.

FAUST A. 2006. *Israel's Ethnogenesis, Settlement, Interaction, Expansion and Resistance*. London/Oakville : Equinox.

FINKELSTEIN I. 1994. The Emergence of Israel : A Phase in the Cyclic History of Canaan in the Third and Second Millennia BCE. In : FINKELSTEIN I. et NA'AMAN N. (ed.) *From Nomadism to Monarchy : Archaeological and Historical Aspects of Early Israel* : 150–178. Jerusalem/Washington : Yad Izhak Ben-Zvi, Israel Exploration Society/Biblical Archaeology Society.

FINKELSTEIN I. 1995a. *Living on the Fringe. The Archaeology and History of the Negev, Sinai and Neighbouring Regions in the Bronze and Iron Ages*. Monographs in Mediterranean Archaeology 6. Sheffield : Sheffield Academic Press.

FINKELSTEIN I. 1995b. The Great Transformation: the 'Conquest' of the Highlands Frontiers and the Rise of the Territorial States. In : LEVY T.E. (ed.) *The Archaeology of Society in the Holy Land* : 349–362. London et New York: Leicester University Press et Facts on File.

GARFINKEL Y. et GANOR S. 2010. *Khirbet Qeiyafa, Vol. 1. Excavation Report 2007-2008*. Jerusalem : Israel Exploration Society et Institute of Archaeology, Hebrew University of Jerusalem.

GETZOV N., PAZ Y. et GOPHNA R. 2001. *Shifting Urban Landscapes During the Early Bronze Age in the Land of Israel*. Tel Aviv: Ramot Publishing - Tel Aviv University.

GONEN R. 1992. The Late Bronze Age. In : BEN-TOR A. (ed.) *The Archaeology of Ancient Israel* : 211-257. New Haven/London : Yale University Press.

GREENBERG R. 2002. *Early Urbanizations in the Levant, A Regional Narrative*. London and New York : Leicester University Press.

GREENBERG R., EISENBERG E., PAZ S. et PAZ Y. 2006. *Beth Yerah, The Early Bronze Age Mound. Volume I, Excavation Reports, 1933-1986*. Israel Antiquities Reports 30. Jerusalem: The Israel Antiquities Authority.

GREENBERG R. et PAZ S. 2006. The Granary at Tel Beth Yerah – New Assessments. *Qadmoniot* 39 (132): 98-103 (en hébreu).

HANSEN M.H. 2001. *Polis et cité-état : un concept antique et son équivalent moderne*. Paris : Les Belles Lettres.

- HANSEN M.H. 2003. 95 Theses about the Greek "Polis" in the Archaic and Classical Periods. A Report on the Results Obtained by the Copenhagen Polis Centre in the Period 1993-2003. *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte* 52, 3 : 257-282.
- HERZOG Z. 1997. *Archaeology of the City, Urban Planning in Ancient Israel and Its Social Implications*. Sonia and Marco Nadler Institute of Archaeology, Monograph Series No. 13. Tel Aviv: Tel Aviv University.
- ILAN D. 1995. The Dawn of Internationalism, the Middle Bronze Age. In : LEVY T.E. (ed.) *The Archaeology of Society in the Holy Land* : 297-319. London et New York: Leicester University Press et Facts on File.
- JOFFE A.H. 1993. *Settlement and Society in the Early Bronze Age I and II, Southern Levant. Complementarity and Contradiction in a Small-scale Complex Society*. Monographs in Mediterranean Archaeology 4. Sheffield : Sheffield Academic Press.
- KAFABI Z. 2011. Neither Early Bronze Age Cities nor States in the South of the Levant : Another Perspective. *Syria* 88 : 47-57.
- KILLEBREW A.E. 2005. *Biblical People and Ethnicity, An Archaeological Study of Egyptians, Canaanites, Philistines, and Early Israel 1300-1100 B.C.E.*. Atlanta : Society of Biblical Literature.
- LEVY T.E. 1995. Cult, Metallurgy and Rank Society : Chalcolithic Period (ca. 4500-3500). In : LEVY T.E. (ed.) *The Archaeology of Society in the Holy Land* : 226-244. London et New York: Leicester University Press et Facts on File.
- MAEIR A.M. 2010. "In the Midst of the Jordan": The Jordan Valley during the Middle Bronze Age (ca. 2000-1500 BCE) - Archaeological and Historical Correlates. Contributions to the Chronology of the Eastern Mediterranean, Vol. 26. Vienna : Österreichischen Akademie der Wissenschaften.
- MAZAR A. 1990. *Archaeology of the Land of the Bible, 10,000-586 B.C.E.* New-York-London: Doubleday.
- MAZAR A. 2001. On the Significance of the Early Bronze III Granary Building at Beit Yerah. In : WOLFF S. (ed.) *Studies in the Archaeology of Israel and Neighboring Lands in Memory of Douglas L. Esse*. SAOC 59 and ASOR Books No. 5 : 447-64. Chicago: Oriental Institute, University of Chicago.
- MIROSCHEJJI P. de 1990. The Early Bronze Age Fortification System at Tel Yarmuth, an Interim Statement. *Eretz Israel* 20 : 48*-61*.
- MIROSCHEJJI P. de 1999. Yarmuth, The Dawn of City-States in Southern Canaan. *Near Eastern Archeology* 62 : 2-19.
- MIROSCHEJJI P. de 2000. Le processus d'urbanisation au Levant méridional à la lumière des fouilles de Tel Yarmouth. In : MATTHIAE P., ENEA A., PEYRONEL L. et PINNOCK F. (ed.) *Proceedings of the First International Congress on the Archaeology of the Ancient Near East, Rome, May 18th-23rd 1998*, Volume 2 : 1079-1092. Roma : Herder.
- MIROSCHEJJI P. de 2001. Notes on Early Bronze Age Metrology and the Birth of Architecture in Palestine. In : WOLFF S. (ed.) *Studies in the Archaeology of Israel and Neighboring Lands in Memory of Douglas L. Esse*. SAOC 59 and ASOR Books No. 5 : 465-491. Chicago: Oriental Institute, University of Chicago.
- MIROSCHEJJI P. de 2003. The Late Early Bronze Age III Palace B1 at Tel Yarmuth: A Descriptive Summary. *Eretz-Israel* 27: 153*-170*.
- MIROSCHEJJI P. de 2006. At the Dawn of History: Sociopolitical Developments in Southwestern Canaan in Early Bronze Age III. In : MAEIR A.M. et MIROSCHEJJI P. de (ed.) "I Will Speak the Riddle of Ancient Time". *Archaeological and Historical Studies in Honor of Amihai Mazar on the Occasion of His Sixtieth Birthday*, Volume One : 55-78. Winona Lake, Indiana: Eisenbrauns.
- MIROSCHEJJI P. de 2008. Jarmuth, Tel. In : STERN E. et al. (ed.) *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, Volume 5, Supplementary Volume : 1792-1797. Jerusalem/Washington: Israel Exploration Society/Biblical Archaeology Society.
- MIROSCHEJJI P. de 2009. Rise and Collapse in the Southern Levant in the Early Bronze Age. In : CARDARELLI A., CAZZELLA A., FRANGIPANE M. et PERONI R. (ed.) *Reasons for Change: Birth, Decline and Collapse of Societies from the end of the IVth to the Beginning of the Ist millennia BC*, *Scienze dell'Antichità* 15 : 101-129. Roma : Università degli Studi di Roma «La Sapienza».
- MIROSCHEJJI P. de 2011. At the Origin of Canaanite Cult and Religion : the Early Bronze Age Fertility Ritual in Palestine. *Eretz Israel* 30 : 74*-103*.

- MIROSCHEJJI P. de sous presse. Early Bronze Age (Israel, Palestinian Territories). In : KILLEBREW A.E. et STEINER M. (ed.) *Oxford Handbook of Archaeology of the Levant (ca. 8000-332 BCE)*. Oxford : University Press
- NIGRO L. 1994. *L'architettura palaziale della Palestina nelle Età del Bronzo e del Ferro*. Contributi e Materiali di Archeologia Orientale V. Roma : Università degli studi di Roma "La Sapienza".
- PAZ Y. et PAZ I. 2007. Tel Bareket – Excavations in a Fortified City of the Early Bronze Age II in the Central Coastal Plain. *Qadmoniot* 40 (134): 82-88 (en hébreu).
- PHILIP G. 2003. The Early Bronze Age of the Southern Levant: A Landscape Approach. *Journal of Mediterranean Archaeology* 16: 103-131.
- PRICE B. 1978. Second State Formation : an Explanatory Model. In : COHEN R. et SERVICE E. (ed.) *Origins of the State* : 161-186. Philadelphia : ISHI.
- RENFREW C. 1986 Peer Polity interaction and Socio-Political Change. In : RENFREW C. et CHERRY J.F. (ed.) *Peer Polity interaction and Socio-Political Change* : 2-15. Cambridge : University Press.
- ROWLANDS M. 1987. Center and Periphery : A Review of the Concept. In : ROWLANDS M., LARSEN M. et KRISTIANSEN K. (ed.) *Center and Periphery in the Ancient World* : 1-11. Cambridge : University Press.
- SALA M. 2007. *L'architettura sacra della Palestina nell'età del Bronzo Antico I-III. Contesto archeologico, analisi architettonica et sviluppo storico*. Contributi e materiali di Archeologia Orientale XIII. Roma: Università degli Studi di Roma "La Sapienza".
- SAVAGE S.H., FALCONER S.E. et HARRISON T.P. 2007. The Early Bronze Age City-States of the Southern Levant: Neither Cities nor States. In : LEVY T.E., DAVIAU P.M.M., YOUNKER R.W. et SHAER M. (ed.) *Crossing Jordan: North American Contribution to the Archaeology of Jordan* : 285-297. Winona Lake, IN: Eisenbrauns.
- STAGER L.E. 1992. The Periodization of Palestine from Neolithic Through Early Bronze Times. In : EHRICH R.W. (ed.) *Chronologies in Old World Archaeology* (Third Edition) : 22-41. Chicago: University of Chicago Press.
- STRANGE J. 2001 The Late Bronze Age. In : MACDONALD B., ADAMS R. et BIENKOWSKI P. (ed.) *The Archaeology of Jordan* : 291–321. Sheffield : Sheffield Academic Press.
- WEBER M. 1956. *Wirtschaft und Gesellschaft*, Band 2. Tübingen : J.C.B. Mohr & Siebeck.

RÉFLEXIONS SUR LA VILLE EN MÉSOPOTAMIE À PARTIR DES SOURCES ÉCRITES DES IV^e ET III^e MILLÉNAIRE AV. J.-C. ET DES SOURCES DIVINATOIRES

Jean-Jacques GLASSNER
CNRS – ArScAn-HAROC
jglassner@wanadoo.fr

Une réalité objective qui s'impose d'elle-même au terme du IV^e millénaire et à l'aube du III^e¹, est la forte concentration des habitants de la Mésopotamie sur certains sites particuliers. En un mot, ce que nous appelons des villes semble faire son apparition. Cette nouveauté coïncide approximativement avec un autre fait nouveau d'égale importance, si ce n'est plus important encore : l'invention et la diffusion de l'écriture. Je rappelle brièvement les données matérielles. Les documents écrits connus se répartissent comme suit :

- Deux ou trois sites en Mésopotamie méridionale : Uruk, env. 4300 documents ; Umma, une centaine de tablettes ; peut-être Larsa, 26 tablettes.
- Deux sites en Mésopotamie centrale : Jemdet Nasr : 244 tablettes et fragments ; Tell Uqair : quelques dizaines de tablettes.
- Deux sites dans la vallée de la Diyala : Tell Asmar, deux tablettes ; Hafadje : une tablette et un objet inscrit.
- Un site en Mésopotamie du Nord : Ninive, une tablette.
- Trois sites sur le cours moyen de l'Euphrate : Habuba Kabira, deux bulles-enveloppes et dix tablettes ; Jebel Aruda : 13 tablettes ; Hacinebi : une tablette anépigraphie.
- Un site dans le triangle du Habur : Tell Brak : trois tablettes.
- Deux sites au Huzistan : Suse, une quarantaine de bulles-enveloppes et des fragments ; une soixantaine de tablettes ; Chogha Mish : six tablettes.
- Un site en Iran, près de la vallée de Kangavar, Godin Tepe : textes non encore publiés.

Cette liste est nécessairement incomplète.

Si l'on excepte Godin Tepe, un comptoir commercial décentré, et pour autant que les fouilles aient été extensives, on s'aperçoit que ces villes se caractérisent par l'existence de deux espaces nettement distincts : des villes hautes, sur des élévations naturelles ou des terrasses artificielles, avec les demeures des élites humaines et divines, et des villes basses, avec un maillage plus resserré de l'habitat et des maisons de taille plus modeste.

Les textes provenant des villes basses sont des documents juridiques qui témoignent de contrats commerciaux ou d'échanges entre des particuliers. Ceux qui proviennent des villes hautes ont plus amplement un caractère économique et administratif. La ville d'Uruk se distingue, en l'état de la documentation : on y a découvert des textes savants où les érudits commencent un immense travail de classification du réel qui se poursuivra pendant trois millénaires et aboutira à la rédaction de véritables encyclopédies. Certains de ces documents ont aussi pour fonction de permettre la transmission de l'outil récemment inventé. Je voudrais attirer l'attention sur un point qui n'a jamais été mis en évidence : la présence, au bas de certaines de ces tablettes, de colophons, ce segment de texte qui informe sur le contenu, le copiste ou le propriétaire de la tablette, tout à la fois le titre de nos ouvrages, l'*ex libris* du propriétaire, le nom de l'éditeur et la quatrième de couverture. Ces colophons, lorsqu'ils sont conservés, mentionnent les titres et les noms de certains membres des élites sociales. On découvre, par exemple, la présence du titre *namešda*, probablement à lire **šitarrum*, qui désigne l'un des plus hauts dignitaires placés à la direction des affaires de la cité, dans les colophons de tablettes énumérant des listes de termes concernant le bois, des objets en métal, des artefacts. Dans ce cas, les colophons le soulignent avec force, ces documents sont des tablettes de monstration, leur possession étant une marque de distinction et leurs dépositaires le font savoir avec ostentation. On rencontre le même phénomène, plus tard, sur les tablettes littéraires de Fara et d'Abu Salabikh.

THÈME VIII

¹ Nos chronologies laissent toutes à désirer, je ne m'y attarderai donc pas.

Ces colophons témoignent de ce que, à distance des textes administratifs et de gestion domaniale, c'est l'écriture en tant que telle, avec l'organisation des connaissances savantes qu'elle permet qui, dans l'idéologie du temps, est retenue comme la caractéristique première du nouvel artefact récemment inventé. L'accent est clairement mis, par les élites sociales elles-mêmes, sur l'usage de l'écriture comme outil pour classer le réel, et tel est son usage dans les sources administratives. L'écriture est une marque de distinction qui contribue à asseoir le pouvoir des membres des élites, lesquelles en contrôlent la diffusion et la transmission.

Le cas d'Uruk est tout à fait remarquable. La ville est unique dans ses dimensions. Elle mesure 3 km de long sur un peu plus de 2 de large ; la surface totale du tell représente 550 ha, une superficie qui est presque atteinte dès le début du III^e millénaire puisqu'à cette époque un rempart long de 9,5 km enferme 494 ha, avec ses neuf cents tours rectangulaires ou arrondies, espacées tous les neuf mètres, et ses portes fortifiées dont deux ont été dégagées par les fouilleurs ; un avant-mur, en outre, a été repéré par endroits. Je ne rappelle que d'un mot l'architecture monumentale sur terrasse qui a été mise au jour dans le quartier de l'Eanna, avec ses grandes salles cruciformes, ses salles de réception dont l'une mesure 80 mètres sur 30 ; on pense également à l'édifice dont les murs sont couverts de mosaïques. Le gigantisme de cette architecture comme l'extraordinaire hardiesse du décor, ajoutés à l'élégance des sceaux-cylindres, s'ajoutent à l'écriture comme marques de distinction des élites sociales.

Il est à retenir, toutefois, qu'une seule agglomération a atteint ce degré de gigantisme ! Tous les autres établissements connus sont de dimensions beaucoup plus modestes. À ce jour, seule Uruk a produit des textes lexicographiques et savants. Les deux faits sont-ils à associer ? Je ne sais.

LA VILLE MÉSOPOTAMIENNE D'APRÈS LA LITTÉRATURE POSTÉRIEURE

L'apparition de la ville. En l'état des connaissances, il n'est à ce phénomène nulle explication satisfaisante. On invoque parfois l'évolution démographique, mais la population s'accroît-elle ? La grande agglomération ferait-elle le vide autour d'elle, condamnant d'anciens villages à disparaître et accueillant une population antérieurement disséminée dans une pluralité d'établissements plus modestes ? Les données sont malheureusement très ténues, reposant sur les faiblesses des méthodes de prospection pour étayer cette hypothèse.

Doit-on admettre, par défaut, avec Vidal de la Blache, que la nature a préparé certains sites afin que l'homme puisse les organiser selon ses désirs et ses besoins ? Le seul véritable problème géographique est, en réalité, comme le souligne Lucien Febvre, celui de l'utilisation, par l'homme, des possibilités que lui offre la nature ; or, ce problème est tellement complexe qu'aucune approche ne peut véritablement aider à le résoudre.

Faut-il admettre, avec Marc van de Mieroop, que les villes sont apparues spontanément, ou faut-il suivre Ibn Khaldûn pour qui l'urbanisation est un acte volontaire de l'homme guidé par son besoin de protection et de bien être ? Il divise la catégorie ville en deux sous-catégories : *miṣr* et *madīna* ; le premier terme désigne la ville née d'un urbanisme volontaire, le second la ville comme fruit d'une longue tradition. Avec M. van de Mieroop, on fait l'économie de la réflexion, avec Ibn Khaldûn, on amorce un chemin de recherche.

Le même Ibn Khaldûn oppose vie nomade et vie urbaine. Pour lui, le village est un échelon intermédiaire entre ces deux modes de vie et il précise : l'agriculture, activité villageoise, est une activité simple qui n'a pas besoin de science et de technologie, contrairement à l'artisanat qui est une activité urbaine.

Uruk correspond parfaitement à cette image de la ville, avec ses textes d'érudition, ses activités indéniablement artisanales et commerciales, son imprégnation, enfin, dans l'administration de grands domaines fonciers à vocation essentiellement agricole. Mais, à l'aube de l'histoire, elle fait aussi figure de mégapole.

Depuis l'Antiquité classique, la Mésopotamie semble précisément avoir pour caractéristique la présence de mégapoles sur son sol.

Les auteurs grecs et latins y campent le décor dans lequel ils situent des jardins merveilleux où s'ébattaient des monarques efféminés : Diodore de Sicile attribue à Ninive un diamètre de 27 km, soit la distance que l'on peut parcourir à cheval en l'espace d'une journée. Quant à Babylone, Hérodote insiste : ses remparts ont une longueur de 86 km. La ville est tellement immense, dit-il, que l'ennemi peut y entrer par une porte sans que les habitants du centre en aient connaissance. Aristote prétend à son tour, dans la foulée d'Hérodote, que trois jours après son entrée dans Babylone, tout un quartier ignore encore la présence d'Alexandre dans la ville. Au IV^e siècle, Clitarque attribue à ses remparts une longueur de 365 stades, soit environ 65 km, autant de stades que de journées dans une année. Ctésias disait déjà la même chose un siècle plus tôt. Il y a fort à parier que Clitarque, installé à Alexandrie sous Ptolémée I^{er}, et qui n'a jamais suivi Alexandre dans ses

campagnes se soit inspiré de Ctésias pour la description de Babylone, le même Ctésias dont s'inspire Diodore de Sicile. Ctésias précise que Sémiramis aurait mis deux millions d'hommes au travail pour l'érection de cette enceinte haute de 89 mètres et suffisamment large pour livrer passage à six chars de guerre de front. Elle serait dotée en outre de 250 tours de plus de 100 mètres de haut. Il faut se souvenir, à ce propos, que Ctésias est beaucoup plus connu qu'Hérodote dans l'Antiquité classique. Ce dernier ne devra sa célébrité que d'avoir été redécouvert et traduit à partir du xv^e siècle.

L'explication de ces exagérations se trouve dans un poème de Phocylide de Milet à la fin du vi^e siècle : « Une ville qui est petite mais sur un haut promontoire et bien ordonnée est plus puissante que l'insensée Ninive ». Il s'exprime là, implicitement, un rejet du modèle oriental de la grande cité réputée ingouvernable.

Aristote ne dit pas autre chose : le nombre idéal que doit comprendre une ville selon le modèle platonicien (il est de 5040 individus) est encore trop élevé. La présence de 5000 hommes inactifs, précise pour sa part Polybe, exige celle beaucoup plus grande d'hommes et de femmes actifs qui entretiennent les premiers.

On trouve encore un écho de cette démesure dans le livre de Jonas (IV, 11), où il est rappelé que vivent dans Ninive « douze myriades (120.000) d'hommes qui ne distinguent pas entre leur droite et leur gauche ». L'exégèse classique voit dans cette expression une métaphore pour désigner des êtres infantiles qui ne font pas la différence entre le bien et le mal ; Edouard Dhorme pense à des êtres ambidextres. Or, ce texte semble davantage faire écho à une décision d'Assarhaddon, lorsqu'il organise sa succession en partageant ses États entre deux de ses fils. Dérogeant avec les usages et l'ordre de primogéniture, il destine le puîné, Assurbanipal, au trône de Ninive, et l'aîné, Šamaš-šumu-ukīn, élevé à la mode babylonienne, à celui de Babylone, une ville qui subit alors difficilement le joug assyrien. On sait les effets dévastateurs pour tout l'empire qu'entraîne ce choix. La révolte de l'aîné contre le cadet divise les élites, affaiblira durablement l'empire qu'elle conduit, à terme, à sa ruine. Dans la correspondance qu'il entretient avec le souverain, Adad-šumu-ušur, le chef des exorcistes du roi, lui-même issu d'une longue lignée de lettrés au service des monarques assyriens, tente, non sans peine et sans courage, de légitimer la décision de son souverain :

« Ce qui n'a pas été fait au ciel, le roi, mon seigneur, l'a réalisé en personne sur terre et nous l'a donné à voir. Tu as ceint l'un de tes fils du diadème et tu lui as attribué la royauté sur le pays d'Assur. Tu as mis ton fils aîné dans la position d'exercer la royauté à Babylone. Tu as placé le premier à ta droite, le second à ta gauche. »

Autrement dit, le monarque a placé l'aîné à sa droite et le puîné à sa gauche. L'ordre du monde et le protocole palatial sont donc respectés, même si c'est le puîné qui accède à la fonction suprême. Le roi se tenant face à l'Est, la droite indique en effet le Sud et Babylone, la gauche le Nord et Ninive. La correspondance entre la gauche et le Nord, la droite et le Sud, est documentée, bien avant l'époque néo-assyrienne, par une source divinatoire paléo-babylonienne.

Dans le monde musulman, à l'époque médiévale, les historiens et les géographes arabes et persans entre le xi^e et le xv^e siècle, célèbrent Babylone comme la plus ancienne des villes d'Irak. Elle aurait constitué une mégapole de 128 km de circonférence ; son enceinte, large de 30 mètres et haute de 200 mètres, était percée de 120 portes, et était doublée d'un fossé. Pour l'un des auteurs, elle aurait formé un carré de 72 km de côté. D'autres sources disent qu'elle était composée de sept villes dont chacune abritait une merveille unique au monde.

Au xix^e siècle encore en Europe, au moment d'entamer les premières campagnes de fouilles, en 1842, on suspecte encore les vieilles villes orientales d'être des mégapoles aux dimensions inouïes : pour l'historien Bonomi, Babylone et Ninive auraient couvert, respectivement, 362 et 347 km². À la même époque, Londres n'en couvrait que 183. Layard lui-même a cru que Khorsabad, Kuyunjik, Nebi Yunus et Nimrud ne formaient qu'une seule ville ; d'autres voyaient dans les ruines de la tour de Borsippa celles de la tour de Babylone, attribuant à la ville une étendue considérable. On trouve également trace de cette démesure dans le film *Intolérance* de Griffith.

LA VILLE DANS LES SOURCES DES IV^e ET III^e MILLÉNAIRES

Contrairement aux Grecs et à leurs émules, les Mésopotamiens n'étaient pas hantés par le spectre de la mégapole. La ville que nous appelons Uruk et d'où est sorti le toponyme moderne Warka se disait Unu en sumérien. Or ce nom n'est autre que le mot sumérien pour « ville ». Nous savons en effet que le terme uru est un emprunt au sémitique *iri*, un vieux mot pour dire « ville », tel qu'il apparaît, par exemple, derrière le toponyme Jérusalem (URU/iri-salim). Il est emprunté par les populations sumérophones de Mésopotamie méridionale.

Si l'on en croit l'épopée de Gilgameš, Unu se subdivisait en trois tiers : un premier tiers construit ; un second tiers distribué en jardins, un troisième tiers formant une glaisière.

Du reste, Hérodote lui-même trouve une justification à l'immensité de Babylone : il rappelle l'exceptionnelle fertilité de son territoire laquelle autorise ses dimensions hors du commun.

À ce stade de l'enquête, on peut s'interroger pour savoir si la ville est un concept clef en Mésopotamie ancienne. La terminologie mésopotamienne n'aide guère à préciser les choses. Les mots *iri* ou *ālu*, communément traduits par « ville », désignent tout habitat humain à l'exception d'une maison isolée et peuvent s'entendre d'une agglomération de la taille d'Uruk, possiblement fortifiée, comme du plus modeste des hameaux.

Le contraste entre ville et campagne est habituellement exprimé par les termes *iri/uru*, « ville », et *ā.dam*, « campagne ». Mais ces mêmes mots peuvent aussi être utilisés dans un sens complémentaire comme dans la succession syntaxique *iri maš.gana ā.dam*, « ville, village et habitation » ; ils disent alors la totalité des établissements habités, peut-être selon leur taille, peut-être selon leur statut. Ajoutons que la ville a des faubourgs, *bar* en sumérien, *kidītu* ou *kīdu* en akkadien, qui s'étendent à l'extérieur des remparts.

Nonobstant toutes ces imprécisions lexicales, la ville, comme établissement permanent, est bien présente dans l'imaginaire des Mésopotamiens comme dans la réalité.

Dans la *Tenson du Dattier et du Tamaris* il est rappelé que les dieux avaient bâti des villes pour l'humanité primitive. Quant à la *Légende d'Etana*, elle était intitulée « Les dieux dessinèrent la ville ». À partir de l'époque d'Akkad, soit les ^{xxiii}^e-^{xxii}^e siècles, les historiographes jugent que le régime politique que les dieux ont légué aux hommes est de type monarchique et que cette monarchie revendique d'être manifestée en un lieu, une ville. La *chronique de la monarchie une*, où cette doctrine est explicitée avec force, affirme le principe de l'unicité de la monarchie, la Mésopotamie étant considérée comme n'ayant jamais formé qu'un seul royaume avec une seule capitale. Elle en assène la démonstration de façon magistrale en montrant que, le mouvement de l'histoire étant identifiée à une succession de cycles de durée variable, le pouvoir royal passe de ville en ville, chacune étant à tour de rôle le lieu unique où l'institution qui était descendue du ciel trouve sa place. La même chronique se livre aussi à une description sommaire de l'humanité primitive encore ignorante de l'institution royale mais qui a déjà adopté la ville pour résidence et la citoyenneté pour mode de vie.

« Ville » est donc un ensemble chargé de sens, composé d'un groupe d'unités résidentielles et de production. Unu, *iri* ou *ālu* expriment dans les langues vernaculaires ce système trop complexe pour pouvoir être dévoilé d'un mot de façon claire. Ils sont, aux yeux des Mésopotamiens, les repères fixes auxquels s'attache par excellence la notion d'identité. Tout individu déclinant son identité pour se faire connaître se rattache, premièrement, à un père et, au-delà de sa personne, à un lignage, deuxièmement, à une ville, celle dont il est un habitant.

Il n'y a donc pas de différence fondamentale entre polis et megapolis si ce n'est un saut quantitatif. La ville a une certaine étendue. Son peuplement est dense.

DÉFINITION DE LA VILLE

Mais une ville se définit-elle par ses seules dimensions et la densité de sa population ? Depuis les travaux de Max Weber, Henri Pirenne, Gordon Childe et Fernand Braudel, tout le monde s'accorde pour dire que le critère quantitatif est insuffisant. Les nouveaux critères retenus sont à la fois d'ordre économique, militaire, politico-administratif et religieux. La ville abrite les organismes régulateurs de l'économie ; elle est le lieu de célébration des cultes, de la tenue des marchés (marché de proximité ou lointain, agora et port ou, en termes mésopotamiens, *kārum* et *bābum*, ou cabaret de la cabaretière) ou des assemblées judiciaires ; les organes du pouvoir y résident ; elle peut être fortifiée ; elle peut s'adosser à un palais ou à une forteresse. La population urbaine ne produit pas elle-même sa subsistance, vivant de ses activités et non de l'agriculture. À ces critères, C. Coquery-Virdovitch propose d'en ajouter un autre, culturel celui-là, la ville étant « un lieu de métissage des mémoires, un pôle de diffusion, de transmission culturelle ».

Fort de ces acquis théoriques, Robert Mac Adams voit dans l'apparition de la ville le résultat d'une évolution : l'agriculture ayant entraîné la sédentarisation, la société se diversifie et se hiérarchise, les individus les mieux placés, au premier rang desquels se trouvent les prêtres, monopolisant le pouvoir politique. Tout semble donc se passer comme si la concentration de populations, laquelle revient nécessairement à un brassage puisque « des hommes s'agglomèrent en nombre relativement important sur un espace relativement restreint », était de nature à engendrer des rapports sociaux nouveaux se substituant aux rapports familiaux

ou locaux antérieurs. Xénophon ne disait pas autre chose dans la *Cyropédie* : « Dans les grandes villes, du fait que beaucoup de gens ont besoin de chaque objet, chaque spécialité suffit à elle seule pour faire vivre son artisan ».

Bref, la ville est la résultante d'une dynamique sociale et d'un procès politique, la mise en forme d'un intérêt commun, avec le gouvernement de cet intérêt commun. La ville, ou plutôt la *polis*, pour parler grec, peut-être unu sumérien, est alors la première forme politique. Elle en est la condition de production. C'est ce que nous enseignent les mythographes et historiographes mésopotamiens : les dieux ont offert aux hommes la monarchie et la ville, mais dans un premier temps le régime politique fut celui d'une assemblée. Les légendes qui circulent autour du nom de Gilgameš le précisent, il existe deux types d'assemblée, l'une faite de notables, d'égaux, l'autre du grand nombre, mais qui n'est qu'une instance d'acquiescement et non de décision. Homère, sur ce point, est plus subtil, l'assemblée des hommes en arme doit être convaincue par un chef.

Y aurait-il une dimension propre à la ville et qui s'offrirait comme la synthèse de toutes celles que l'on vient d'énoncer, l'urbanisation étant un processus social, la ville signifiant, en ultime analyse, la diversification sociale, l'extinction des anciennes solidarités, essentiellement familiales, leur remplacement par un nouveau mode de relations ? Cette thèse a été maintes fois formulée ; elle fait écho à la Cité antique de Fustel de Coulanges où l'on trouve exposé, déjà, ce mouvement qui aurait conduit de la famille à la cité. Dans l'Antiquité, Aristote déjà s'en faisait le propagandiste, la cité étant à ses yeux « une communauté de lignages et de villages menant une vie parfaite et autarcique ». La ville se subordonnerait alors la famille et le monde ; la famille dont elle prendrait les jeunes hommes vivants et les lui rendrait morts, comme il est décrit dans l'épopée de Gilgameš ; le monde, c'est-à-dire l'inconnu au-delà du mur d'enceinte qui est déclaré territoire ennemi et où l'on ne s'aventure qu'armé.

Dans ce cas, la cité, on ne parle plus de ville, serait-elle née de la guerre, de la nécessité de se défendre ? Mais une autre hypothèse conjointe se présente alors, comme le témoignage de l'archéologie peut le donner à voir pour l'époque d'Uruk : le commerce. Selon Benjamin Constant, qui la formule, il existerait un axe historique, de la guerre au commerce. « Nous sommes arrivés à l'époque du commerce, époque qui doit nécessairement remplacer celle de la guerre, comme celle de la guerre a nécessairement dû la précéder... La guerre et le commerce ne sont que deux moyens différents d'arriver au même but : celui de posséder ce que l'on désire... C'est une tentative d'obtenir de gré à gré ce qu'on n'espère plus conquérir par la violence. »

La cité trouverait-elle son origine dans la réunion de familles diverses autour des questions de sécurité et d'acquisition de biens convoités, cette réunion provoquant une hiérarchisation et une diversification des couches sociales ?

L'organisation d'une communauté humaine en cité correspond à une prise de contrôle sur un espace donné. Le contrôle d'un territoire, quelle qu'en soit l'étendue, et fût-il un outre-pays comme les comptoirs de commerce assyriens en Cappadoce, le territoire étant ce même espace aménagé et où règne la paix, est la garantie d'un accès social et matériel à un ensemble de ressources naturelles capable d'assurer la continuité matérielle de la communauté. Je cite Maurice Godelier qui étudie le cas des Baruya : « Un groupe territorial devient une société lorsqu'un certain nombre de groupes et d'individus revendiquent de se reproduire ensemble sur un même territoire et se désignent eux-mêmes, à l'intention des groupes voisins, par un grand nom qui recouvre les noms particuliers de leurs clans et de leurs lignages de naissance ». Ce grand nom, en Mésopotamie, c'est la ville. Ce qui fait une société, ce n'est pas la parenté, c'est l'exercice en commun d'une souveraineté sur une parcelle de nature avec les êtres qui la peuplent.

Aristote formulait la même chose autrement : au sein de la société, la guerre persiste, mais il s'élabore un effort et une méthode pour l'adjudication et l'évaluation des titres : la justice politique succède alors à la guerre et la remplace avantageusement. En Mésopotamie, la divination fonctionne comme instance de légitimation pour la distribution des titres, elle sert à désigner les rois, les hauts dignitaires et les prêtres de haut rang, les notables se réunissant en assemblées et les rois édictant des lois.

Platon insiste sur l'aspect compartimenté de la production artisanale dans les villes. Ce mode d'organisation est sans doute influencé par l'existence de la mégapole, et Babylone en est le seul exemple à cette date, où l'articulation de la ville en quartiers spécialisés, réservé à une seule catégorie de travailleurs ou de commerçants, constitua aux yeux des Grecs de l'époque classique l'aspect le plus étonnant de cet établissement humain quasi mythique.

Et pourtant, à regarder de près le cas mésopotamien, selon les sources datant du milieu du III^e millénaire, les artisans dont nous avons conservé la trace sont des employés spécialisés qui œuvrent dans le cadre de grands domaines institutionnels à dominante agricole ; ils reçoivent les matières premières de leur employeur

qui leur fournit également les rations alimentaires nécessaires à leur entretien. Certains d'entre eux sont prébendés, ils peuvent donc produire eux-mêmes leur propre nourriture. Certains d'entre eux peuvent être corvéables, leurs employeurs n'hésitant pas à demander leur participation aux travaux agricoles : un charpentier peut être intégré à une équipe de travailleurs agricoles ; des corroyeurs sont assignés à des travaux d'irrigation ou au transport de l'orge. Ailleurs encore, des cordiers, des corroyeurs et des vanniers sont métayers.

À côté de ces employés et métayers, existe-t-il des artisans établis à leur propre compte et vivant de leur métier ? Les textes juridiques attestent qu'un artisan peut être en possession de bien foncier. À Šuruppak, le responsable d'une équipe de forgerons, sans doute forgeron lui-même, apparenté à une famille possédant du bien foncier, est associé à la vente d'une terre patrimoniale. À Nippur, un foulon cède un champ à un tiers. Ailleurs, les trois fils d'un corroyeur vendent une terre de conserve.

Le fait essentiel qui ressort de ce rapide aperçu est la domination du travail agricole dans le cadre de la ville. Petit exploitant, fermier, prébendé ou employé, l'artisan tire lui-même de la terre ses ressources et sa subsistance. La plupart du temps, c'est un employé dans une grande exploitation à dominante agricole qui pourvoit à son entretien et exige de lui, selon les saisons et les nécessités, une participation aux travaux des champs. Bref, il ne s'adonne pas à la pratique exclusive de sa spécialité et n'est pas détaché de la production de sa propre subsistance ; son travail d'artisan est pour le moins temporaire.

Est-il véritablement possible d'affirmer, dans ce cas, qu'avec l'urbanisation les solidarités lignagères ont cédé la place à un autre mode de rapports sociaux ? Ici encore, le témoignage des rares sources assurées montre que la réalité est plus complexe que la théorie ne le laisse supposer. On a vu, déjà, à Šuruppak, la présence simultanée, lors de l'aliénation d'un bien patrimonial, d'un responsable d'une équipe de forgerons et de deux forgerons ; ils ont quelque chance d'appartenir à un même groupe local. Semblablement, toujours à Šuruppak, un potier acquiert une maison, deux autres potiers figurant au rang des témoins de l'acte. D'autres sources plus récentes, elles datent de la seconde moitié du III^e millénaire, nous informent que deux corroyeurs sont frères, qu'un père et son fils sont charpentiers ou que le fils d'un foulon épouse la fille d'un autre foulon.

Mais nous sommes victimes de nos sources : nous ne disposons d'archives que de celles de grands domaines à vocation principalement agricole. Les archives privées des artisans si tant est qu'elles existèrent, ne nous sont pas accessibles, en l'état des recherches. En l'état des sources, cependant, sous les solidarités corporatives qui se révèlent progressivement, avec, non pas un partage social du travail, mais une répartition des tâches, les solidarités familiales restent vivaces.

On devine qu'au moment où sont fondées les premières villes, étant donné la nouvelle répartition de la population, pour partie d'entre elle au moins, elle est transplantée du village à la ville où elle constitue des groupes unis par des relations de solidarité, d'endogamie ou de clientélisme et qui se reconnaissent par leur origine géographique.

L'étude des villes modernes d'Asie centrale met en évidence un phénomène similaire, dans le contexte du passage d'une population rurale à une population citadine : les gens transplantés à la ville reconstituent des groupes de même origine, unis par des relations de solidarité et d'endogamie ; ils tendent, certes, à se muer en des réseaux clientélistes dans les domaines économique et politique.

Henri Pirenne va jusqu'à s'interroger pour savoir s'il existe des villes dans une culture à base essentiellement agricole ; la réponse à la question dépend évidemment du contenu que l'on donne au mot « ville » ; si la ville est définie comme une localité dont la population se consacre exclusivement ou majoritairement à l'exercice du commerce et de l'artisanat, la réponse est nécessairement négative.

Il apparaît donc que, si ville il y a, en Mésopotamie, aux IV^e et III^e millénaires, celle-ci, à l'image de la ville médiévale européenne, s'ouvre amplement sur la campagne environnante dont elle dépend pour son approvisionnement, une campagne qui, en outre, représente, selon le mot de Max Weber, l'espace naturel de vente pour la plupart des artisanats urbains. Le procès d'échanges locaux, enfin, trouve dans le marché urbain un de ses débouchés normaux.

NAISSANCE DE LA VILLE

Jean-Louis Huot est donc en mesure d'écrire, dans un ouvrage de synthèse et parlant de la Mésopotamie du IV^e millénaire, que l'urbanisme, parce qu'il est « la traduction dans le paysage de l'urbanisation », est révélateur des modifications en cours ; à distance des habitats pré-urbains qui n'offrent « qu'une juxtaposition de cellules familiales plus ou moins identiques », la ville se caractérise par « les discontinuités qualitatives

dans le tissu des constructions » qui sont le reflet elles-mêmes « d'une hiérarchie du statut des habitants » (ville haute et basse) ; en d'autres termes, il manque au village « une structure politique et sociale organisée et hiérarchisée », celle-là même qui et le propre d'une ville et qui est perceptible sur le terrain. Revenant au cas d'Uruk, le même auteur juge que cette agglomération n'a pas pu ne pas jouer un rôle fondamental dans l'organisation de l'ensemble de la région et dans celle des rapports avec les régions voisines.

Au témoignage de l'urbanisme, s'ajoute celui des tombes qui apporte, à sa manière, les preuves complémentaires de la hiérarchisation de la société ; il suffit de comparer, par exemple, les tombes du cimetière Jemdet Nasr d'Ur où furent inhumés les habitants les plus modestes de la société, avec celles, hors cimetière, d'Abu Šalabikh où furent ensevelis des individus de statut élevé, ou à celles, dites royales, d'Ur et qui illustrent de manière spectaculaire la richesse et la puissance de l'élite dirigeante.

Tournons notre regard vers les récits de fondation. *La chronique de la monarchie une*, cogitée par les lettrés qui œuvrent à la gloire de Naram-Sin, dans son palais d'Akkad, montrent que les villes sont multiples, au moins au nombre de quatre, Kish, Uruk, Ur et Akkad, et qu'une relation généalogique les unit dans la diachronie. Bref, il est stipulé à la naissance de l'État un regroupement de cités, une mise en réseau de toponymes.

Les Amorrites ont apporté avec eux une autre tradition, la légitimation des monarques régnants par la profondeur de leurs généalogies. Il en existe une caricature, il s'agit de ce que l'on nomme la cosmogonie de Dunnu, du nom de la ville où se situe l'action. Selon ce document, la matière primordiale serait elle-même le fruit d'une création sexuée. Aux origines, en effet, une divinité mâle du nom de Harab, « Soc », épouse Ersetu, « Terre », une divinité féminine ; elles forment, ensemble, le couple originel. Par fouissage, en creusant des sillons à coup d'araire, ils provoquent la naissance d'une fille, Tâmtu, « Mer », alors que les sillons provoquent d'eux-mêmes la naissance d'un fils, Sumuqan. On aura compris que les sillons, remplis d'un liquide « Mer », qui est un mélange de sperme et de sécrétions vaginales, la cystine, sont une métaphore de la matrice, et que la sœur contribue à la naissance de son jeune frère. Soit dit en passant, « Mer » est formée d'un mélange de liqueur masculine, le sperme, et de cystine, une liqueur douce féminine.

Le récit de poursuivre avec la fondation de la ville de Dunnu dont Harab se proclame roi. Cependant, Sumuqan, répondant à ses appels, a des rapports avec sa mère, Terre, qu'il épouse après avoir assassiné son père Harab et l'avoir enterré dans un mausolée. Plus tard, il épouse également sa sœur, Mer. Enfin, il devient roi de Dunnu laquelle lui revient par héritage, mais aussi par l'intermédiaire des sexes de sa mère et de sa sœur. Par la suite, le récit met en scène cinq générations de fils qui exercent successivement la royauté sur Dunnu ; ils s'emparent tous du pouvoir après avoir assassiné leurs pères respectifs et les avoir enterrés dignement, à l'exception du dernier qui épargne la vie de son père et se contente de le jeter en prison ; le premier d'entre eux épouse sa mère, Mer, laquelle avait, préalablement, égorgé Terre, sa propre mère ; les quatre autres épousent leurs sœurs. La fin du texte se perd dans des lacunes.

Les commentateurs ont coutume de rapprocher ce récit de la théogonie d'Hésiode et de narrations hittites similaires. Sans doute, le début a-t-il toute l'allure d'un mythe de création, Ersetu, la terre, y figurant, comme il est attendu, la matière primordiale féminine. Mais le nom du dieu qui lui est associé, Harab, un terme qui désigne le « soc » d'un araire, et la lourdeur avec laquelle la narration se complait dans la description des parricides successifs et des incestes à répétition, instillent le doute quant à la validité de cette interprétation. On connaît les démiurges qui, tels des taureaux en rut, enfoncent leur pénis dans les corps de leurs parèdres, Terre ou Montagne, ils ont pour nom Enki, « Seigneur-terre », et Enlil, « Seigneur-souffle » ; le théonyme Harab, « Soc », n'est pas autrement connu et l'on comprend que l'auteur de la narration a recours, avec lui, à une métaphore pour évoquer, trivialement, un sexe masculin en érection. Quant aux noms des rois qui lui succèdent, comme Lahar, « Brebis-mère », ils font douter de leur authenticité en tant que noms royaux.

L'explication de ces écarts réside dans le colophon de la tablette où l'on peut encore lire : « Son du chant [(des laboureurs) qui résonne] joyeusement [dans le pays] ». La restauration s'appuie sur une expression similaire qui figure dans une inscription d'Assurbanipal, mais qui concerne des moissonneurs. Le texte reproduit donc une chanson gaillarde de laboureurs et dont l'auteur s'est emparée d'un mytheme pour en travestir la signification.

Le mytheme, cependant, ne saurait être une théogonie, mais un récit de fondation de la royauté. Dans le cas de Dunnu, la transmission du pouvoir se fait dans le cadre d'une seule ville et au sein d'une même famille, le parricide et l'inceste avec la mère ou la sœur étant des passages obligés. Partant, Dunnu est un lieu unique en son genre dans la littérature mésopotamienne. On y reconnaît l'espace d'une cité qui se confond avec celui d'une famille royale née de la terre-mère. N'est-ce pas cette dernière, élevée au rang de divinité, qui donne naissance, par l'insémination de la liqueur spermatique, à la première génération procréée ? On ne saurait insister suffisamment sur le choix de l'énoncé : « À coup de leur soc, ils créèrent Mer (et) les sillons

engendrèrent d'eux-mêmes Sumuqan ». Aucune autre expression ne saurait dire avec autant de force que la famille royale émerge du sol même de la cité avec laquelle elle s'identifie. Ce récit d'autochtonie, où Dunnu se fait elle-même, s'il évoque des développements similaires dans le monde grec, est unique en son genre en Mésopotamie.

S'agit-il, dans le cas particulier, d'une simple caricature ou d'un rejet du récit d'autochtonie ? Je ne saurais le dire. Je retiens que selon la chronique de la monarchie une, la ville capitale se comprend comme l'initiatrice ou l'héritière d'une association de villes. À un tout autre niveau, tel est le récit de la fondation d'Uruk dans la même chronique : deux sites, Eanna et Kulaba se conjoignent. Comment ne pas penser à cette remarque de Cicéron à propos de Rome : « Quand Rome prit pleinement conscience d'elle-même ... elle se comprit comme un processus de rassemblement humain, comme un processus d'association ou de « consociation » dont le point de départ ainsi que le déroulement étaient accessibles à la connaissance rationnelle car ils appartenaient aux âges éclairés ». Rome est fondée par des Troyens, des homes sans cité, tout comme Akkad est fondée par des hommes sans cité.

Faisons retour à la ville comme lieu du politique.

Lorsqu'apparaissent les premières inscriptions royales, les monarques choisissent de désigner les royaumes qu'ils gouvernent du nom de leur capitale : A-kalam-du est roi d'Ur, Mebaragesi est roi de Kish, etc. Et dès lors, les modernes parlent de cités-États. D'autres suivront. Plus tard, dans les textes divinatoires, on parle rarement du pays, du cœur du pays ou de l'arrière-pays, on parle plus volontiers de la ville, la ville royale ou la ville frontière, parfois la ville-forte. Dans un corpus donné, d'époque paléo-babylonienne, sur 83 oracles concernant une ville, 26 traitent de sièges, dont certains sont rapprochés du siège d'Apišal par Narm-Sîn d'Akkad.

La référence à la ville est un fait bien établi. L'identification de la capitale à l'État ou au pays est une banalité. Elle devient courante, plus tard, dans l'historiographie musulmane, tout comme dans les Mille et une nuits : les villes sont souvent gouvernées par des rois. Ce choix ne nie pas la différence qualitative entre ville et village, il abonde dans le sens de la supériorité de la ville qui rassemble en son sein tout ce qui constitue le véritable monde. Elle est le siège du pouvoir, le centre de toutes les activités religieuses, intellectuelles et économiques. C'est au souverain qu'incombent toutes les tâches.

VILLE ET ROYAUME

Dans ce cas, le pas est souvent franchi : la ville fait figure de ville-monde ou de microcosme et le royaume concerné est décrété par les historiens « cité-État ».

Ce point est contesté par un certain nombre de chercheurs. I. Lapidus, un spécialiste de la ville musulmane, décrit les villes comme des concentrations de communautés et d'activité dans des ensembles qui ne peuvent être considérés ni comme société complète ni comme ayant une identité économique, politique ou même culturelle.

De manière plus essentielle, l'emploi généralisé de la catégorie 'cité-État' soulève des réserves importantes. En français, la structure du mot signifie très précisément « une ville qui s'est constituée en État ». Le mot est inventé au XIX^e siècle à propos de Rome, au moment où elle unifie l'Italie sous son autorité. La discussion de ce concept est heuristiquement un projet riche de sens, même si, à l'origine, c'est un pléonasm bilingue qui unit polis, qui se suffit à lui-même, et civitas, l'une des traductions possibles de polis. Je passe sous silence le mythe moderne de la cité-temple, une manière élégante d'éliminer la dimension politique de l'histoire du III^e millénaire mésopotamien.

Une question demeure en suspens. Apparemment, les royaumes sont désignés par le nom de leur capitale, entendons la ville la plus importante du pays, celle où réside le pouvoir politique, celle où il engrange ses richesses et ses trésors. Mais observons de plus près le royaume que nous connaissons le mieux, celui de Lagash. Une triade divine est au sommet du panthéon politique de l'État ; elle est composée par le dieu Ningirsu flanqué de deux déesses, Nanshe et Baba ; la première est sa sœur, la seconde, son épouse. Ningirsu est, comme son nom l'indique, le seigneur de Girsu ; Nanshe est la déesse de la ville de Nimin ; quant à Baba, son temple principal, l'ETARsirsir se trouve à Uruk, « la ville sainte » ; or, en aucun cas, les spécialistes s'entendent sur ce point, Uruk ne peut désigner Lagash. Bref, on se trouve en présence d'une triade divine détentrice, idéalement, du pouvoir suprême, mais qui ignore la ville de Lagash, celle-là même qui donne son nom au royaume. Certes, on sait qu'à partir d'une certaine date, c'est Girsu qui devient la résidence royale. Le fait n'en demeure pas moins troublant.

Au milieu du III^e millénaire, ici et là, des dénominations territoriales viennent remplacer les noms des capitales. En-shakush-ana, réputé roi d'Uruk, se dit en.Ki'engi et lugal.kalama, Un autre roi d'Uruk,

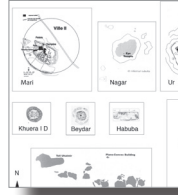
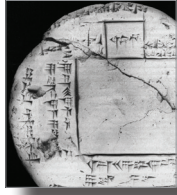
Lugal-kinishe-dudu, affirme que Enlil a réuni pour lui *nam.en nam.lugal.de*, « la qualité de en avec la qualité de lugal », afin qu'il exerce *Unu.ga nam.en* et *Uri.ma nam.lugal*, « la seigneurie sur Uruk » et « la royauté sur Ur ». Le royaume d'Uruk s'appelle donc *Ki'engi*, celui d'Ur portant le nom de *Kalam*. Pour ce qui concerne Lagash, on peut postuler qu'il porte le nom d'Eden, le *gu.eden.na* étant sa frontière.

Mais *Ki'engi* désigne aussi la terre de Sumer dans son ensemble, il englobe la ville de Nippur, mais il peut aussi comprendre Larsa, Umma, Zabalam, etc. Si nous reconnaissons Uruk comme sa capitale potentielle, à un moment donné de son histoire, cette capitale a pu changer.

L'exemple de Lagash le montre, la constitution d'un royaume résulte d'une longue histoire et ne découle pas nécessairement d'un fait urbain simple.

*

En guise de conclusion, les exemples montrent que les villes sumériennes existent en réseau et qu'elles ne sont pas des fondations isolées. En somme, qui dit ville en Mésopotamie dit réseau de villes et d'habitats aux dimensions variables. Cette remarque est sans doute susceptible d'ouvrir des axes de recherches plus féconds que ceux qui viennent d'être explorés.



VILLE ET URBANISME EN ANATOLIE

LES PREMIERS PAS DU PROCESSUS D'URBANISATION EN ANATOLIE OCCIDENTALE DANS LA SECONDE MOITIÉ DU III^e MILLÉNAIRE

Bérengère PERELLO¹

Post-doctorante, UMR 5133 Archéorient,
berengere.perello@gmail.com

En Anatolie comme dans le reste du Proche-Orient, le processus d'urbanisation est un phénomène complexe dans ses modalités et disparate dans sa mise en œuvre. En Anatolie occidentale² (Fig. 1), cette période est marquée par toute une série d'évolutions significatives touchant à tous les domaines de la société. Dans cet article, notre objectif est de présenter un faisceau d'éléments susceptible d'éclairer l'urbanisation de l'Anatolie occidentale et d'analyser ses éventuelles spécificités.

SUPPORT THÉORIQUES

On ne saurait évoquer les premiers pas du processus d'urbanisation sans rappeler le travail de Gordon Childe³ qui dès 1950 avait brillamment mis en évidence les étapes de ce processus. Il retient alors les dix critères suivants : une population nombreuse et dense, un artisanat spécialisé à plein temps, une concentration des surplus, la présence d'une architecture monumentale, l'émergence d'une élite dirigeante en parallèle de l'affaiblissement des liens de parenté, l'écriture, les sciences exactes, le développement de représentations figurées, le commerce à longue distance et la mise en place d'une organisation étatique. Il considère que la présence simultanée de ces dix éléments constitue la preuve de l'urbanité d'un établissement. Le postulat est exact et vérifié dès le milieu du IV^e millénaire en Basse Mésopotamie à Uruk⁴. Néanmoins, les travaux menés depuis les années 50 ont mis en évidence que l'absence de l'un de ces critères n'est pas rédhibitoire (absence de rempart ou de construction monumentale, absence d'écriture, superficie modeste, etc.), c'est-à-dire qu'elle n'empêche pas un établissement d'être considéré comme une ville et qu'inversement aucun critère n'est nécessairement corrélé au phénomène urbain (existence de villages fortifiés ou d'une architecture monumentale pré-urbaine (cf. Göbekli Tepe). De plus, la multiplication des fouilles et des études spécialisées ont permis de minimiser le rôle des critères numériques et matériels (superficie, fortification, etc.) au profit de critères sociologiques et culturels plus pertinents mais également plus difficiles à identifier par l'archéologie. En somme, toute définition trop stricte échoue à cerner la complexité du phénomène urbain. Trois éléments seulement nous semblent essentiels. Tout d'abord, la ville diffère du village essentiellement par la complexité et la variété de ses fonctions. Frank Braemer, les désigne à juste titre comme des « *agglomérations à fonctions multiples* »⁵. Ensuite, les centres urbanisés possèdent une complexité organisationnelle plus

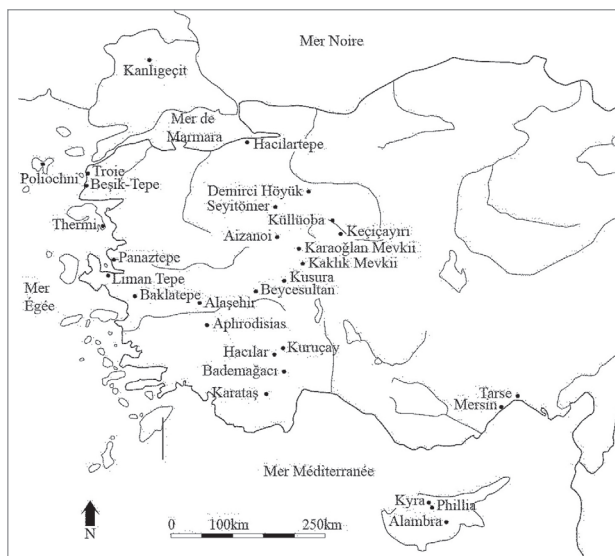


Fig. 1 : Carte de l'Anatolie occidentale.

THÈME VIII

¹ Cet article est issu d'un travail entrepris dans le cadre de ma thèse qui traitait de l'architecture domestique de l'Anatolie au Bronze Ancien, cf. Perello, 2011.

² L'Anatolie occidentale comprend la région de Marmara au nord, l'ouest de l'Anatolie centrale jusqu'à la limite orientale du fleuve Sakarya et le pourtour méditerranéen jusqu'au fleuve Seyhan, au sud-est (Fig. 1). Par sa géographie et son climat méditerranéen, cette zone présente d'importantes similitudes avec le monde égéen.

³ Childe, 1950 ; Smith, 2009.

⁴ Butterlin, 2008 ; Vallet, 1995.

⁵ Braemer, 2007 : 65.

aboutie. Les communautés y atteignent un degré d'interdépendance et d'interaction élevé : ses membres se répartissent les tâches suivant les qualifications de chacun, ils échangent les biens ainsi produits et ils respectent, volontairement ou contraints, la mise en place d'un pouvoir centralisé. Enfin, l'urbanité d'un site est décelable par les nouvelles proportions dans lesquelles son emprise politique, culturelle et/ou économique s'exerce. Les centres urbains ne sont jamais des entités isolées vivant en autarcie, ils représentent le cœur d'un réseau. Ils sont déterminés à s'étendre sur les territoires alentours pour des raisons agricoles, politiques ou commerciales. Il est acquis à présent que ce type d'établissements, que l'on peut qualifier de complexes, apparaît de manière indépendante dans plusieurs secteurs du Proche-Orient dès la seconde moitié du IV^e millénaire pour les plus précoces (Mésopotamie⁶, Levant Sud⁷) et au cours du Bronze Ancien pour les autres (Palestine⁸, Anatolie⁹).

ANALYSE DES DONNÉES

Avant de commencer, il convient de rappeler l'inégalité numérique des sources sur le territoire et la qualité aléatoire de la documentation qui ne livre pas toujours les éléments nécessaires à l'approche des questions d'urbanisme et d'urbanisation.

L'organisation des établissements

Au BAI (3100-2700 av. J.-C.), le paysage de l'Anatolie occidentale est occupé par de petits établissements villageois fortifiés. L'élévation de remparts, encore très modestes dans leur réalisation, délimite l'espace constructible, contraignant le bâti à une plus grande compacité (Baklatepe, Troie I ancien, Liman Tepe). Parallèlement, apparaissent les premiers sites circulaires à organisation radiale, caractérisés par la juxtaposition de cellules d'habitat trapézoïdales, la présence d'une cour centrale et un rempart formé par les murs latéraux extérieurs des habitations. Cette organisation est communément appelée « *Anatolische Siedlungsschema* »¹⁰ (Demirci Höyük, Karaoğlan Mevkii, Keçiçayırı, Küllüoba) car il s'agit d'un type d'organisation singulier attesté uniquement en Anatolie et en particulier dans le nord-ouest de l'Anatolie occidentale. Les sites à organisation radiale sont l'apanage de communautés villageoises habitées par des fermiers et des éleveurs. Dans ces villages, on note l'absence de spécialisation artisanale, de bâti monumental ou de matériel de luxe. L'aménagement unitaire et l'homogénéité des constructions (superficie, nombre de pièces) ne révèlent aucune différence sociale. L'avantage de cette organisation est bien évidemment la rapidité de l'élévation et la réduction des besoins en matériaux de construction. L'inconvénient est que les habitants sont liés entre eux, comme par une réaction en chaîne.

Durant la seconde moitié du III^e millénaire, l'Anatolie occidentale enregistre une série de changements significatifs. Les prospections et les fouilles menées dans la région ont fait apparaître une multiplication des sites et un accroissement sensible de leur taille. La plupart d'entre eux atteignent un pic de développement dans la seconde moitié du III^e millénaire. En Anatolie occidentale, les plus grands établissements s'échelonnent entre 5 et 10 ha. Le village de Karataş occupe 6 ha. Les établissements de Troie et de Liman Tepe, respectivement 9 ha et 10 ha. Ces centres restent extrêmement modestes en comparaison de ceux d'Anatolie du Sud-Est (Kazane Höyük : 100 ha ; Tilbeşar : 56 ha ; Titriş : 43 ha) ou de certains sites de Syro-Mésopotamie (Uruk 550 ha au début du III^e millénaire ; Tell Hadidi : 56 ha).

L'agencement binaire : ville haute-ville basse

Le Bronze Ancien voit également se développer une nouvelle physionomie des établissements qui tendent à s'organiser suivant un agencement binaire : ville haute – ville basse. Cette nouvelle organisation topographique semble pouvoir être lue comme la projection spatiale de la hiérarchisation sociale qui émerge alors. Elle répond certainement à une double motivation de sécurité et de prestige. La citadelle devient un endroit protégé, réservé à une élite. Les constructions domestiques sont rejetées à l'extérieur de la citadelle, dans la ville basse. Cet agencement en deux entités distinctes est attesté dès le début du III^e millénaire à Karataş¹¹, qui n'est alors qu'un établissement villageois. Il se développe par la suite pour devenir la norme dans les établissements urbains d'Anatolie occidentale.

⁶ Butterlin, 2008.

⁷ Braemer, 2007.

⁸ Miroschedji, 1989.

⁹ Çevik, 2007 ; Efe, 2003 ; Erkanal, 1996 ; Perello, 2011 : 49-55, 144-153.

¹⁰ Korfmann, 1983 : 222-223, ill. 354.

¹¹ Mellink, 1993.

Les travaux de grande envergure

Cette période inaugure également la mise en œuvre d'un grand nombre de travaux de grande envergure (terrassements, fortifications, bâtiments monumentaux, réseau viaire organisé). L'effort collectif requis pour ce type de construction révèle l'existence d'une autorité légitimée et/ou possédant des moyens de coercition, seule capable de mobiliser des moyens et une main d'œuvre importante. En effet, il est nécessaire que ce pouvoir central soit suffisamment organisé et puissant pour convaincre ou contraindre une partie des membres de l'établissement de travailler pour la communauté.

En Anatolie, les fortifications ne peuvent être considérées comme un signe de l'urbanité des établissements car il existe de nombreux exemples de villages fortifiés et ce dès le début du Bronze Ancien. Toutefois, dans la seconde moitié du Bronze Ancien, les remparts adoptent des proportions nouvelles. Dorénavant, ils ne sont plus une frontière symbolique entre le monde sauvage et le monde civilisé mais de véritables ouvrages à vocation défensive. À Troie, le rempart entourant la citadelle est plusieurs fois agrandi. Au niveau IIa, la fortification est consolidée et percée de deux portes monumentales flanquées de tours massives. Au niveau IIc, la totalité de la citadelle est reconstruite, le rempart à nouveau élargi et une rampe monumentale pavée de pierres est aménagée pour accéder à la ville haute. Contemporain de Troie II, le site portuaire de Liman Tepe, au sud de la côte égéenne, est également ceint d'une fortification encerclant la citadelle, la ville basse et même le complexe portuaire¹². Elle est renforcée à plusieurs reprises pour atteindre 12 m de haut environ. Elle est aménagée de bastions en forme de fer à cheval. À Küllüoba, la ville haute est fortifiée, en revanche, aucun élément archéologique ne témoigne pour l'instant d'un rempart pour la ville basse, bien que son existence soit plus que probable.

Liman Tepe a aussi livré les traces de très importants travaux de terrassement afin de niveler son occupation du BA I. L'ampleur de ces travaux indique qu'ils ne sont pas pensés à l'échelle domestique mais conçus à l'échelle de l'établissement.

La diffusion de l'architecture monumentale

Les bâtiments monumentaux tendent à se multiplier et ce dès le début du BA. Le site de Karataş a livré un bâtiment monumental au sommet de sa ville haute. Le soin apporté à son accès et à sa construction ainsi que son emplacement privilégié ne laissent aucun doute sur sa destination exceptionnelle, même si on ignore précisément sa vocation. Sur l'acropole de Troie-Hisarlik, les bâtiments, dit Mégarons, atteignent des dimensions massives et un haut niveau de prestige, dans la qualité de leurs constructions et de leurs aménagements. Au cœur de la citadelle de Liman Tepe, a également été découvert un bâtiment appelé « complexe central » dont l'organisation planimétrique rappelle les « *corridor houses* »¹³, bien connus en Grèce continentale (Lerna, Thèbes) durant l'Helladique Ancien II. Dans ce bâtiment, à l'évidence monumental, ont été retrouvées des traces de stockage et d'activités culturelles. À Küllüoba, deux complexes dits I et II ont été découverts sur l'acropole¹⁴. Leurs formes, leurs dimensions imposantes et leurs dispositions dans la ville haute suggèrent que ces constructions monumentales ont pu servir soit de palais, soit de bâtiments administratifs. Le site d'Aizanoi a également livré, érigée sur une terrasse aménagée, une vaste construction (11 m de long) rectangulaire à angles arrondis, composée d'une large pièce principale et d'un petit porche à antes. Elle a été reconstruite quatre fois durant le BA II en conservant un plan et une orientation identique. Cet édifice n'a livré aucun matériel. Toutefois, le soin apporté à sa construction et son emplacement privilégié suggèrent qu'il remplissait une fonction particulière, probablement culturelle. Le site de Bademağacı (BA II) a livré un palais et un bâtiment de stockage communautaire. Ce dernier, unique en Anatolie occidentale, implique une pratique collective de stockage et de redistribution différée, certainement sous le contrôle d'une autorité régulatrice. En Anatolie, l'absence d'outils administratifs (textes et sceaux) ne permet pas de juger de l'existence d'une gestion centralisée des éventuels surplus. Ainsi, seule la présence de ce type de construction destinée au stockage peut en attester.

L'habitat ou l'omniprésence du plan oblong

Si les établissements subissent des modifications profondes de leur agencement et de leur organisation, en revanche, l'espace domestique montre une incroyable stabilité au cours du Bronze Ancien et une

¹² Erkanal, 2008 : 181-182 ; Fig. 7. Les fouilles sous-marines ont permis d'établir que lors de l'occupation du BA II, le port était exploité.

¹³ Shaw, 1987..

¹⁴ Efe, 2003 : 273-277 ; Efe et Ay-Efe, 2007 : 255-257

impressionnante homogénéité sur l'ensemble de l'Anatolie occidentale. L'habitat repose sur un unique schéma d'organisation : le plan oblong mono ou pluricellulaire, muni ou non d'un porche à antes. L'omniprésence du plan oblong est également soulignée par l'utilisation de ce module planimétrique dans la plupart des constructions monumentales évoquées précédemment (Karataş, Troie : Mégaron IIA, Aizanoi ; Küllüoba : complexe I-II¹⁵). La forme simple et régulière de ce plan, utilisé à l'origine dans des établissements villageois (Karataş, Panaztepe), lui permet de s'adapter sans difficulté à une densification inédite du bâti (Bademağacı, Baklatepe, Beşik-Tepe, Beycesultan, Kusura). Les trames compactes sont composées par juxtaposition linéaire des bâtiments sur leur long côté. De cette façon d'agencer le bâti, découlent des îlots de constructions réguliers, séparés par des voies desservant plusieurs habitations. La mitoyenneté, récurrente dans ces maisons, suggère que le bâti s'élève par pans entiers suivant en cela une directive collective et non par adjonctions successives d'unités indépendantes. Au sein des établissements à organisation radiale (Demirci Höyük, Karaoğlan Mevkii, Keçiçayırı, Küllüoba), le plan adopte une forme légèrement trapézoïdale afin de s'adapter à ce système singulier. Ainsi, l'habitat des centres urbains n'est que l'adaptation d'un modèle villageois préexistant. Il n'existe pas de types inédits créés par les nouvelles conditions imposées par la ville. La compacité apparaît donc bien avant l'urbanisation comme un élément constitutif des établissements anatoliens. L'implantation des sites sur des Höyüks, dont la superficie est limitée, participe à cette densification du bâti. Par ailleurs, les maisons découvertes en Anatolie occidentale au Bronze Ancien, n'ont livré aucune trace d'étage. Ainsi, il apparaît que le degré de compacité n'a jamais atteint le seuil-plancher au-delà duquel il devient nécessaire de se développer en hauteur. Cette utilisation pérenne d'un type d'habitat, quel que soit le type d'établissement, est assez logique si l'on considère, d'une part, que l'urbanisation n'est pas le résultat d'une révolution mais d'une longue maturation et que, d'autre part, l'habitat est un matériel où la tradition l'emporte souvent sur l'innovation. Une des seules évolutions significatives, c'est que l'empiètement sur l'espace communautaire disparaît. Les aménagements (foyers, plates-formes, banquettes) qui prenaient place autrefois à la périphérie immédiate des habitations sont à présent intégrés au sein de la cellule domestique, ce qui a pour conséquence un agrandissement de l'espace habitable et souvent une multiplication des subdivisions intérieures.

La hiérarchisation de la trame viaire

La densification du bâti semble aller de pair avec une nouvelle organisation destinée à exploiter au mieux l'espace raréfié, disponible intra-muros. Les rues des villages ne sont souvent que les vides laissés entre les habitations ; elles ne représentent alors qu'un élément « négatif » de l'architecture. Ce type d'agencement est bien illustré, en Anatolie occidentale par le site de Karataş. Lorsque les établissements se complexifient, ils se dotent généralement d'un véritable plan d'urbanisme où la voirie devient un élément prioritaire, initié, contrôlé et protégé par une autorité centrale. La mise en œuvre d'un réseau viaire, son entretien, voire sa réfection induit la présence d'un pouvoir organisé et respecté. Dès lors, l'habitat s'adapte afin de respecter l'organisation du tissu urbain. Ce phénomène démontre que dans un système urbanisé, c'est l'espace public qui régit l'organisation générale. Faute de dégagement extensif, nous ne possédons pas, à l'heure actuelle, une documentation permettant d'aborder de manière satisfaisante ces questions relatives aux modalités de planification, de gestion et de structuration entre espace construit et espace interstitiel. Récemment, la ville haute de Küllüoba, qui a été fouillée de manière extensive a révélé la présence d'un réseau viaire organisé, composés de rues régulières aménagées de radiers¹⁶.

La spécialisation des tâches à plein-temps

Cette période est également marquée par le développement de la spécialisation artisanale et agricole, et par ce que les anglophones appellent « *the status of full-time professionals* »¹⁷. Dès le Néolithique, une partie de la population cultive la terre tandis qu'une autre s'occupe de tâches spécialisées, réservées à des initiés. Cependant au Bronze Ancien, cette division des tâches semble prendre de l'importance. À la fin du BA, on note un essor de la professionnalisation de la production céramique, autrefois réalisée à l'échelle domestique. Ceci a été très bien montré à Küllüoba¹⁸ où la céramique montée au tour est issue d'ateliers spécialisés. L'assemblage céramique découvert dans la « *corridor House* » de Liman Tepe provient également, d'après V. Şahoğlu¹⁹, d'un unique atelier de production. Cette spécialisation des tâches a pour conséquence de créer une dépendance réciproque entre les membres d'une communauté dès lors tributaires du travail accompli par

¹⁵ Efe et Ay-Efe, 2007 : 255-257.

¹⁶ Turan Efe, communication personnelle, été 2011.

¹⁷ Childe, 1950 : 7.

¹⁸ Efe et Türteki, 2005.

¹⁹ Şahoğlu, 2004 : 100-101.

autrui. La diffusion des types céramiques atteint une échelle sans précédent ; elle est marquée par une très nette tendance à l'homogénéisation²⁰. Certaines poteries (depas, *Trojan platters A2*, *small jar-like amphorae*, *necked pots*) s'étendent sur l'ensemble de l'Anatolie occidentale, sur des sites aussi éloignés que Troie, Karataş et Tarse. La céramique révèle également, qu'à la fin du BA, l'ouest de l'Anatolie centrale (régions de Kütahya, d'Eskişehir et d'Afyon) s'aligne matériellement sur l'Anatolie centrale alors que les sites de la côte égéenne se rapprochent culturellement du monde égéen *largo sensu*. Dans la deuxième moitié du III^e millénaire, on perçoit également une nette croissance de la présence d'objets en métal. Ils sont non seulement plus nombreux mais également de formes variées reflétant une grande maîtrise technologique, illustrée notamment dans les offrandes du cimetière de Demirci-Sariket²¹.

La stratification sociale et l'émergence des élites

Les élites nouvellement promues légitiment leurs positions par la concentration des ressources et de biens précieux et/ou exotiques. La stratification sociale est décelable notamment dans la thésaurisation des richesses (caches de Troie II) et dans l'organisation binaire des établissements. Ces signes extérieurs soulignent la mise en place progressive d'une pyramide sociale. Le dernier échelon de cette stratification sociale est occupé par une élite, elle-même coiffée par un personnage – prince, roi, prêtre – investi de la plus haute autorité. En revanche, il convient de souligner que la majeure partie de la population semble rester assez égalitaire. En effet, les maisons découvertes témoignent d'une grande homogénéité aussi bien dans leur construction que dans leurs aménagements.

Il est bien évidemment délicat de postuler sur l'organisation politique de ces sociétés. L'absence d'écriture, de bureaucratie, d'outils de gestion, d'une lignée connue ou encore d'une emprise supra régionale démontre que l'on n'est pas dans le cas d'un pouvoir unique, centralisé, contrôlant la région. La disposition des sites suggère que l'on est en présence d'une mosaïque de principautés, indépendantes mais interactives, à l'empreinte territoriale morcelée.

La structuration du paysage

Cette période inaugure la mise en place d'une hiérarchie précise entre les établissements qui s'organisent et se structurent en centres principaux et communautés satellites. En l'absence de sources épigraphiques, on ignore totalement les modalités de cette mainmise. Les fouilles et les prospections ont permis de distinguer des centres régionaux (Troie-Hisarlık, Liman Tepe), des établissements intermédiaires (Seytömer, Bademağacı) et des villages de 0,5-1,5 h. Toutefois, ces sites sont relativement éloignés. Ainsi, nous ne sommes pas encore en mesure d'identifier si ces établissements adoptent une organisation étoilée comme cela a été très bien observé en Anatolie du Sud-Est²². Dans la péninsule d'Urla, les dimensions du site, l'importance de la fortification, la présence d'une citadelle et d'un bâti monumental suggèrent que Liman Tepe était au BA II, un petit centre régional urbanisé²³, alors que les autres sites, découverts dans cette zone (Gölkayası et Kale Tepe), ne sont que de modestes petits villages fortifiés.

Les échanges intra- et interrégionaux

La seconde moitié du III^e millénaire est le théâtre de l'intensification du commerce et de la multiplication des échanges sur de longues distances. Au-delà des relations intra-régionales, les sites participent à la naissance d'un commerce inter régional contrôlé. La demande syro-mésopotamienne, en obsidienne puis en minerais a favorisé le développement des échanges. Si le minerai est le stimulus à l'origine de ces échanges, par la suite, ces derniers se diversifient (céramiques, pierres précieuses, objets exotiques, etc.). Dans la seconde moitié du III^e millénaire, les flux prennent un essor sans précédent. T. Efe propose l'existence d'une grande route caravanière reliant la Cilicie à Troie via la plaine de Sakarya²⁴. Le tracé de cette route a été établi grâce à plusieurs facteurs concomitants, à savoir les possibilités topographiques, la dispersion du matériel et la diffusion des sites. L'introduction du tour de potier, la diffusion de nouvelles techniques métallurgiques, l'apparition de lapis-lazuli et d'autres pierres semi-précieuses sont autant de conséquences de cette route. Les flux terrestres sont secondés par des voies d'échanges par cabotage comme le démontrent les exemples de poteries anatoliennes qui ont été découvertes en Grèce et dans les Cyclades. La fin du BA II est marquée par le premier afflux massif d'éléments orientaux et ciliciens (épingles à fermoir, haches en forme de croissant,

²⁰ Efe et Ay-Efe, 2007 : 257.

²¹ Seeher, 2000.

²² Algaze, 1999.

²³ Erkanal, 1996 : 76-78.

²⁴ Efe, 2003 : 273 ; Efe et Ay-Efe, 2007 : 258

Syrian Bottle, objets en lapis-lazuli, sceaux en forme de botte), tant en Anatolie occidentale qu'en Anatolie centrale. L'Anatolie occidentale n'est pas seulement un réceptacle d'objets importés, elle est également à l'origine d'exportations. On voit apparaître du matériel d'Anatolie occidentale en Anatolie du Sud-est, en Syrie septentrionale et même en Mésopotamie. Les offrandes découvertes dans les tombes attestent de ces échanges multidirectionnels. Des *Depas Amphikypellon* sont attestés en Anatolie du Sud-Est²⁵, dans l'assemblage funéraire de Titriş Höyük et à Tilbeşar, et au-delà, en Syrie à Selenkahiyye et Tell Bi'a. Des figurines en marbre, caractéristiques de l'Anatolie égéenne, ont été découvertes à Titriş²⁶. La Tombe 7 de Tell Banat²⁷, a également livré du matériel d'inspiration troyenne et égéenne.

*

Durant la seconde moitié du III^e millénaire, l'Anatolie occidentale expérimente toute une série de changements significatifs qui combinés vont mener à l'urbanisation progressive de cette région. Ces changements qui, au premier abord, peuvent apparaître moins spectaculaires que ceux enregistrés en Mésopotamie, sont finalement aussi profonds. On retiendra, entre autres, l'organisation binaire des établissements, la propagation des bâtiments monumentaux à vocation publique, culturelle ou palatiale, la multiplication des objets de prestige, l'émergence d'une élite, l'amplification des échanges, le renforcement de la spécialisation artisanale. Finalement, en Anatolie occidentale, seuls les sites de Troie, Liman Tepe, Külliöba et peut-être Beycesultan, peuvent prétendre à un degré d'urbanité. Il s'agit de centres modestes, tous issus de l'évolution d'un noyau villageois antérieur, ce qui souligne l'aspect graduel de cette évolution.

L'urbanisation anatolienne a longtemps été considérée comme une « urbanisation secondaire », comme un écho à l'urbanisation mésopotamienne. Cette vision diffusionniste et suméro-centriste apparaît peu pertinente au regard des données archéologiques. Seule l'Anatolie du sud-est, qui fait partie intégrante à cette période de la sphère d'influence Mésopotamienne, semble avoir subi cette influence²⁸. Dans le reste de la péninsule anatolienne, le processus d'urbanisation apparaît comme un phénomène endogène, le résultat d'une évolution locale et progressive et non comme un écho à l'urbanisation mésopotamienne. Ainsi, on décèle l'existence non pas d'un mais de plusieurs processus d'urbanisation sur la péninsule anatolienne, issus de modalités et de processus d'évolutions spécifiques qui ne sont pas strictement concomitants. Quant aux régions de la mer Noire, d'Erzurum et de Van, elles restent au Bronze Ancien en dehors de la zone de développement de l'urbanisation.

Les dimensions modestes des établissements, leurs organisation binaire, l'absence d'écriture, de représentation d'identité politique ou symbolique dans l'iconographie, l'utilisation très sporadique des sceaux, la rareté des bâtiments de stockage communautaires et le caractère non-étatique et morcelé du pouvoir apparaissent comme les composantes d'une urbanisation proprement anatolienne.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

ALGAZE G. 1999. Trends in the archaeological development of the Upper Euphrates Basin of Southeastern Anatolia during the Late Chalcolithic and Early Bronze Ages. In : DEL OLMO LETE G., MONTERO FENOLLOS J.-L. (eds.), *Archaeology of the Upper Syrian Euphrates, The Tishrin Dam Area, Aula Orientalis-Supplementa 15*, 535-572. Sabadell: AUSA.

BRAEMER F. 2007. Transformations des systèmes d'agglomérations au Levant (3500-3000 av N. È.): peut-on parler d'« urbanisations précoces » ?. In : GUILAINE J. (ed.) *Le Chalcolithique et la construction des inégalités* : 65-83. Paris.

BUTTERLIN P. 2008. Villes et campagnes en Mésopotamie aux IV^e et III^e millénaires, In : GUILAINE J. (ed.) *Villes, villages, campagnes de l'Âge du Bronze. Séminaire du Collège de France* : 28-44. Paris.

CHILDE G.V. 1950. The Urban Revolution. *The Town Planning Review* 21, 1 : 3-17.

ÇEVİK Ö. 2007. The Emergence of Different Social Systems in Early Bronze Age Anatolia: Urbanisation

²⁵ Efe et Ay-Efe, 2007 : 258.

²⁶ Laneri, 2002 : 20, fig. 8.

²⁷ Kepinski, 2007 : 155.

²⁸ Algaze, 1999.

versus Centralisation. *Anatolian Studies* 57: 131-40.

EFE T. 2003. Küllüoba and the initial stages of urbanism in western Anatolia, In : ÖZDOĞAN M., HAUPTMANN H., BASGELEN N. (ed.) *From villages to cities: Early villages in the Near East. Studies presented to U. Esin*, vol. I, 265-282. Istanbul : Arkeoloji ve Sanat Yayınları.

EFE T, AY-EFE D.Ş.M. 2007. The Küllüoba excavations and cultural/political development of Western Anatolia before the second millennium B.C. In : ALPARSLAN M., ALPARSLAN M.D., PEKER H. (eds.) *VITA, Festschrift in Honor of Belkis Dinçol and Ali Dinçol*, 251-268. Istanbul: Ege Yayınları.

EFE T., TÜRKTEKI M. 2005. The Stratigraphy and pottery of the period transitional into the Middle bronze Age at Küllüoba (Seyitgazi, Eskişehir), *Anatolia Antiqua* 13 : 119-144.

ERARSLAN A. 2006. Local step towards urbanism in Eastern and South-Eastern Anatolia (3900-2600 B.C.), *Anatolica* 32 : 55-70.

ERKANAL H. 1996. Early Bronze Age urbanization in the coastal region of Western Anatolia. In: SEY Y. (éd.), *Habitat II, Housing and settlement in Anatolia, a historical perspective, United Nations Conference on Human Settlements*. 70-82. Istanbul.

ERKANAL H. 2008. Liman Tepe: New light on Prehistoric Aegean cultures, In : ERKANAL H., HAUPTMANN H., TUNCEL V. R. (eds.), *The Aegean in the Neolithic, Chalcolithic and the Early Bronze Age*, 180-183. Ankara : Ankara University Press.

KEPINSKI C. 2007. Dynamics, diagnostic criteria and settlement patterns in the Carchemish area during the Early Bronze period. In : PELTENBURG E. (ed.), *Euphrates river valley settlement: the Carchemish sector in the third millennium BC, Levant Supplementary Series* 5. 152-163. Oxford : Oxbow Books.

KORFMANN, M. 1983. *Demircihüyük: die Ergebnisse der Ausgrabungen 1975-1978*, Band I: Architektur, Stratigraphie und Befunde, Vol. I-II. Mainz am Rhein : Ph. von Zabern.

LANERI, N. 2002. The discovery of a funerary ritual. Inanna/Ishtar and Her Descent to the nether world in Titriş Höyük, Turkey, *East and West* 52 : 9-47

MELLINK, M. 1993. The Anatolian south coast in the Early Bronze Age: The Cilician perspective, In : FRANGIPANE M., HAUPTMANN H., LIVERANI M., MATTHIAE P., MELLINK M. (éds.), *Between the rivers and over the mountains*. 495-508. Rome: Università di Roma "La Sapienza".

MIROSCHEJ P. de 1989. Le processus d'urbanisation en Palestine au Bronze Ancien : chronologie et rythmes. In : MIROSCHEJ P. de (ed.) *L'urbanisation de la Palestine à l'Âge du Bronze Ancien : bilan et perspectives des recherches actuelles : actes du Colloque d'Emmaüs (20-24 octobre 1986)* : 63-77. Oxford.

PERELLO B. 2011. L'architecture domestique de l'Anatolie au III^e millénaire av. J.-C. *Varia Anatolica* 24. Paris.

SEEHER, J. 2000. Die Bronzezeitliche Nekropole von Demircihüyük-Saruket: Ausgrabungen des Deutschen Archäologischen Instituts in Zusammenarbeit mit dem Museum Bursa, 1990-1991. *Istanbuler Forschungen* 44, Tübingen : E. Wasmuth Verlag.

SHAW J.W. 1987. The Early Helladic II Corridor House: Development and Form, *American Journal of Archaeology* 91 : 59-79.

SMITH M.E. 2009. V. Gordon Childe and the Urban Revolution: An Historical Perspective on a Revolution in Urban Studies. *Town Planning Review* 80 : 3-29

ŞAHOĞLU V. 2004. Interregional contacts around Aegean during the Early Bronze Age: New evidence from the Izmir region, *Anatolia* 27 : 97-122.

VALLET R. 1995. *L'urbanisme dans la Mésopotamie ancienne : étude de cas (IV^e-III^e millénaire)*, Thèse non publiée de l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, sous la direction de J.-L. Huot, Paris.

PEUT-ON PARLER DE « COLONIES » OU « DIASPORAS » ASSYRIENNES EN ANATOLIE ? RÉFLEXIONS SUR LA VILLE BASSE DE KÜLTEPE/KANIŞ

Cécile MICHEL
CNRS – ArScAn-HAROC
cecile.michel@mae.cnrs.fr

L'essentiel des témoignages écrits relatifs aux activités commerciales des Assyriens en Asie Mineure au début du II^e millénaire avant J.-C. provient de la ville basse du site de Kültepe, l'ancienne Kaniş, à proximité de la ville moderne de Kayseri, en Anatolie centrale. Ce secteur, qui a livré plus de 20 000 tablettes, enveloppes et fragments, est couramment désigné comme « *kārum* de Kaniş » ; son statut demeure toutefois controversé. Cet article propose une réflexion sur la ville basse de Kaniş, en prenant appui sur un article récent de G. Stein qui en fait le lieu de résidence d'une diaspora marchande¹.

SOURCES, HISTORIQUE DES RECHERCHES ET DÉFINITIONS

Les archives privées de Kaniş

Les archives découvertes dans la ville basse de Kaniş appartenaient principalement à des marchands, originaires d'Aššur, sur le Tigre en Irak actuel. Cette cité indépendante s'étendait alors sur une quarantaine d'hectares et comprenait sans doute entre 5 et 8 000 habitants. À la fin du XX^e et au début du XIX^e siècle avant notre ère, stimulés par des décisions commerciales ayant favorisé le commerce avec le Sud de la Mésopotamie, les marchands assyriens développent un commerce à longue distance en Anatolie centrale et s'y installent, dans une quarantaine de localités. Leurs activités commerciales prospèrent pendant un peu plus de deux siècles, une période appelée traditionnellement paléo-assyrienne. Le centre de leurs opérations se situe à Kaniş, où environ 300 d'entre eux se seraient installés au XIX^e siècle².

La ville de Kaniş était alors divisée en deux secteurs principaux : la citadelle, avec son palais et ses temples, et la ville basse, considérée par les archéologues comme correspondant au *kārum* mentionné dans les textes³, un terme qui désignerait à la fois le quartier des marchands et le bâtiment administratif, siège de leur organisation ; mais ce dernier n'a pas été découvert. Kaniş a produit à ce jour 22 500 textes : seulement 40 trouvés sur la citadelle, 22 460 dans les maisons de la ville basse. Ces documents proviennent pour l'essentiel des maisons datées du niveau II (XIX^e siècle), principal niveau d'occupation par les Assyriens, le niveau Ib (XVIII^e siècle) n'ayant fourni que 400 textes environ.

Ces textes documentent le commerce régulier mis en place par les Assyriens entre Aššur, leur ville-mère, et Kaniş : ils exportaient en Anatolie de l'étain et des étoffes et rapportaient chez eux de l'or et de l'argent. Toute la population d'Aššur participait à ces échanges à grande échelle et certaines familles se sont bâti de véritables fortunes. Ce commerce bénéficiait également à la cité-État qui prélevait des taxes sur les caravanes de marchandises. L'installation des Assyriens en Asie Mineure était donc avant tout commerciale.

À Kaniş, l'assemblée du *kārum* jouissait de prérogatives économiques, judiciaires et politiques. Elle levait des taxes, fixait les taux d'intérêt, siégeait en cour de justice et rendait des verdicts. Le bureau du *kārum* protégeait les intérêts de ses marchands et était en charge des relations diplomatiques avec les souverains locaux. On dénombre une vingtaine d'autres *kārum* et autant de *wabartum* (centre secondaire) en Anatolie ; tous recevaient des ordres du *kārum* de Kaniş⁴.

¹ Stein, 2008.

² Michel, 2001 ; Michel, 2003 ; Michel, 2006 ; Michel, 2011 ; Veenhof, 2008.

³ Voir en dernier lieu Kulakoğlu, 2010. La ville basse de Kaniş s'étendait peut-être tout autour de la citadelle ; elle ne peut être confondue avec le *kārum*, dont la taille et le contour demeurent inconnus (cf. ci-dessous).

⁴ Michel, 2001 : 79-115 ; Dercksen, 2004a : 99-118 ; Veenhof, 2008 : 180-183.

Historique des recherches sur le *kārum* de Kaniš

L'abondance de textes provenant d'archives privées de marchands, datés, pour l'essentiel, d'une période ne couvrant qu'une soixantaine d'années, a très tôt influencé les historiens et les économistes. Le *kārum* de Kaniš a, par exemple, servi à K. Polanyi pour créer son modèle du commerce archaïque administré sans marché⁵. Les premières reconstitutions historiques datent des années 1920, alors que le site ne fait pas encore l'objet de fouilles officielles. Entre 1925 et 1960, l'idée que se font les historiens du fonctionnement du *kārum* fluctue entre un système de colonies d'un vaste empire assyrien s'étendant du Tigre au Halys⁶, à des colonies marchandes dépendantes de la ville d'Aššur et tolérées par les souverains locaux⁷. En 1963, alors que le site de Kültepe est officiellement fouillé depuis une quinzaine d'années, P. Garelli rejette définitivement l'idée d'un empire assyrien avec ses colonies ; il attribue au terme *kārum* le double sens de « centre commercial établi dans une ville » et d'« assemblée des marchands » qui l'administre⁸.

Une enquête dans les publications scientifiques des spécialistes de la documentation paléo-assyrienne montre que la traduction du terme *kārum* varie selon les auteurs⁹ :

- « colony » ou « trading colony » pour les assyriologues anglo-saxons qui conservent parfois le terme akkadien *kārum*,
- « Handelskolonie » fréquemment employé par les germanistes qui utilisent aussi le mot *kārum*,
- « comptoir de commerce » dans les publications francophones, dans la mesure où il s'agit de l'installation commerciale de membres de différentes firmes familiales assyriennes dans un pays éloigné.

En Mésopotamie, le mot akkadien *kārum* (du sumérien *kar*), « le quai, le port », désigne plus généralement un quartier, hors de la ville, où se tiennent les échanges commerciaux. Ce quartier jouissait d'un statut politique, administratif et social particulier¹⁰. En Anatolie, les *kārum* étaient habités par des Assyriens et par des autochtones impliqués dans les activités commerciales ; ils étaient aussi fréquentés par d'autres commerçants étrangers. Les mots ou expressions souvent utilisés pour désigner le *kārum* de Kaniš et sa population sont « colonies » et plus récemment « diaspora marchande ».

Quelques définitions

Selon le *Littre*, la colonie correspond à un « établissement fondé par une nation dans un pays étranger »¹¹. Pour le *Dictionnaire de la langue française*, il s'agit d'un « territoire occupé par une nation en dehors de ses propres frontières. Elle l'administre et le maintient dans un état de dépendance »¹². Selon le *Larousse*, enfin, la colonie est un « territoire occupé et administré par une nation en dehors de ses frontières, et demeurant attaché à la métropole par des liens politiques et économiques étroits »¹³. La définition traditionnelle d'une colonie repose donc sur le modèle du colonialisme européen. Selon G. Stein, ce modèle ne convient pas pour l'Antiquité et il propose une définition plus neutre¹⁴ : « peuplement implanté sur le long terme par une société dans un territoire inhabité ou sur le territoire d'une autre société. Ce peuplement se distingue des communautés indigènes à la fois de manière spatiale et sociale. Il s'installe avec l'identité culturelle, économique, militaire ou politique de son pays d'origine qui n'exerce pas nécessairement une domination sur le peuplement implanté ». En Grèce antique, ceux qui partaient coloniser avaient un but précis en tête ; ils étaient peu nombreux et autonomes d'un point de vue économique et politique par rapport à leur ville mère¹⁵.

⁵ Gledhill et Larsen, 1982 ; Veenhof, 1988 ; Michel 2005.

⁶ Lewy, 1925.

⁷ Landsberger, 1925.

⁸ Garelli, 1963 : 368-374.

⁹ Michel, 2010a : 1-2.

¹⁰ Michel, 1996 : 413-420.

¹¹ *Littre en ligne* : <http://francois.gannaz.free.fr/Littre/xmlittre.php?requete=Colonie&submit=Rechercher>.

¹² *Dictionnaire de la langue française en ligne* : <http://www.linternaute.com/dictionnaire/fr/definition/colonie/>.

¹³ *Larousse illustré* 2010 : 221.

¹⁴ Stein, 2002.

¹⁵ Gräff, 2005.

En 2008, G. Stein donne une nouvelle définition du système colonial, proposant de sortir du schéma simple et binaire, colonisateur et colonisés, mais d'envisager plutôt trois nœuds hétérogènes : mères patries – colonies – sociétés locales¹⁶. Avant de s'intéresser aux points de contacts entre ces différents nœuds, on relève une très grande diversité à l'intérieur même de chaque groupe, en genre, groupes sociaux et ethnies. G. Stein analyse ces contacts à grande échelle et constate que l'on n'observe pas d'échanges asymétriques ou de domination politique et économique des Assyriens sur les communautés avec lesquelles ils habitaient en Anatolie. Il en conclut que l'on ne peut pas utiliser le mot « colonie » à leur sujet ; il revient en cela sur sa définition de 2002.

Aujourd'hui, tout le monde est d'accord pour affirmer que le système colonial ne convient pas pour les *kārum* assyriens et pourtant, beaucoup, à commencer par les anglo-saxons, continuent à utiliser le mot « colonie » pour désigner les comptoirs de commerce assyriens en Asie Mineure. G. Stein préfère désormais utiliser l'expression « diaspora marchande »¹⁷ : « les échanges commerciaux se font par des intermédiaires qui voyagent, voire s'installent dans les communautés étrangères avec lesquelles ils commercent. La diaspora marchande est donc composée de marchands qui déménagent dans les nouvelles zones et s'y installent dans les marchés ou centres de transport le long des routes, se spécialisent dans les échanges tout en maintenant une identité culturelle séparée de celle de leurs hôtes. Ils deviennent les intermédiaires de la communauté d'accueil avec le monde extérieur et tentent de conserver un monopole sur leur commerce spécialisé. Ce groupe a sa propre organisation politique, bénéficie également souvent d'une autonomie juridique. Afin de maintenir la communauté, l'accent est mis sur son identité culturelle distincte : origine ethnique, identité linguistique, religieuse ou culture matérielle propre. » Notons que ce modèle, qui permet pas mal de variations, a déjà été utilisé pour le Proche-Orient ancien, d'une part, par G. Stein pour expliquer la colonisation urukéenne de l'Anatolie au IV^e millénaire¹⁸, et d'autre part, par B. Faist pour l'époque médio-assyrienne¹⁹.

La diaspora marchande maintient une séparation délibérée avec les populations locales et conserve sa propre identité culturelle. L'organisation des Assyriens en Anatolie s'apparenterait donc à une diaspora marchande dont les membres, qui détiennent un rôle clé dans le commerce local du cuivre, conserveraient une identité sociale propre très différente de celle de leurs hôtes. G. Stein ne cite pas l'article d'A. Gräff, paru en 2005, dans lequel ce dernier réfute le modèle de diaspora marchande pour les Assyriens de Cappadoce. De manière tout à fait indépendante et selon un raisonnement différent, d'une part lors d'une contribution au colloque de la Maison René-Ginouvès en 2009²⁰, d'autre part lors d'une intervention dans le cadre d'un colloque TOPOI à Berlin en 2010 sur les archives anatoliennes de Kaniš²¹, j'étais arrivée aux mêmes conclusions qu'A. Gräff. Ce qui suit présente une synthèse de ces réflexions et apporte une réponse aux arguments avancés par G. Stein.

HABITAT DOMESTIQUE ET ARCHIVES DANS LA VILLE BASSE DE KANIŠ

Distribution géographique des habitations des Assyriens et Anatoliens

T. Özgüç a écrit à plusieurs reprises que, si l'on n'avait pas découvert les archives textuelles, il aurait été impossible de détecter la présence des Assyriens à Kaniš car les maisons et le mobilier des Assyriens et des Anatoliens étaient strictement identiques²². Afin de confirmer ou infirmer cette assertion, il était nécessaire d'identifier les maisons habitées par des marchands anatoliens dans la ville basse de Kaniš grâce aux archives qui y ont été découvertes²³. Établir l'inventaire des archives « anatoliennes » – c'est-à-dire écrites en cunéiforme et dans le dialecte paléo-assyrien, mais appartenant à des Anatoliens – n'est pas simple car les données archéologiques sont peu ou incomplètement publiées. Ainsi, le dernier rapport de synthèse sur la ville basse date de 1986, et après plus de soixante années de fouilles,

¹⁶ Stein, 2008; il s'agit de la version écrite d'une conférence donnée lors d'une réunion du *Old Assyrian Text Project* qui s'est tenue à Copenhague en décembre 2006.

¹⁷ Stein, 2008 : 33-35.

¹⁸ Stein, 1999.

¹⁹ Faist, 2001.

²⁰ Michel, 2010a.

²¹ Michel, s. p.

²² En dernier lieu, Özgüç, 2003 : 98.

²³ Pour le détail cf. Michel, s. p.

aucun plan complet de ce secteur n'a été publié. La présente analyse se concentre donc sur les quarante premières années de fouilles (1948-1986). Notons toutefois que les photographies aériennes du site montrent que la zone de fouilles s'est considérablement étendue depuis 1986²⁴.

Il est, actuellement, quasiment impossible d'estimer la proportion de textes découverts dans la ville basse et appartenant à des Anatoliens ou à des Assyriens, mais le nombre d'archives anatoliennes paraît assez limité. Pour être plus précis, il faut distinguer entre les niveaux archéologiques II et Ib. Or cette distinction n'est pas toujours possible dans la mesure où, d'après les listes d'éponymes découvertes ces dernières années et qui offrent la succession des noms d'années, seulement trois années séparaient les deux niveaux²⁵. Le niveau II est sensiblement mieux connu que le niveau Ib.

Pour le niveau II, il est possible de reconstituer un plan incomplet comprenant les maisons dégagées dans la zone A-Z/5-30, soit une petite partie de la zone fouillée réellement dégagée. Dans le quartier sud-est de cette zone (0-Z/21-28), plusieurs archives anatoliennes ont été découvertes (fig. 1) ; leurs propriétaires se nomment Šarnikan, Šarabunuwa, Šakdunuwa, Galulu et Peruwa dont la maison occupe une surface importante. Les maisons en N-Y/19-22 appartiennent à des Assyriens, parmi lesquels figurent Alāhum, Buzutaya, Luzina, Ṭāb-ahum et Uzua. Dans le quartier nord-ouest, à l'ouest de la zone fouillée en 1925 par B. Hrozný qui a exhumé les archives de Pūšu-kēn et Imdilum, demeuraient principalement des Assyriens²⁶. Mais ce secteur a été passablement endommagé par les fouilles clandestines effectuées par les paysans locaux, et B. Hrozný, lui-même, a acheté plus de la moitié des textes qu'il a rapportés. Une zone résidentielle mixte (K-N/8-13) avec des maisons appartenant à des Assyriens et à des Anatoliens se situe à l'est des carrés fouillés par B. Hrozný. On ne connaît pas les

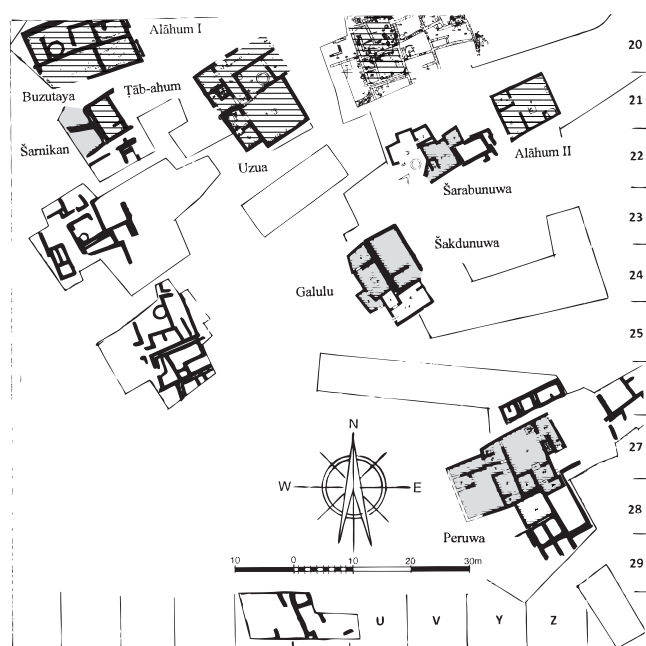


Fig. 1 : Habitations exhumées dans la ville basse de Kültepe, quartier sud-est (0-Z/21-28).

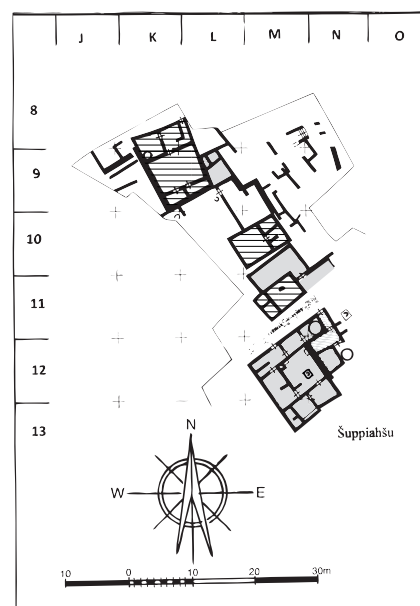


Fig. 2 : Habitations exhumées dans la ville basse de Kültepe, à l'est des carrés fouillés par B. Hrozný

noms des résidents anatoliens excepté Šuppiahšu, dont la maison, immense, jouxtait celle de Nuhšatum, une Assyrienne (fig. 2).

On constate donc que, si certains secteurs semblent présenter une majorité de maisons appartenant à des Assyriens, d'autres secteurs semblent plutôt mixtes : Šuppiahšu, par exemple, a des voisins assyriens²⁷.

²⁴ La ville basse de Kültepe est facilement repérable sur Google Earth, 38°50'59»N et 35°38'23»E, photo datée de 2010. Il est difficile d'effectuer une corrélation entre les photographies aériennes, d'excellente qualité, et les nombreux morceaux de plans publiés, dont les plus anciens présentent un carroyage différent de celui utilisé aujourd'hui, les deux carroyages ne coïncidant pas.

²⁵ Günbatti, 2008.

²⁶ Hrozný, 1927.

²⁷ Gräff, 2005, avait abouti à la même remarque en dépouillant les rapports de fouilles de Kültepe.

Pour le niveau Ib, les plans sont très incomplets et les découvertes moins nombreuses : la ville basse a produit environ 480 tablettes seulement pour ce niveau ; cette étude se limitera donc au niveau II.

Niveau social des Anatoliens dont la maison est identifiée

Parmi les maisons dégagées dans le niveau II et identifiées comme appartenant à des Anatoliens, certaines comportent un nombre conséquent de pièces et occupent une surface importante.

Ainsi, la maison de Šuppiahšu, l'une des plus grandes du *kārum*, couvre 130 m² répartis sur 8 pièces ; un escalier partant de la pièce 1 menait à l'étage supérieur. L'archive fut exhumée dans la pièce 8, sorte de cellier rempli de vaisselle empilée (fig. 3). La maison de Peruwa, dégagée en 1951 et 1954, comportait 14 de pièces réparties sur 224 m² ; les archives étaient conservées dans la pièce 1, ainsi que dans les pièces 2 et 12 (fig. 4).

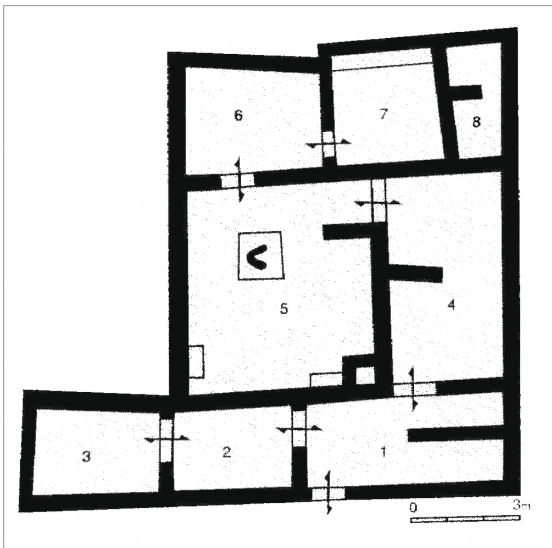


Fig. 3 : Maison de Šuppiahšu.

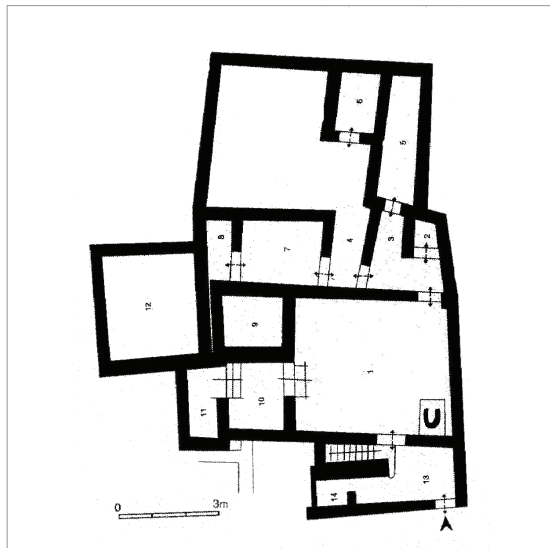


Fig. 4 : Maison de Peruwa.

Hormis Šuppiahšu et Peruwa, les propriétaires d'archives anatoliennes apparaissent plutôt riches : propriétaires d'un village, alliés à des Assyriens par le biais de mariage mixtes ou occupant des fonctions culturelles importantes²⁸. Cela explique pourquoi quelques Anatoliens possédaient des maisons parmi les plus grandes de la ville basse.

Observe-t-on une architecture différenciée des maisons ?

Les maisons de Peruwa ou Šuppiahšu semblent typiquement anatoliennes. Étant donné que le quartier des marchands à Aššur n'a pas été retrouvé, on sait peu de choses sur les maisons assyriennes à cette époque. Néanmoins, A. Gräff a effectué des comparaisons entre les maisons de Tell Taja et de la ville basse de Kaniš et a conclu que ces dernières, toutes sur le même modèle, étaient de facture anatolienne : par exemple, elles ne comportent pas de cour centrale²⁹.

T. Özgüç a publié la maison de Šalim-Aššur exhumée en 1994 et dont les archives sont en cours de publication par M. T. Larsen³⁰. Cette maison aux dimensions importantes par rapport à la moyenne, 115,5 m², était divisée en 9 pièces et comportait vraisemblablement un étage. T. Özgüç relève son caractère unique dans la ville basse. À vrai dire, ainsi que le note M.T. Larsen, la seule différence notable est l'absence de maison mitoyenne³¹. En effet, la maison de Šalim-Aššur se présente comme n'importe quelle autre grande maison de la ville basse, avec une séparation claire entre les différentes fonctions au rez-de-chaussée (stockage, bureau et cuisine), la famille habitant vraisemblablement à

²⁸ Michel, s. p.

²⁹ Gräff, 2005

³⁰ Özgüç, 2001.

³¹ Larsen, 2010 : 4-6.

l'étage. Cette demeure fut habitée pendant deux générations par une famille assyrienne, celle de Šalim-Aššur et de ses deux fils, Alāhum et Ennam-Aššur ; leurs archives, comportant plus d'un millier de tablettes, se trouvaient dans les pièces 5 et 6 (fig. 5).

Il n'y aurait donc pas de différence entre les maisons appartenant à des Anatoliens et celles appartenant à des Assyriens. De fait, ces derniers ont fait bâtir leurs demeures selon les plans locaux et avec les matériaux utilisés sur place, ou encore ont acheté à des autochtones les maisons dans lesquelles ils résidaient, comme en témoignent certains contrats.

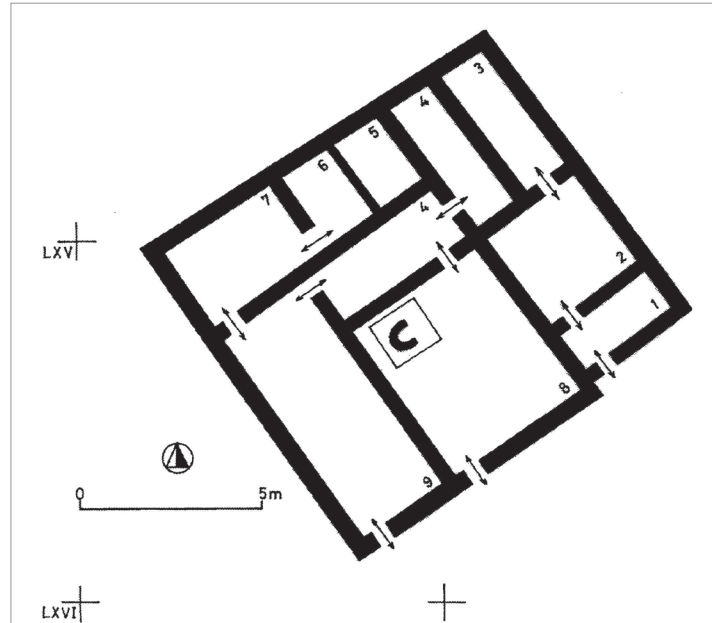


Fig. 5 : Maison de Šalim-Aššur.

Archives assyriennes et archives anatoliennes

Jusqu'à présent, la plupart des archives appartenant à des Anatoliens sont inédites et la date de certaines d'entre elles reste débattue ; une dizaine d'archives anatoliennes a été recensée pour le niveau II. En dehors de la centaine de tablettes appartenant à Peruwa, les lots de textes sont petits, moins de 10 documents en moyenne.

Pour le *kārum* Ib, une proportion importante des 480 tablettes découvertes à ce jour appartiendraient à des Anatoliens ; V. Donbaz en a publié quelques-unes³².

Les principales différences que l'on peut observer entre archives anatoliennes et archives assyriennes sont les suivantes³³ :

- Les archives anatoliennes contiennent peu de textes, entre quelques unités et une soixantaine, les archives assyriennes en contiennent souvent plusieurs centaines, parfois plus d'un millier. Ce constat paraît logique dans la mesure où la langue et l'écriture utilisées sont celles des Assyriens que les Anatoliens ont empruntées.
- L'archive de Peruwa, à l'instar des autres archives anatoliennes, contenait essentiellement des contrats de prêts, d'achats de maisons, champs et esclaves et quelques rares contrats familiaux³⁴. En comparaison, une archive assyrienne comporte pour un tiers des lettres, pour un tiers des documents à valeur juridique divers et pour un tiers des notices comptables, listes et textes divers.

Les besoins des deux groupes étaient différents en matière de documentation écrite : les Assyriens, loin de chez eux, correspondaient très souvent avec famille et collègues à Aššur et conservaient des documents relatifs à leurs opérations commerciales. Ils achetaient occasionnellement maisons et esclaves. En revanche, les Anatoliens ne ressentaient pas le même besoin de communication ; ils investissaient dans la terre et, pour les plus riches, faisaient des prêts³⁵. Ces différences de nature des archives semblent somme toute très naturelles.

Les archives appartenant à des Anatoliens sont très peu nombreuses comparées à celles exhumées dans les maisons des Assyriens ; elles sont aussi très inégalement réparties entre les deux niveaux d'oc-

³² Donbaz, 1988 ; Donbaz, 1989 ; Donbaz, 1993 ; Donbaz, 2004. Voir également Veenhof, 1978 et Dercksen, 2004b.

³³ Pour la composition des archives assyriennes, cf. Larsen 2008 ; Michel, 1998 ; Michel, 2008 ; Veenhof, 2003. Pour les archives anatoliennes, cf. Kryszat, 2008 et Michel, s. p.

³⁴ Lors de mon séjour au Musée d'Ankara en 1991, T. Özgüç m'a autorisée à déchiffrer les textes exhumés en 1951 dans la maison de Peruwa.

³⁵ Dans les contrats de prêt, on distingue des différences entre les textes anatoliens et les textes assyriens : les dates basées sur les saisons et fêtes religieuses pour les premiers, sur le calendrier assyrien pour les seconds (semaine, mois, année). On distingue aussi des différences dans les contrats familiaux, qui reflètent des coutumes différentes, cf. Michel, 2010b.

cupation II et Ib. Il y aurait en effet moins de 5 % de textes de la ville basse découverts dans les maisons d'Anatoliens du niveau II, tandis qu'il y aurait au moins 25 % de textes issus d'archives anatoliennes pour le niveau Ib. On relève une évolution importante dans les relations entre les deux communautés au cours du temps³⁶.

Certaines distinctions notables dans les textes provenant de ces deux types d'archives semblent issues de la pratique de langues différentes ; elles sont visibles, par exemple, dans l'écriture des noms propres, dans le mélange des genres grammaticaux ou encore dans l'usage de certains signes plutôt que d'autres³⁷. Toutefois, ces différences ne sont que rarement significatives.

L'INSTALLATION DES ASSYRIENS EN ANATOLIE CENTRALE CORRESPOND-ELLE À UNE DIASPORA MARCHANDE ?

Distinction spatiale entre les deux groupes ethniques

Si le modèle de la diaspora marchande, tel que le propose G. Stein (2008), convenait pour les marchands assyriens en Anatolie centrale, il devrait être alors possible de distinguer leurs demeures dans l'environnement local. Or, l'architecture des maisons de la ville basse de Kaniš apparaît uniforme et typiquement anatolienne. En outre, seule l'analyse des archives a permis d'identifier les maisons habitées par des Anatoliens et celles où demeuraient des Assyriens ; la reconstitution de certains quartiers montre une population mixte, assyrienne et anatolienne.

Distinction culturelle entre les deux groupes ethniques

G. Stein (2008) évoque également la question de différences culturelles entre Assyriens et Anatoliens ; il prend pour exemple la céramique³⁸.

La céramique exhumée à Kültepe est assez caractéristique ; la ville est un centre important de production de céramiques au début du II^e millénaire. La poterie produite localement est utilisée largement pendant plusieurs siècles. La quantité de céramiques découvertes dans les maisons et les tombes excède parfois les besoins d'une famille et les formes variées peuvent comporter des tasses et rhytons, souvent zoomorphes, destinés à des cérémonies cultuelles³⁹. Ces céramiques très particulières se trouvent aussi bien dans les maisons appartenant à des Assyriens que dans celles relevant d'Anatoliens. Ainsi, la pièce exhumée en 1992, un bateau, avec un temple en son centre, dans lequel se trouve la déesse, provient d'une maison assyrienne⁴⁰. L'étude de la céramique montre l'introduction de nouveaux styles pendant la période dite du « *kārum* de Kaniš », mais ceux-ci sont d'influence plutôt pré-hittite ou syrienne. La vaisselle que l'on pourrait qualifier d'« assyrienne » est rare ; il n'y a clairement pas de production de céramique assyrienne à Kaniš. La vaisselle utilisée par les Assyriens est donc identique à celle des Anatoliens. Pour G. Stein, cela s'explique par le fait que la vaisselle était trop lourde à transporter sur une si longue distance et que, dans la mesure où la céramique était sans doute produite par les femmes, il y avait peu de femmes assyriennes à Kaniš pour générer une production locale de céramiques suivant les canons assyriens⁴¹. Cet argument, qui dépeint une situation statique, n'est qu'en partie correcte. En effet, si les premières générations d'Assyriens à Kaniš sont des hommes, les femmes y arrivent également, dans un second temps avec leur mari, et plusieurs veuves s'y remarient avec des marchands anatoliens, peut-être attirées par l'égalité de statut de l'homme et de la femme dans le mariage en Anatolie. Le raisonnement de G. Stein ne tient pas compte de l'évolution dans le temps des relations entre Assyriens et Anatoliens dans la ville basse de Kaniš. Par conséquent, en ce qui concerne la céramique, les Assyriens n'ont pas préservé leur identité culturelle.

³⁶ Cf. Veenhof, 1982 ; Dercksen, 2002.

³⁷ Kryszat, 2008 ; Michel, s. p.

³⁸ Il évoque également les vêtements ou les aliments. Les fouilles archéologiques n'ont pas mis au jour de restes textiles et il n'y a pas eu, jusqu'à présent, d'études paléobotaniques ou archéozoologiques pour la ville basse de Kültepe. Les scènes miniatures gravées sur les sceaux-cylindres et connues par les empreintes des sceaux pourraient montrer des modes vestimentaires, ou tout au moins des techniques de tissage légèrement différentes, cf. Michel, 2009.

³⁹ Özgüç, 2003 : 142-229.

⁴⁰ Özgüç 2003 : 216_219.

⁴¹ Stein 2008 : 34.

Emprunts linguistiques et stylistiques

G. Stein aborde ensuite la question de la langue, comme trait culturel de première importance, et estime qu'il y avait peu d'emprunts linguistiques entre les deux communautés. Cette remarque prend appui sur un article publié par K. R. Veenhof en 1977 alors que l'on n'avait pas accès aux tablettes issues des fouilles régulières⁴². Depuis une vingtaine d'années, le corpus disponible a triplé et, dans un article publié en 2007, J. G. Dercksen a montré au contraire que de nombreux mots attestés dans les archives des marchands de Kaniš étaient empruntés au hittite, au louvite, voire au hourrite⁴³.

Enfin, les empreintes de sceaux-cachets et de sceaux-cylindres découvertes sur les enveloppes, les étiquettes, les récipients ou encore les sceaux eux-mêmes, témoignent des influences variées entre les styles locaux et les styles importés⁴⁴. L'usage du sceau-cylindre mésopotamien s'est largement répandu en Anatolie, sans pour autant faire disparaître le sceau cachet de tradition locale. Les spécialistes distinguent quatre groupes stylistiques pour les sceaux-cylindres, trois d'entre eux étant importés : les styles paléo-babylonien, paléo-assyrien et syrien ancien. Le style vieil anatolien combine les différents éléments des styles importés : scènes de présentation, processions, etc., les espaces vides sont remplis de figures animalières. Les sceaux-cylindres appartenant au style vieil anatolien sont utilisés aussi bien par les Assyriens que par les Anatoliens.

*

En définitive, l'identification des propriétaires des archives et la reconstruction de la distribution spatiale des maisons appartenant à des Assyriens et des Anatoliens dans la ville basse de Kaniš permettent de remettre en question deux présupposés largement relayés dans les publications :

- la communauté anatolienne était systématiquement plus pauvre que la communauté assyrienne pendant la phase « *kārum* II »,
- Assyriens et Anatoliens habitaient des quartiers différents de la ville basse de Kaniš.

Or l'identification, grâce aux archives, de quelques maisons habitées par des Anatoliens montre que celles-ci figurent parmi les plus grandes maisons de ce quartier marchand. Par ailleurs, il ne semble pas y avoir eu de zone de résidence plus particulièrement réservée aux Assyriens ou aux Anatoliens. Par conséquent, les modèles de colonies et de diaspora marchande ne peuvent pas être utilisés pour la ville basse de Kaniš.

Jusqu'à présent, une surface réduite de cette ville basse a fait l'objet de fouilles archéologiques, or il semble que son extension soit beaucoup plus importante, et il n'est pas impossible que le secteur d'habitation se soit étendu tout autour de la citadelle⁴⁵. Le terme *kārum* – à défaut d'un mot akkadien pour désigner la ville basse – a été largement utilisé dans les publications archéologiques pour désigner la ville basse de Kültepe, mais en réalité, nous ne connaissons pas le sens précis que les Assyriens donnaient à ce terme, et il est peu probable qu'il ait désigné l'ensemble de la ville basse de Kültepe. Les deux réalités sont à distinguer.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

DERCKSEN J. G. 2002. Kultureller und wirtschaftlicher Austausch zwischen Assyren und Anatoliern (Anfang des zweiten Jahrtausends v. Chr.). In : BLUM H., FAIST B., PFÄLZNER P. et WITTKA A.-M. (éd.), *Brückenland Anatolien? Ursachen, Extensität und Modi des Kulturaustausches zwischen Anatolien und seinen Nachbarn*, 35-43. Tübingen.

DERCKSEN J. G. 2004a. Old Assyrian Institutions, *MOS Studies* 4, *Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stambul* 98, Leiden.

DERCKSEN J. G. 2004b. Some elements of Old Anatolian society in Kanis, in J. G. Dercksen (ed.), *Assyria and Beyond. Studies Presented to Mogens Trolle Larsen*, *Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stambul* 100, 137-178. Leiden.

⁴² Veenhof, 1977.

⁴³ Dercksen, 2007.

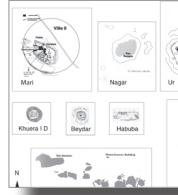
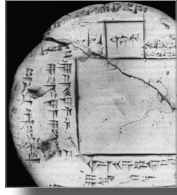
⁴⁴ Pour une synthèse récente, cf. Lumsden, 2008.

⁴⁵ Communication orale de F. Kulakoğlu, Directeur de la mission archéologique de Kültepe. Il envisage d'effectuer des sondages pour vérifier cette hypothèse.

- DERCKSEN J. G. 2007. On Anatolian Loanwords in Akkadian Texts from Kültepe, *Zeitschrift für Assyriologie* 97, 26-46.
- DONBAZ V. 1988. The Business of Ašēd, an Anatolian Merchant, *Archiv für Orientforschung* 35, 48–63.
- DONBAZ V. 1989. Some Remarkable Contracts of 1-B Period Kültepe-Tablets, in K. Emre, B. Hrouda, M. J. Mellink & N. Özgüç (eds.), *Anatolia and the Ancient Near East. Studies in Honour of Tahsin Özgüç*, 75-98. Ankara.
- DONBAZ V. 1993. Some Remarkable Contracts of 1-B Period Kültepe Tablets II, in M. J. Mellink, E. Porada & T. Özgüç (eds.), *Aspects of Art and Iconography: Anatolia and its Neighbors. Studies in Honour of Nimet Özgüç*, 131-154. Ankara.
- DONBAZ V. 2004. Some Remarkable Contracts of 1-B Period Kültepe Tablets III, in D. Groddek & Ş. Rößle (eds.), *Šarnikzel. Hethitologische Studien zum Gedenken an Emil Orgetorix Forrer, Dresdner Beiträge zur Hethitologie* 10, 271-284. Dresden.
- FAIST B. 2001. Der Fernhandel des assyrischen Reiches zwischen dem 14. Und dem 11. Jahrhundert v. Chr., *Alter Orient und Altes Testament* 265, Münster.
- GARELLI P. 1963. *Les Assyriens en Cappadoce*, Paris.
- GLEDHILL J. et LARSEN M. T. 1982. The Polanyi Paradigm and a Dynamic Analysis of Archaic State. In : RENFREW C., ROWLANDS M. J. et ABBOT SEGRAVES B. (éd.) *Theory and Explanation in Archaeology* : 197-229. New York.
- GRÄFF A. 2005. Thought about the Assyrian presence in Anatolia in the early 2nd millennium, *Altorientalische Forschungen* 32 : 158-167.
- GÜNBATTI C. 2008. An Eponym List (KEL G) from Kültepe, *Altorientalische Forschungen* 35 : 103-132.
- HROZNÝ B. 1927. Rapport préliminaire sur les fouilles tchécoslovaques de Kültepe, *Syria* 8, 1-12.
- KRYSZAT G. 2008. The use of writing among the Anatolians. In : J. G. Dercksen (éd.), *Anatolia and the Jazira during the Old Assyrian Period, Old Assyrian Archives Studies 3, Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stambul* 111: 231-238. Leiden.
- KULAKOĞLU F. 2010. Kültepe-Kanesh Kārum: The Earliest International Trade Center in Anatolia, in KULAKOĞLU F. et KANGAL, S. (éd.), *Anatolia's Prologue. Kültepe Kanesh Karum, Assyrians in Istanbul, Kayseri Metropolitan Municipality Cultural Publication No: 78*, 40–51. Istanbul.
- LANDSBERGER B. (1925), Assyrische Handelskolonien in Kleinasien aus dem dritten Jahrtausend, *Der Alte Orient* 24/IV, Leipzig.
- LARSEN M. T. 2008. Archives and Filing Systems at Kültepe. In : MICHEL C. (éd.) *Old Assyrian Studies in Memory of Paul Garelli, Old Assyrian Archives Studies 4, Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stambul* 112 : 77-88. Leiden.
- LARSEN M. T. 2010. The Archive of the Šalim-Aššur Family, vol. 1: The First Two Generations, *Kültepe Tabletleri VI-a*, Ankara.
- LEWY J. 1925. Der karrum der altassyrisch-kappadokischen Städte und das altassyrische Grossreich, *Zeitschrift für Assyriologie* 36: 19-28.
- LUMSDEN S. 2008. Material Culture and the Middle Ground in the Old Assyrian Colony Period. In : MICHEL, C. (éd.) *Old Assyrian Studies in Memory of Paul Garelli, Old Assyrian Archives Studies 4. Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stambul* 112, 21-43. Leiden
- MICHEL C. 1996. Le commerce dans les textes de Mari. In : DURAND J.-M. (éd.) *Mari, Ebla et les Hourrites, dix ans de travaux, Amurru* 1 : 385-426.
- MICHEL C. 1998. Quelques réflexions sur les archives récentes de Kültepe. In : ALP S. et SÜEL A. (éd.) *III. Uluslararası Hititoloji Kongresi, Çorum* : 419-433. Ankara.
- MICHEL C. 2001. Correspondance des marchands de Kaniš au début du II^e millénaire av. J.-C., *Littératures du Proche-Orient ancien* 19. Paris.
- MICHEL C. 2003. Old Assyrian Bibliography of Cuneiform Texts, Bullae, Seals and the Results of the Excavations at Assur, Kültepe/Kanis, Acemhöyük, Alishar and Bogazköy, *Old Assyrian Archives Studies 1, Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stambul* 97. Leiden.

- MICHEL C. 2005. Le commerce privé des Assyriens en Anatolie modèle du commerce archaïque selon K. Polanyi. In : CLANCIER P., JOANNÈS F., ROUILLARD R. et TENU A. (éd.) Autour de Polanyi, vocabulaires, théories et modalités des échanges, *Colloques de la Maison René-Ginouès* 1 : 121-133. Paris. http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/35/17/90/PDF/Michel_2005_ColloquesMRG1.pdf.
- MICHEL C. 2006. Old Assyrian Bibliography 1 (February 2003 – July 2006), *Archiv für Orientforschung* 51, 436-449.
- MICHEL C. 2008. The Alāhum and Aššur-taklāku archives found in 1993 at Kültepe Kaniš, *Altorientalische Forschungen* 35 : 53-67.
- MICHEL C. 2009. Le vocabulaire des étoffes dans les textes cunéiformes : le cas des archives paléo-assyriennes (XIX^e-XVIII^e s. av. J.-C.). In : BRENIQUET C. (éd.) Journée d'étude « textiles », Thème III, *Cahiers des thèmes transversaux d'ArScAn* 9, 23-29. Nanterre. http://www.mae.u-paris10.fr/arscan/IMG/pdf/C9_T3_Michel.pdf
- MICHEL C. 2010a. Les comptoirs de commerce assyriens en Anatolie: emprunts réciproques et acculturation. In : ROUILLARD P. (éd.) Portraits de migrants, portraits de colons II, *Colloques de la Maison René-Ginouès* 6 : 1-12. Paris. <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00518281/>.
- MICHEL C. 2010b. The Day Unit within the Old Assyrian Calendar. In DÖNMEZ Ş. (éd.), *Veysel Donbaz'a Sunulan Yazılar. DUB.SAR E.DUB.BA.A, Studies Presented in Honour of Veysel Donbaz*, 217-224. Istanbul.
- MICHEL C. 2011. Old Assyrian Bibliography 2 (August 2006 – April 2009), *Archiv für Orientforschung* 52, 396-417.
- MICHEL C. s. p. The Anatolian private archives of Kaniš, *Altorientalische Forschungen* 38.
- ÖZGÜÇ T. 2001; Observations on the Architectural Peculiarities of the Archive of an Assyrian Trader of Kārum Kanesh. In van Soldt W. H. (éd.) Veenhof Anniversary Volume. Studies Presented to Klaas R. Veenhof on the Occasions of his Sixty-Fifth Birthday, *Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stambul* 89 : 367-371. Leiden.
- ÖZGÜÇ, T. 2003. *Kültepe Kaniš/Neša. The earliest international trade center and the oldest capital city of the Hittites*, The Middle Eastern Culture Center in Japan, Istanbul.
- STEIN G. J. 1999. *Rethinking World Systems : Diasporas, Colonies, and Interaction in Uruk Mesopotamia*, Tucson.
- STEIN G. J. 2002. Colonies without Colonialism: A Trade Diaspora Model of 4th Millennium BC Mesopotamian Enclaves in Anatolia. In LYONS C. et PAPADOPOULOS J. (éd.) *The Archaeology of Colonialism* : 26-64. Los Angeles.
- STEIN G. J. 2008. A Theoretical Model for Political Economy and Social Identity in the Old Assyrian Colonies of Anatolia, *TÜBA-AR* 11 : 25-37.
- VEENHOF K. R. 1977. Some Social effects of Old Assyrian Trade, *Iraq* 39, 109-118.
- VEENHOF K. R. 1978. An Ancient Anatolian Money-Lender. His Loans, Securities and Debt-Slaves. In : HRUŠKA B. et KOMORÓCZY G. (éd.) *Festschrift Lubor Matouš*, 279-311. Budapest.
- VEENHOF K. R. 1982. The Old Assyrian Merchants and Their Relations with the Native Population of Anatolia. In : KÜHNE H., NISSEN H. J. et RENGER J., Mesopotamien und seine Nachbarn. Politische und kulturelle Wechselbeziehungen im Alten Vorderasien vom 4. bis 1. Jahrtausend v. Chr., *Berliner Beiträge zum Vorderen Orient* 1, 147-155. Berlin.
- VEENHOF K. R. 1988. Prices and Trade. The Old Assyrian Evidence, *Altorientalische Forschungen* 15 : 243-263.
- VEENHOF K. R. 2003. Archives of Old Assyrian Traders from karum Kanish. In : BROSIUS M. (éd.) *Ancient Archives and Archival Traditions. Concepts of Record-Keeping in the Ancient World* : 78-123. Oxford.
- VEENHOF K. R. 2008. The Old Assyrian Period. In : WÄFLER M. (éd.), Mesopotamia. The Old Assyrian Period. Annäherungen 5. *Orbis Biblicus et Orientalis* 160/5, Teil 1 : 13-264. Fribourg-Göttingen.

Post scriptum : Ce manuscrit a été achevé fin 2011. Une version plus complète de cette étude a été présentée dans le cadre du congrès de l'ASOR à Chicago en novembre 2012 et doit paraître en février 2014 : C. Michel, Considerations on the Assyrian settlement at Kaneš, in L. Atici, F. Kulakoğlu, G. Barjamovic et A. Fairbairn (éd.), *Current Research at Kültepe/Kanesh. An Interdisciplinary and Integrative Approach to Trade Networks, Internationalism, and Identity*, JCS suppl. 4.



VILLE HAUTE, VILLE BASSE, LA VILLE ET SES ENVIRONS

ÉLÉMENTS DE CLASSIFICATION DES VILLES FORTIFIÉES DU PROCHE-ORIENT À L'ÂGE DU BRONZE¹

Sébastien REY

Post-doctorant à l'Université de Durham,
boursier de la Fondation Fyssen.
sebast_rey@yahoo.fr

L'âge du Bronze est une période importante de l'évolution des villes fortifiées dans l'Orient ancien. La période qui s'échelonne du début du III^e millénaire avant notre ère à la fin du XII^e siècle est marquée, en effet, par une intense expérimentation du phénomène urbain (Seconde révolution urbaine au P.-O. Nord, Régénération amorrite au P.-O. Nord et au P.-O. Sud)², ponctuée de crises, d'échecs et de ruptures³. Le document d'Ur qui commémore la prise d'Ebla et le sac d'Armanum par Narām-Sîn⁴ est indirectement le fruit de cette expérimentation et l'expression évidente du haut degré de conceptualisation et de rationalisation de l'urbain atteint dès cette époque ancienne. Ce document est une copie paléo-babylonienne d'une inscription royale de l'époque d'Akkad, découverte par L. Woolley dans le « Old Babylonian Residential Quarter » et publiée en 1928 par C. Gadd et L. Legrain⁵. L'inscription ornait originellement une statue de Narām-Sîn déposée, d'après les « notes » du scribe-copiste interprétées par B. Foster, dans le temple de Sîn, à proximité d'une seconde statue façonnée à l'image du roi de Larsa, Sîn-eribam, et orientée par rapport au temple Ekisalama⁶. La statue de Narām-Sîn comportait vraisemblablement une représentation annotée d'Armanum dont seuls auraient été retranscrits sur la tablette paléo-babylonienne les renseignements relatifs aux dimensions des fortifications et à la disposition relative de leurs différents éléments (fig. 1).

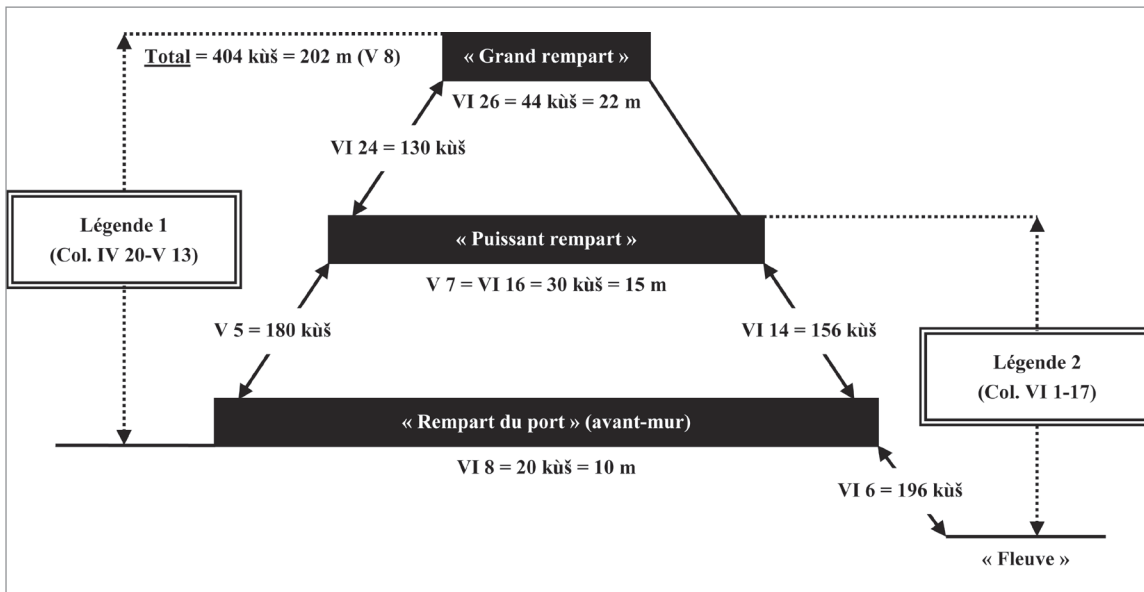


Fig. 1 : Essai de restitution de « Mont-Armanum » (d'après Foster, 1982 : 35)..

THÈME VIII

¹ Cette étude reprend certaines des conclusions avancées dans une thèse de doctorat d'archéologie des périodes historiques, dirigée par C. Kepinski, soutenue en 2010 à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, et qui porte sur la poliorcétique ancienne – l'art de la prise et de la défense d'une ville dans le Proche-Orient à l'âge du Bronze (*à paraître*). Je tiens à remercier les membres du jury, C. Kepinski, P. Butterlin, B. Lafont, G. Philip, J.-W. Meyer et J.-P. Thalmann, qui, par leurs remarques, ont permis d'affiner mes hypothèses, ainsi que J. Lagarce pour l'intérêt qu'il a porté à mon travail. Je suis très reconnaissant à C. Michel de m'avoir invité pour présenter mes conclusions dans le cadre du Séminaire d'Histoire et d'Archéologie des Mondes Orientaux : *La ville dans l'Orient ancien*. J'exprime ma gratitude à la Fondation Fyssen qui a accepté de financer mon projet post-doctoral à l'Université de Durham, dirigé par G. Philip et T. Wilkinson, intitulé : *Topologie défensive et représentation spatiale des villes du Proche-Orient ancien*.

² Synthèses : Akkermans et Schwartz, 2003 : 233 ; Ben-Tor, 1992 : 81-125 et Kempinski, 1992 : 159-210.

³ Synthèses : Gophna, 1992 : 126-158 et Dever, 1995 : 282-296.

⁴ Frayne, 1993 : 132-135 = E2.1.4.26.

⁵ UET I 275 = U 7756, IM 85461 ; Gadd et Legrain, 1928 : n° 275.

⁶ Voir Foster, 1982 : 27-36.

Dans les archives royales de Mari, *la ville* est définie, de façon analogue, par sa topographie défensive, qui constitue un élément structurel déterminant⁷. La terminologie paléo-babylonienne distingue par exemple l'*adaššum* du *kirhum* ; le premier terme est généralement traduit – depuis l'analyse pionnière de G. Dossin⁸ – par « ville basse » et le second terme par « ville haute » ou « citadelle »⁹. Ce dédoublement topographique de l'espace urbain semble manifestement avoir été une constante au cours des III^e et II^e millénaires avant notre ère¹⁰. Nous proposons de confronter ici ces modèles perceptibles à travers les textes – Armanum à la fin du III^e millénaire, Saggaratum, Qaṭṭunân, Karanâ, etc. au début du second – à la documentation archéologique abondante de l'âge du Bronze (près de 160 sites fortifiés représentatifs). L'objectif est de présenter différents modes anciens de représentations spatiales des villes fortifiées et définir un certain nombre de critères structurels pour en établir une classification. Cette étude est d'abord le fruit d'un décryptage d'une histoire des recherches et des méthodes dont il importe de résumer préalablement les principales orientations.

LES CLASSIFICATIONS DES VILLES FORTIFIÉES DU PROCHE-ORIENT ANCIEN. ÉTAT DE LA QUESTION

Le phénomène urbain – *la ville et ses composantes* – constitue depuis les études pionnières de G. Childe, auteur de « The Urban Revolution » au milieu du siècle dernier, un thème général privilégié des recherches dans l'Orient ancien¹¹. Depuis 1950, les divers processus d'urbanisation n'ont cessé de faire l'objet de débats importants parfois biaisés par des présupposés idéologiques. Thèses et contre-thèses, tour à tour influencées, en effet, par des modèles évolutionniste, diffusionniste et processualiste, se sont opposées pendant près d'un demi-siècle. L'historiographie en matière d'urbanisation et d'études urbaines est très riche et multiforme ; en faire état prendrait donc une place considérable. Nous proposons de ne citer ici que certaines des principales références qui constituent des repères ou jalons essentiels de ces recherches.

Les premières classifications urbaines fondées sur des critères archéologiques émanent en fait des idées diffusionnistes de W. Albright, un des maîtres de l'archéologie du Levant Sud. La thèse hyksôs des années 1920-1930 repose en effet sur une opposition ethnique des sites sud-levantins du II^e millénaire : les « camps hyksôs » d'une part et les « villes cananéennes » d'autre part¹². Les principales classifications des années 1950-1980, fortement influencées par ce paradigme, sont donc conçues à partir de cette dichotomie culturelle exogène / endogène : Y. Yadin en 1955 (« fortified camps enclosures » et « beaten-earth fortified towns »)¹³ et J. Kaplan en 1975 (« freestanding rampart (cities) » et « wall rampart (cities) »)¹⁴. Le modèle de la diffusion culturelle est contesté par l'archéologie post-processuelle des années 1990. Un des tenants de cette école néo-évolutionniste, Z. Herzog, propose en 1997 une classification fondée sur des critères relatifs aux structures : « On the basis of the main elements of city planning, namely topography, layout and fortifications, the MB cities can be divided into five main structural types : 1. Rampart cities, covering more than 10 ha ; 2. Fortified cities, protected by walls and glacis, usually 3 to 7 ha in size ; 3. Extended cities, located on mounds enlarged by earthen ramparts ; 4. Embankment cities, located on a plain or low hill and fortified by a city wall and outer glacis ; 5. Girdled cities, fortified during the MB IIA and succeeded by unfortified cities in the MB IIB »¹⁵. La typologie urbaine de Z. Herzog, bien que fondée sur un principe théorique irrécusable, soulève d'emblée une série d'objections méthodologiques¹⁶. Le problème majeur est que les cinq types identifiés ne sont pas définis par une seule série de critères. Ainsi, les types 1 et 2 sont déterminés par la superficie du site et

⁷ Voir Durand, 1998 : 291-294 ; Charpin, 1993 : 193-203.

⁸ Voir Dossin, 1972 : 111-114.

⁹ Durand, 1998 : 292 : « Le *kirhum* est l'endroit fort de l'agglomération ; c'est de fait le lieu où l'on se réfugiait en cas d'attaque majeure, celui où l'on faisait éventuellement pénétrer la garnison qui devait contrôler la ville tandis que l'*adaššum* était celui où l'on parquait les habitants. Si le *kirhum* est manifestement la partie la plus forte, entourée de murailles (les listes lexicales l'équivalent d'ailleurs à *dūrum*, « muraille » ou « forteresse »), cela ne veut pas dire que l'*adaššum* en ait été toujours dépourvu ».

¹⁰ Ibid : 292 (*pi'ātum elitum* : « région haute » et *pi'ātum šaplītum* : « région basse »).

¹¹ Childe, 1950 : 3-17.

¹² Voir Albright, 1935 : 193-234.

¹³ Voir Yadin, 1955 : 23-32.

¹⁴ Voir Kaplan, 1975 : 1-17.

¹⁵ Herzog, 1997 : 269.

¹⁶ Voir Burke, 2008 : 13-14.

la structure du périmètre défensif ; les types 3 et 4 sont conçus à partir de la topographie du site et de la structure des fortifications urbaines ; le type 5, enfin, est défini par une séquence chronologique. Les cinq types ne sont donc pas exclusifs les uns des autres.

À partir des années 2000, une classification évolutive des sites nord-mésopotamiens et nord-levantins des III^e et II^e millénaires a été avancée : elle est par essence diachronique, fondée sur des critères géomorphologiques, et émane directement du modèle kranzhügel (sites en anneaux) élaboré par U. Moortgat-Correns dans les années 1970¹⁷. Les défenseurs de cette typologie proposent, en effet, d'établir une séquence chronologique : villes circulaires au Bronze ancien et villes quadrangulaires au Bronze moyen-récent. Cette hypothèse suscite cependant un certain nombre de critiques. Un survol de la documentation archéologique permet aussitôt de mettre en avant deux éléments importants : 1. Un éventail assez large de types et de variantes de configurations homogènes (circulaire¹⁸, semi-circulaire¹⁹, polygonal²⁰, elliptique²¹, quadrangulaire²², rectangulaire²³, carré²⁴ et triangulaire²⁵) ; 2. Un pourcentage relativement élevé de périmètres urbains irréguliers (30 %) ²⁶. Un graphique (fig. 2) illustre, de façon synthétique et considérablement simplifiée, l'évolution de la proportion entre périmètres urbains sub-circulaires, sub-rectangulaires et irréguliers au cours de l'âge du Bronze.

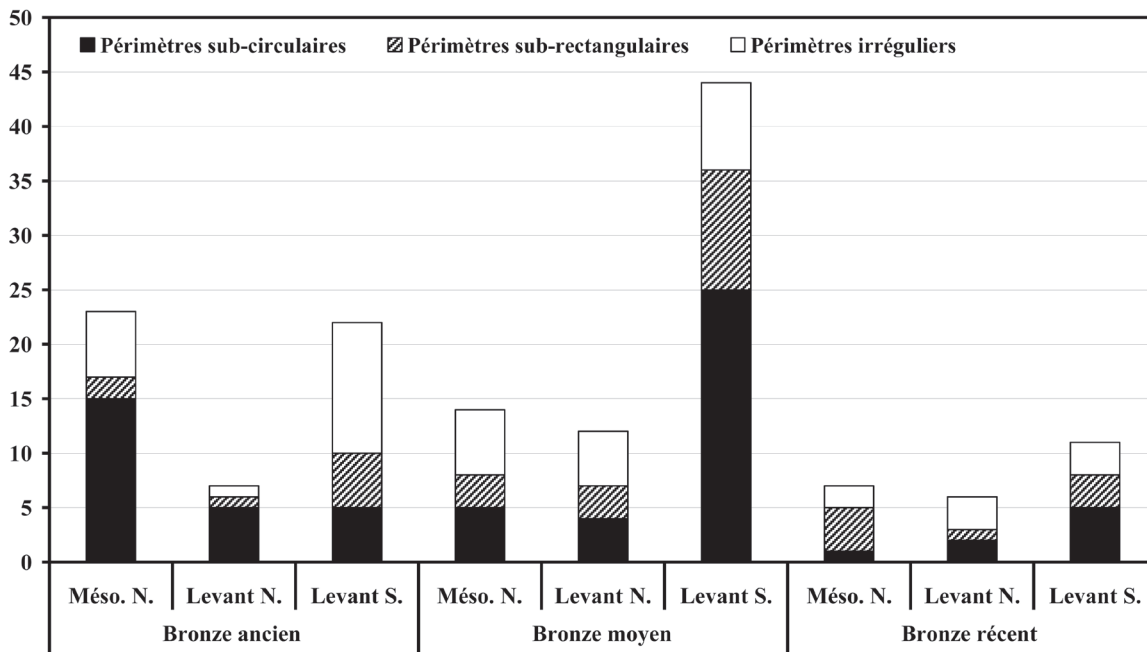


Fig. 2 : Évolutions quantitatives comparées des principaux types de périmètres urbains dans le Proche-Orient à l'âge du Bronze.

¹⁷ Moortgat-Correns, 1972.

¹⁸ Mésopotamie du Nord : Mari, Tell Chuera, Tell Beydar, Tell Mu'ezzar, Umm el-Marra, Tell Kerma ; Levant Nord : Tell Khan Sheik ; Levant Sud : Tell Abu Hawam, Beth-Shemesh, Tel Hefer, Tell el-Hammah.

¹⁹ Levant Sud : Ashkelon.

²⁰ Mésopotamie du Nord : Jerablus Tahtani, Tell Habuba Kabira ; Levant Nord : Tell Abu Danné, El-Rawda ; Levant Sud : Tel Acco, Tell Beit Mirsim, Megiddo.

²¹ Mésopotamie du Nord : Tell Mozan, Tell M. Diab, Tell Khoshi, Tell Bderi, Tell Faq'ous, Tell al-Rimah, Terqa, Tell 'Atij, Tell Rad Shaqrah ; Levant Nord : Tell Tuqan, Kumidi, Tell Fadous ; Levant Sud : Gezer, Tel Burga, Tell Debbeh, Jericho, Tel Dothan, Tell el-Far'ah (S.), Tel Gerisa, Zeror, Tell es-Salihyah, Tel Shiloh, Jokneam, Tell Kabri, Tell Keisan, Tel Nahariya, Pella, Tel Qashish, Sahab, Halif, Tell Deir 'Alla, Beth-Zur.

²² Levant Nord : Byblos ; Levant Sud : Tel Ashdod, Lachish, Beth-El, Tel Malhata.

²³ Mésopotamie du Nord : Tell Munbaqa, Tell Hadidi, Tell es-Selenkahiye ; Levant Nord : Tell as-Sour ; Levant Sud : Tel Aphek, Bosra, Tel Dan, Tel Nagila, Tel Poleg.

²⁴ Mésopotamie du Nord : Tell Bazi, Haradum, Tell Sabi Abiad ; Levant Nord : Tell Gindaris, Tell Mašin ; Levant Sud : Tel Batash, Tel Mevorakh.

²⁵ Levant Sud : Kh. al-Batrawy, Ta'anach.

²⁶ Mésopotamie du Nord : Leilan, Tell al-Hawa, Tell Sweyhat, Emar, Tuttul, Tell el-Qitar, Tell el-'Abd, Tell Halawa, Tell Kannas ; Levant Nord : Afis, Alalakh, Tell 'Arqa, Kadesh, Tell Kazel, Kh. Iskander, Kh. el-Umbashi, El-Laboué, Tel Kitan, Kh. Kheibar, Tell Ferzat ; Levant Sud : Haşor, Achzib, 'Ai, 'Amman, Tel Arad, Bab edh-Dhra, Beth-Yerah, Tel 'Erani, Tell el-Far'ah (N.), Tel Yarmouth, Tell Abu Kharaz, Tell el-Hesi.

Un certain nombre d'observations sont intéressantes. Au Bronze ancien, près de 50 % des espaces fortifiés ont un contour sub-circulaire (Mésopotamie du Nord [60 %]²⁷ ; Levant Nord [20 %]²⁸ ; Levant Sud [20 %]²⁹) ; 15 % des espaces fortifiés ont un contour sub-rectangulaire (Mésopotamie du Nord [25 %]³⁰ ; Levant Nord [13 %]³¹ ; Levant Sud [62 %]³²) ; environ 35 % des espaces fortifiés ont un périmètre irrégulier (Mésopotamie du Nord [32 %]³³ ; Levant Nord [5 %]³⁴ ; Levant Sud [63 %]³⁵). Notons cependant que si la plupart des espaces fortifiés de Mésopotamie du Nord (65 %) et du Levant Nord (72 %) ont un contour urbain sub-circulaire, la plupart des espaces fortifiés du Levant Sud (54 %) ont, au contraire, un périmètre urbain irrégulier. Au Bronze moyen, environ 50 % des espaces fortifiés ont un contour sub-circulaire (Mésopotamie du Nord [15 %]³⁶ ; Levant Nord [12 %]³⁷ ; Levant Sud [73 %]³⁸) ; près de 25 % des espaces fortifiés ont un contour sub-rectangulaire (Mésopotamie du Nord [18 %]³⁹ ; Levant Nord [18 %]⁴⁰ ; Levant Sud [64 %]⁴¹) ; environ 25 % des espaces fortifiés ont un périmètre irrégulier (Mésopotamie du Nord [32 %]⁴² ; Levant Nord [26 %]⁴³ ; Levant Sud [42 %]⁴⁴).

Plusieurs éléments sont ainsi frappants :

1. Les répartitions des principaux types de contours urbains en Mésopotamie du Nord et au Levant Nord sont assez homogènes ;
2. La plupart des espaces fortifiés du Levant Sud (57 %) adoptent une morphologie sub-circulaire (inversion de tendance radicale par rapport au Bronze ancien) ;
3. Les indices statistiques semblent donc infirmer l'hypothèse communément admise d'une distinction caractéristique dans le Proche-Orient Nord entre un *urbanisme sub-circulaire* au Bronze ancien et un *urbanisme sub-rectangulaire* au Bronze moyen ;
4. Les indices statistiques laissent supposer, au contraire, un contraste important dans le Proche-Orient Sud entre un *urbanisme irrégulier* au Bronze ancien et un *urbanisme régulier* au Bronze moyen⁴⁵.

L'hypothèse avancée au cours de ces dernières années, se heurte de surcroît à une objection méthodologiquement insurmontable avec les sites, qui, depuis U. Moortgat-Correns, sont rangés sous l'étiquette *kranzhügel*. Peu important en vérité les contours exacts de ce label typologique (sites en anneaux, villes circulaires, etc.) qui n'a, à nos yeux, aucune validité scientifique. Il suffira de rappeler

²⁷ Mari, Tell Chuera, Tell Bderi, etc.

²⁸ El-Rawda, Tell Tuqan, Tell Abou Danné, etc.

²⁹ Megiddo, Tel Dothan, Tell Keisan, etc.

³⁰ Tell Munbaqa et Tell es-Selenkahiye.

³¹ Byblos.

³² Tel Aphek, Tel Dan, Jéricho, etc.

³³ Tell Halawa, Tell Swehat, Tell Bi'a-Tuttul, etc.

³⁴ Ebla.

³⁵ 'Ai, Tel Arad, Tel Yarmouth, etc.

³⁶ Mari, Umm el-Marra, Tell al-Rimah, etc.

³⁷ Tell Khan Sheikhoun, Kamid el-Loz, Tell Touqan, etc.

³⁸ Tel Acco, Shechem, Gezer, etc.

³⁹ Tell Hadidi, Haradum et Tell Munbaqa.

⁴⁰ Tell as-Sour, Tell Gindaris et Tell Mašin.

⁴¹ Tel Poleg, Lachish, Tel Mevorakh, etc.

⁴² Tell al-Hawa, Tell Leilan, Tell Bi'a-Tuttul, etc.

⁴³ Tell Afis, Biruta, Kadesh, etc.

⁴⁴ Tell Abu Kharaz, Tell el-Far'ah (Nord), Haşor, etc.

⁴⁵ Au vu des données statistiques brutes du Bronze récent, on pourrait constater une certaine homogénéité de la répartition globale des principaux types de périmètres fortifiés : ainsi, 34 % des espaces urbains ont un contour sub-circulaire (Mésopotamie du Nord [13 %] : Tell Faq'ous ; Levant Nord [25 %] : Tell Afis et Kamid el-Loz ; Levant Sud [62 %] : Tell Abu Hawam, Beth-El, Lachish, etc.), 33 % des espaces urbains ont un contour sub-rectangulaire (Mésopotamie du Nord [49 %] : Tell Hadidi, Tell Munbaqa, Tell Sabi Abiad, etc. ; Levant Nord [13 %] : Tell Gindaris ; Levant Sud [38 %] : Beth-El, Lachish et Ta'anack), et 33 % des espaces urbains ont un périmètre fortifié irrégulier (Mésopotamie du Nord [25 %] : Emar et Tell el-Qitar ; Levant Nord [37 %] : Alalakh, Tell 'Arqa et Biruta ; Levant sud [38 %] : Haşor, Tell el-Far'ah (Nord) et Tell Abu Kharaz). Mais cette répartition en trois tiers ne paraît, en vérité, guère significative : peut-être valable pour l'ensemble du Proche-Orient, elle masque, bien sûr, de très grandes disparités régionales. Le corpus des périmètres urbains du Bronze récent est trop réduit pour que des données statistiques aient ici un sens.

ici une règle élémentaire de classification : un type ne peut être fondé sur le seul critère morphologique – la forme. Nous soutenons – en suivant Z. Herzog – qu'une classification des villes fortifiées ne peut être fondée que sur une série unique de critères relatifs à la *topologie défensive*, et que cette *typologie structurelle* est le moyen qui permet de reconstituer les principales étapes d'une évolution urbaine dans le Proche-Orient à l'âge du Bronze.

LES DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES

La notion de *topologie défensive* englobe une série de critères identifiables par l'archéologie : le nombre de périmètres défensifs, l'agencement des structures à caractère défensif situées à l'intérieur de l'espace urbain ou servant à délimiter celui-ci, l'organisation du tissu *intra-muros* en relation avec son enveloppe et la superficie des espaces fortifiés. Ces derniers sont étroitement intégrés à la morphologie artificielle de la ville et s'ordonnent en fonction de la topographie naturelle du site. Nous proposons d'établir une classification composée de cinq catégories (fig. 3) :



THÈME VIII

Fig. 3 : Typologie des sites fortifiés du Proche-Orient à l'âge du Bronze

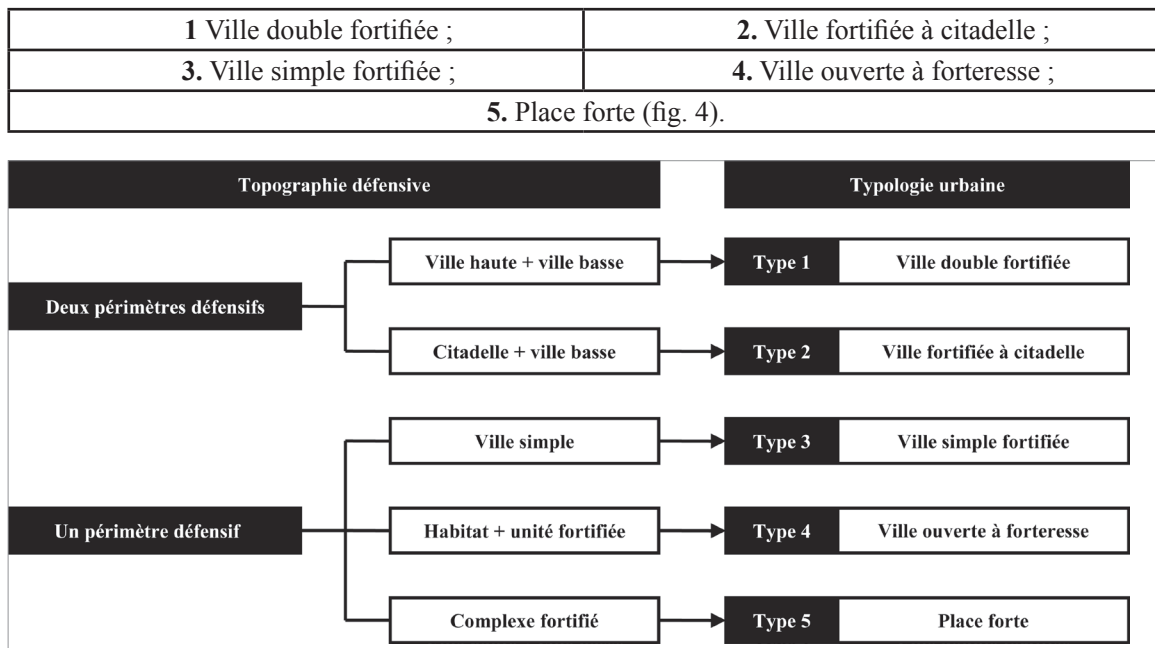


Fig. 4 : Les éléments de classification des sites fortifiés du Proche-Orient à l'âge du Bronze

Nous entendons par l'appellation « *ville double fortifiée* » toute agglomération constituée de deux périmètres défensifs indépendants – une ligne fortifiée intérieure qui délimite une ville haute d'une superficie de plus de 15 ha⁽⁴⁶⁾ (*kirhum* ?) ; une seconde ligne extérieure de défense, en contrebas, qui enferme une ville basse (*adašsum*). L'appellation « *ville fortifiée à citadelle* » s'applique également aux établissements composés de deux périmètres défensifs ; elle diffère fondamentalement du précédent type en ce que la ligne fortifiée intérieure, placée sur le point le plus haut du site, délimite une acropole – véritable citadelle par sa configuration structurelle et d'une superficie de moins de 15 ha (*kirhum* ? *mūlūm* ?). Nous entendons par l'appellation « *ville simple fortifiée* » tout établissement pourvu d'un seul périmètre défensif – une ligne fortifiée – qui délimite l'espace urbain d'une superficie de plus de 5 ha. Ce qui caractérise avant tout la « *ville ouverte à forteresse* » est l'absence de toute ligne de fortification extérieure. Le système défensif repose dans ce cas sur deux éléments structurellement différents : d'une part, l'habitat périphérique conçu et disposé de façon à faciliter la défense de l'agglomération ; d'autre part, une structure fortifiée indépendante située soit à la périphérie du site, soit au centre sur une élévation. L'appellation « *place forte* » s'applique enfin aux établissements dotés d'une ligne fortifiée qui délimite et ordonne un complexe défensif cohérent de moins de 5 ha.

LES DONNÉES ÉPIGRAPHIQUES

La notion de *topologie défensive* transparait dans les documents écrits de l'âge du Bronze comme un élément important de conceptualisation de l'urbain : *la ville* y apparaît manifestement comme un espace fortifié complexe défini par sa *structure défensive*. Au Bronze ancien (époque d'Akkad), Armanum en Mésopotamie du Nord⁴⁷ est dotée d'une ville basse délimitée par un système défensif en profondeur composé d'un avant-mur (« rempart du quai » ? ou « rempart extérieur » ?)⁴⁸ et d'une première enceinte (« rempart puissant ») ; elle est pourvue d'une acropole ou d'un tell fortifié ensermé par une seconde enceinte (« grand rempart »)⁴⁹. Ainsi, Armanum apparaît à l'époque de Narām-Sîn comme une *ville fortifiée à citadelle*. Au Bronze moyen (époque amorrite) et au Bronze récent (époque mitannienne), certaines agglomérations, mentionnées dans les archives de Mari ou dans celles de Nuzi, sont pourvues, de façon analogue, nous l'avons dit, d'une ville basse (*adašsum* à Mari) et/ou d'une citadelle – acropole

⁴⁶ Nous avons repéré des seuils critiques pour la surface des *villes hautes* (> 15 ha) et des *villes simples fortifiées* (> 5 ha). Sauf quelques *citadelles* dont la taille est comprise entre 10 et 15 ha, la plupart d'entre elles couvrent une superficie de moins de 10 ha. Quelques *places fortes* ont une emprise au sol située entre 3 et 5 ha mais la plupart de ces dernières ont une taille inférieure à 3 ha.

⁴⁷ Voir Otto, 2006 : 2.

⁴⁸ Ibid : 4-6 ; voir Abrahami, 2008 : 16, n. 159.

⁴⁹ Voir Frayne, 1993 : E2.1.4.26

fortifiée – ou d'une ville haute (*kirhum* à Mari – *kerhu* à Nuzi)⁵⁰. Mari, bien sûr, est dotée d'un *kirhum* et d'un *adaššum*⁵¹. Lorsque le gouverneur Itûr-Asdu, par exemple, fut informé par des messagers en provenance de Babylone que le roi de Kurdâ, Simah-ilânê, se rendrait à Mari escorté de 200 soldats, il ordonna de dresser pour ces derniers un camp provisoire dans l'*adaššum* de Mari ; si l'armée de Simah-ilânê était composée de plus de 300 hommes, elle aurait dû camper hors des remparts (*kîdum*)⁵². Quant au roi de Kurdâ et ses proches, ils étaient autorisés à séjourner dans le *kirhum* de Mari⁵³. Une lettre de Yar'ip-Dagan à Šunuhra-hālu⁵⁴, une autre, co-écrite par Manatân, responsable de la garde, et Yasîm-Sûmû, administrateur des ergastules, laissent supposer que l'*adaššum* de Mari était délimitée par la « grande muraille » (*bàdki gal*) alors que son *kirhum* était enserré par le « mur du milieu » (*dûrum qablûm*)⁵⁵ (fig. 5).

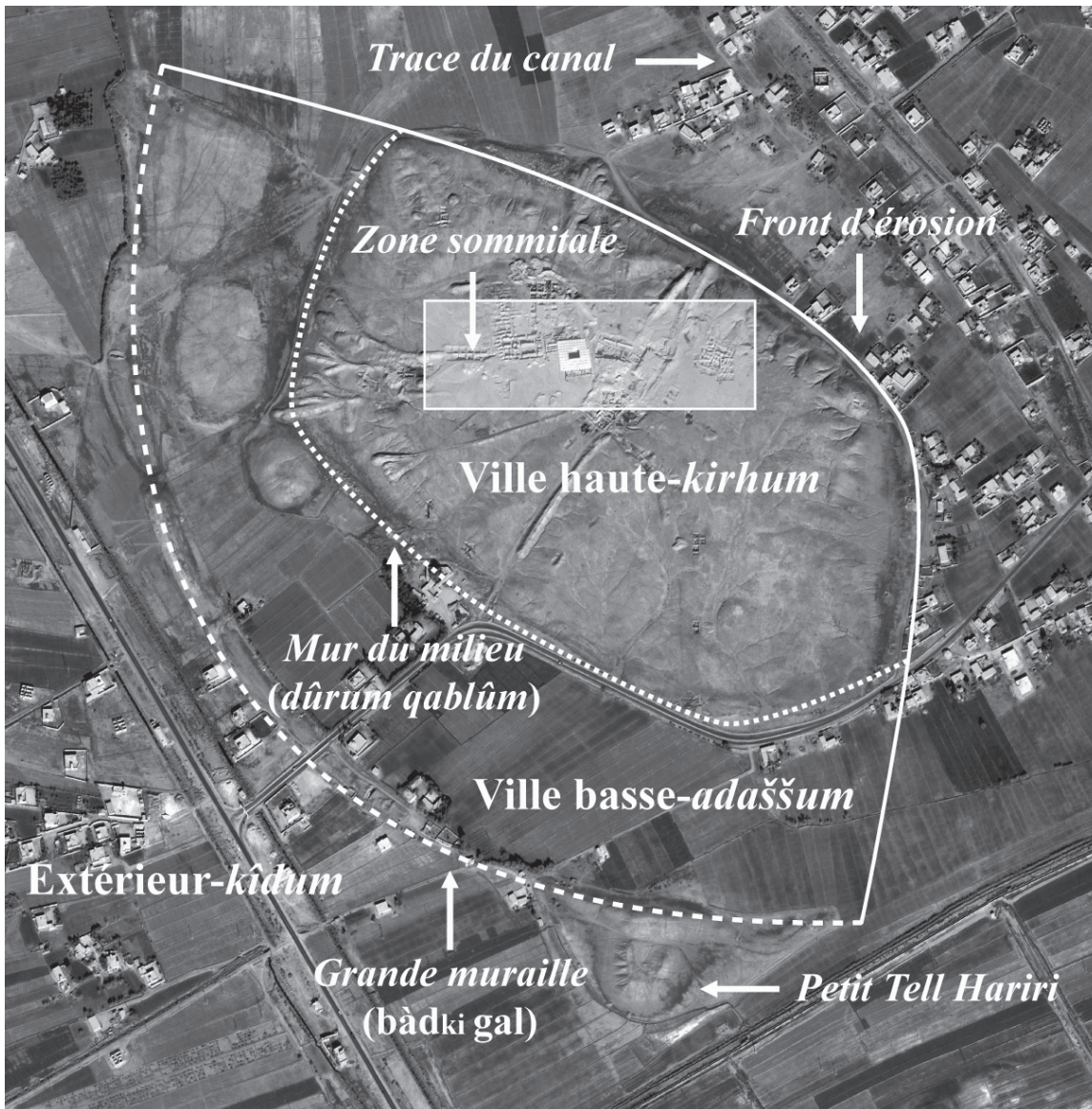


Fig. 5 : La topographie défensive de Mari d'après les textes de l'époque amorrite (Mission archéologique française de Mari).

⁵⁰ Voir Durand, 1998 : 291-293 ; Lion, 2008 : 73.

⁵¹ Ziegler, 1994 : 11-21 *contra* Durand, 1998 : 291.

⁵² Voir Ziegler, 1994 : 11.

⁵³ Ibid : 11 ; A.2830, A.826 et A.2801 dans Dossin, 1972 : 115-120.

⁵⁴ Ziegler, 1994 : 12-16 = 1 [A.174].

⁵⁵ Ibid : 17-18 = 2 [ARMT 13, 26].

Le récit du siège de Razamā-du-Yussān est composé des lettres de Yaqqim-Addu, gouverneur de Saggārātum⁵⁶, de Yamsūm, commandant des armées mariotes d'Ilān-šurā⁵⁷ et de Zimrī-Addu, gouverneur de Qaṭṭunān⁵⁸. Cette ville fortifiée était située au-delà du Djebel Sindjar, entre Šubat-Enlil et le Tigre⁵⁹. F. Joannès a émis l'hypothèse qu'il pourrait s'agir de Tell al-Hawa en Djézireh irakienne⁶⁰. On notera ici qu'au Bronze moyen, Tell al-Hawa (80 ha), pourvu d'une ville basse (64 ha) et d'une ville haute (16 ha), apparaît à nos yeux comme une *ville double fortifiée*. Les textes montrent que la topographie défensive de Razamā était fondée sur deux espaces fortifiés : une ville basse-*adaššum* et une ville haute/citadelle-*kirhum* : une lettre de Yaqqim-Addu à Zimrī-Līm montre en effet qu'Atamrum a procédé à l'édification d'une rampe d'assaut contre l'enceinte-*dūrum* de son *adaššum* : « Dis à mon Seigneur (Zimrī-Līm) : ainsi (parle) ton serviteur Yaqqim-Addu (gouverneur de Saggārātum) (...) (Atamrum) entasse un remblai en terre qui avance vers la ville (*e-pé-ri a-li-ku-tim a-na a-lim*^{ki}). Le front du remblai (*pa-an e-pé-ri*) ayant atteint l'endroit où le mur extérieur émerge (*ší-tim ša bād*^{ki} *a-da-aš-ši-im*) (du glacis), les gens de la ville – (l'assaillant) entreprenant de faire une brèche dans la ville – avaient renforcé le mur sur les côtés gauche et droit, en face du remblai. S'étant introduit dans la brèche, alors qu'il faisait encore nuit, sur le front du remblai, les gens de la ville firent une sortie au petit matin et ont tué la moitié de ces soldats. Ils (les) ont dépouillés de leurs lances de bronze et de leurs boucliers et ont stocké (ces derniers) dans la ville »⁶¹ (fig. 6).

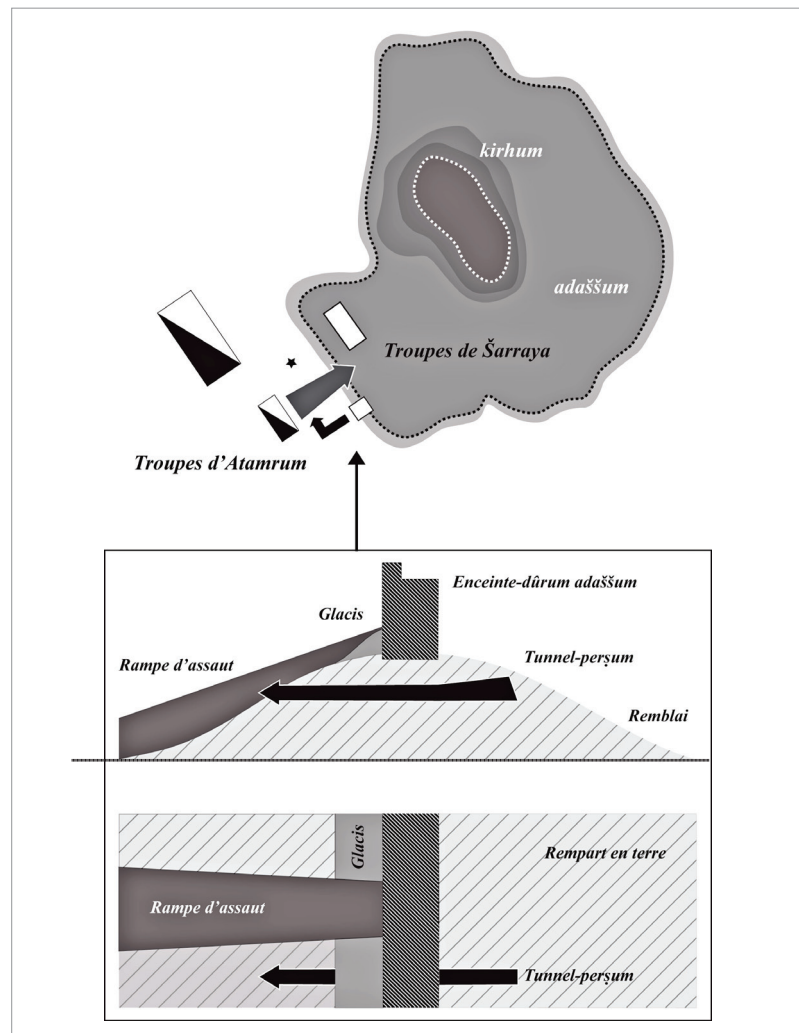


Fig. 6 : Essai de reconstitution du siège de Razamā-du-Yuassān, peut-être Tell al-Hawa (plan redessiné d'après Ball. *et al.* 1989 : 4.

⁵⁶ ARMT 14, 104* = Charpin, 1993 : 200-201 = Durand, 1998 : 158-160 (LAPO 2, n° 548).

⁵⁷ ARMT 26/2 318.

⁵⁸ ARMT 27, 132.

⁵⁹ Voir Charpin, 1993 : 197.

⁶⁰ Joannès, 1990 : 45 ; voir Charpin, 1993 : 197, n. 18.

⁶¹ A.319 (= ARMT 14, 104) + A.472 = Charpin, 1993 : 198-199 ; Durand, 1998 : 158-164 = LAPO 2, n° 584.

Saggarātum est aussi dotée d'un *kirhum* et d'un *adaššum*⁶². Mais dans une lettre envoyée par le gouverneur Yaqqim-Addu à Zimrī-Līm on notera que son *kirhum* tient lieu, d'après J.-M. Durand, du *nēpārum* : « plutôt qu'il ne désigne la "ville haute", *kirhum* fonctionne ici comme "zone palatiale", espace distinct de celui de la ville »⁶³. Dans une lettre adressée au roi, Habdu-Malik annonce qu'il campe avec son armée dans l'*adaššum* de Saggarātum⁶⁴. Amaz située au-delà du Sindjar est aussi pourvue d'un *kirhum* et d'un *adaššum* : une lettre du généralissime Yasīm-El à Zimrī-Līm indique, en effet, que Himdiya d'Andarig a réussi à s'emparer de l'*adaššum* d'Amaz mais n'est pas parvenu à prendre d'assaut son *kirhum*, où s'étaient retranchés les derniers assiégés⁶⁵. Une autre lettre de Yasīm-El montre que Kiyatān, assiégée par Išme-Dagan, possédait aussi un *kirhum* entouré par un *adaššum*⁶⁶. Au siège de Ninēt (Ninive), Išme-Dagan a pris d'assaut l'*adaššum* et a procédé à un blocus du *kirhum*⁶⁷. Yasīm-El relate, dans une lettre adressée au roi, que Hammu-rabi de Kurdā a envoyé une armée pour s'emparer de Šurnat, que celle-ci a été pillée mais que ses habitants ont pu se réfugier dans le *kirhum*⁶⁸. Une tablette d'argile (M.288) tout à fait insolite et atypique des archives du palais royal de Mari (fig. 7) présente le plan d'une agglomération fortifiée quadrangulaire dotée d'une ville haute/citadelle-*kirhum* et d'une ville basse-*adaššum*⁶⁹. La matérialisation sur un schéma du XVIII^e siècle avant notre ère de ces divers éléments de topographie défensive constitue manifestement une des plus anciennes représentations graphiques de l'espace urbain. L'inscription cunéiforme énonce, de surcroît, les données d'un problème de calcul du volume de terre et de la force de travail nécessaires à l'édification d'imposantes fortifications en terre. Ainsi Saggarātum, Amaz, Kiyatān, etc. sont composées de deux périmètres défensifs indépendants – une ligne fortifiée intérieure qui délimite un espace-*kirhum* ; une seconde ligne extérieure de défense, en contrebas, qui enserré un espace-*adaššum*⁷⁰.

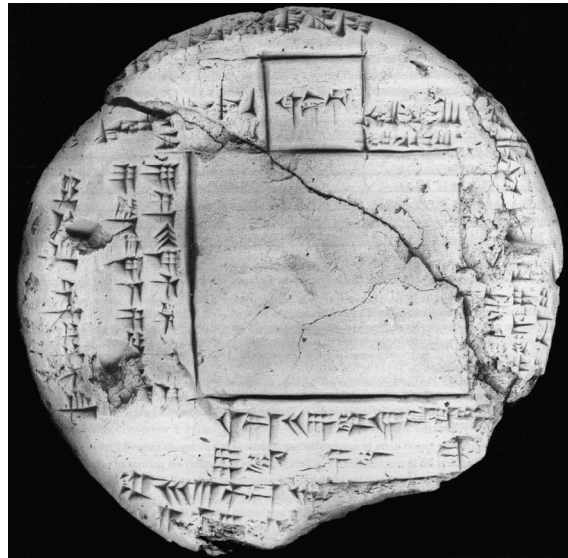


Fig. 7 : Tablette M.288 des archives du palais royal de Mari (d'après Charpin, 1993 : 195)

⁶² Voir Durand, 1998 : 291.

⁶³ Durand, 1997 : 510, n. e).

⁶⁴ Voir Dossin, 1972 : 111-130 = A.2432.

⁶⁵ ARMT 26/2 433.

⁶⁶ ARMT 26/2 424.

⁶⁷ A.2728 = Durand, 1998 : 113-114 = LAPO 2, n° 515.

⁶⁸ ARMT 26/2 422.

⁶⁹ Voir Charpin, 1993 : 193-197.

⁷⁰ La distinction dans les textes entre *ville double fortifiée* et *ville fortifiée à citadelle* pose en vérité un certain nombre de problèmes : si les spécialistes s'accordent pour désigner par *adaššum* une « ville basse » (Ziegler, 1994 : 11 ; Durand, 1998 : 291 ; Charpin, 2004 : 290), le mot *kirhum* fait par contre l'objet de débats et son identification précise, loin d'être assurée, est sujette à caution. L. Oppenheim a d'abord proposé de l'interpréter comme « une ville dans la ville, entourée par ses propres murs » (Oppenheim, 1964 : 131-132). Depuis G. Dossin, le mot est généralement compris soit comme une « acropole » ou « citadelle », soit comme une « ville haute » (Dossin, 1972 : 111-130). Mais *kirhum* a aussi été interprété, nous l'avons dit, comme « un complexe palatial entouré par un grand mur » (Ziegler, 1994 : 11, n. 3 ; Durand, 1998 : 291) ou encore « une zone réservée au roi » (ibid : 293). En fait, si un consensus s'est peu ou prou généralisé en faveur de l'hypothèse de G. Dossin, on notera cependant qu'une assimilation gênante est communément faite, depuis « acropole » et « ville haute » (voir Charpin, 1993 : 195 ; Ziegler, 1994 : 11, n. 3 ; Durand, 1998 : 291). Quoiqu'il en soit, *kirhum* apparaît assurément comme un « espace haut fortifié » ; l'enceinte-*dūrum* du *kirhum* semble délimiter le « cœur de la ville » (Dossin, 1972 : 111-130 = A.2728). J.-M. Durand a montré, par ailleurs, qu'à Mari « une terminologie concurrente oppose *pi'atum elitum* et *pi'atum šaplitum* » (Durand, 1998 : 291). Mais la traduction de *pi'atum elitum* par « région haute » ne permet guère plus de savoir si celle-ci désigne en vérité une « acropole fortifiée » ou une « ville haute » proprement dite. Seule une lettre pourrait employer, d'après J.-M. Durand, un terme (= *mīlūm*) pour désigner précisément une « acropole » (A.2417 = Durand, 1998 : 271-273 = LAPO 2, n° 607), mais dit-il aussitôt après : « l'exemple est susceptible d'autres interprétations (« région des collines » ?) » (ibid : 291). Que ce dédoublement topographique – « espace haut » (*kirhum* ou *pi'atum elitum*) et « espace bas » (*adaššum* ou *pi'atum šaplitum*) – ait pu être employé à Mari pour définir une catégorie de villes fortifiées ne fait aucun doute (Saggarātum, Amaz ou Kiyatān), on notera cependant que la distinction à nos yeux importante entre *ville double fortifiée* (Mari, Urkeš ou Šubat-Enlil) et *ville fortifiée à citadelle* (Ebla, Qatnā ou Haor) ne paraît manifestement guère perceptible à travers ces documents écrits.

D'autres agglomérations dotées d'une enceinte fortifiée unique (*dūrum*) apparaissent comme des *villes simples fortifiées*. Le binôme *kirhum-adašsum* n'est documenté, par exemple, ni pour Karanā ni pour Terqa. L'enceinte-*dūrum* de Karanā, décrite de façon circonstanciée par le gouverneur Bahdi-Lîm à Zimrî-Lîm – doublée d'un avant-mur – apparaît comme l'unique ouvrage défensif du périmètre urbain⁷¹. Une lettre envoyée par le gouverneur Kibri-Dagan au roi, montre que Terqa était protégée par une enceinte-*dūrum*⁷² – nulle part il n'est fait état dans sa correspondance, au sujet de Terqa, d'un *kirhum* ou d'un *adašsum*⁷³. Les *places fortes* – parfois *dannatum* à Mari⁷⁴ et *dimtu* à Nuzi⁷⁵ – sont généralement nommées « Forteresse (*Dūr-* de NP-roi) »⁷⁶ : *Dūr-Yahdun-Lîm*, *Dūr-Samsî-Addu*, etc. Les *villes ouvertes à forteresse* apparaissent de façon exceptionnelle dans les documents écrits : on citera par exemple une lettre du palais royal d'Ugarit, envoyée peu avant la « grande catastrophe » par le roi d'Alašîa-Chypre à 'Ammurapi, dernier roi d'Ugarit, qui montre que certaines villes du royaume, dont la capitale, étaient dépourvues d'enceinte : « Ce que tu m'as écrit : “On a vu des bateaux de l'ennemi en mer”, même si c'est vrai, demeure ferme. En effet, en ce qui concerne tes troupes et tes chars, où donc sont-ils ? Ne sont-ils pas auprès de toi ? Non ? Qui te pousse derrière l'ennemi ? Entoure de remparts tes villes, fais-y entrer troupes et chars, et attends-y fermement l'ennemi »⁷⁷.

Megiddo, également, apparaît au Bronze récent comme une *ville ouverte à forteresse* (fig. 8) Dans les annales de Thoutmosis III, une première campagne du pharaon au Levant sud visait à mater définitivement une coalition hostile de 330 princes syriens et cananéens (Beqa'a, Damascène, Bashan, Galilée et Yezréel), commandée par le prince de Kadesh, appuyée probablement par Šauštatar du Mitanni. Un combat éclair eut lieu devant Megiddo, remporté par Thoutmosis III, manifestement après une charge irrésistible de la charrierie égyptienne qui fit se débander les forces coalisées, contraintes alors de se replier *in extremis* dans Megiddo. La place fut complètement investie : les forces égyptiennes victorieuses en rase campagne furent réorganisées en une armée de siège ; Megiddo fut entourée d'une palissade de contrevallation en bois doublée d'un fossé, elle-même protégée, en direction de l'extérieur, par une levée de terre de circonvallation ; une politique de terre brûlée fut appliquée aux environs de Megiddo, destinée à l'asphyxier économiquement ; enfin, un fortin fut érigé stratégiquement à l'opposé de la passe d'Arouna (Ouadi 'Ara'a), dans la vallée de Yezréel, destiné à servir de quartier à Thoutmosis III⁷⁸. Les moyens employés par le pharaon pour venir à bout de cette place furent certainement considérables ; il est vrai que la plupart des princes levantins, battus mais non vaincus, s'y étaient retranchés ; ce qui poussait Thoutmosis III à déclarer, non sans exagération, que « la prise de Megiddo (*équivaldrait*) à la prise de mille villes »⁷⁹. Les ouvrages d'investissement édifiés par les Égyptiens laissent supposer que la ville du xv^e siècle était puissamment fortifiée, ou bien, dans notre hypothèse, que les armées du pharaon refusaient systématiquement de mener des assauts en règle. Car Megiddo, au début du xv^e siècle (milieu du BR I = *stratum* IX), était dépourvue d'enceinte (fig. 8). Elle était dotée d'un palais-forteresse qui dominait la plaine alentour de 50 m et d'un tissu urbain périphérique dense et disposé de façon à créer une solide barrière. Si l'on se réfère aux textes, ce système complexe de défense apparaît de façon assez précise : dans un passage, les scribes égyptiens décrivent en effet les troupes syriennes et cananéennes fuyant en désordre le champ de bataille et précipitamment « hissées par des vêtements » à l'intérieur de la place, donc probablement sur les toits en terrasse des maisons

⁷¹ ARMT 6 29 = Durand, 1998 : 256 = LAPO 2, n° 597.

⁷² ARMT 2 88 = Durand, 1997 : 297-298 = LAPO 1, n° 162.

⁷³ Durand, 1998 : 291.

⁷⁴ Ibid : 301.

⁷⁵ Lion, 2008 : 73.

⁷⁶ Voir Durand, 1998 : 300..

⁷⁷ *Ugaritica* V, 23 ; voir Nougayrol, 1963 : 120..

⁷⁸ *Urk.* 4, 647-666 = Grandet, 2008 : 300 : « (...) Sa Majesté ordonna à son armée ce qui suit : « Tenez bon ! [Tenez bon ! ô mon armée] victorieuse ! Voyez, [tous les pays étrangers] ont été placés [dans cette cité selon l'ordre de Rê en ce jour ! Enfin, chaque prince de tout pays du nord rebelle y est enfermé, et la prise de Megiddo est donc la prise de mille villes ! Tenez ferme ! Tenez ferme ! [...] il fut ordonné aux commandants] d'infanterie de ranger [leurs troupes] (en ordre de bataille) [et de faire que] chaque [homme apprît] sa place (dans le dispositif), puis ils mesurèrent [cette] ville, qui fut entourée d'un fossé et enclose dans une palissade de troncs faits de tous leurs arbres fruitiers, tandis que Sa Majesté elle-même bloquait l'est de cette ville, [la] surveillait [nuit et jour]. [...] et elle fut] enclose (?) d'un épais mur (de circonvallation), [...] de x coudées] d'épaisseur (?). Il fut nommé « C'est Menkhéperré qui encercler les Asiatiques ». Des gens furent placés pour (monter la) garde au camp de Sa Majesté, et il leur fut dit : « Fermeté ! Fermeté ! Vigilance ! [Vigilance !] » [Et comme] Sa Majesté [...], [sans qu']aucun d'eux [ait été autorisé à sortir] hors de cette enceinte, sauf à sortir pour frapper (en signe de soumission) à la porte de la clôture dressée contre eux (?) (...) ».

⁷⁹ Ibid : 92.

périphériques⁸⁰. Les restes archéologiques (*stratum IX*) ainsi que les données épigraphiques semblent indiquer que Megiddo, au début du xv^e siècle, n'était, en vérité, qu'une ville moyennement fortifiée, mais aussi, que les procédés de siège employés par les Égyptiens, à partir de Thoutmosis III, étaient essentiellement passifs. Megiddo succomba après un blocus de sept mois. Les documents écrits offrent ainsi une image dynamique des systèmes défensifs et complètent – dans une certaine mesure – les reconstitutions des villes fortifiées rendues possibles par les résultats des fouilles.

LE TABLEAU DE CLASSIFICATION

Nous proposons d'élaborer maintenant un tableau de classification (fig. 9) qui ordonne près de 160 sites fortifiés nord-mésopotamiens et levantins de l'âge du Bronze⁸¹. Ces derniers, classés dans tel ou tel type d'après les critères relatifs à la *topologie défensive*, sont ordonnés chronologiquement en tenant compte des périodisations adoptées « P.-O. Nord » et « P.-O. Sud » et du morcellement géographique du Proche-Orient (Z.1–Euphrate, Z.2–Khabour, Z.3–Djézireh, Z.4–Syrie du Nord, Z.5–Oronte, Z.6–Méd. Nord, Z.7–Syrie du Sud, Z.8–Méd. Sud, Z.9–Samarie/Sheph., Z.10–Judée, Z.11–Néguev, Z.12–Jourdain, Z.13–Transjordanie). Les sites fortifiés sont répartis dans cinq groupes de superficie établis empiriquement sur la base d'un coefficient multiplicateur 3 (G.1 < 3 ha, G.2 : 3-9 ha, G.3 : 9-27 ha, G.4 : 27-81 ha, G.5 > 81 ha). En dépit de quelques problèmes inhérents à une démarche

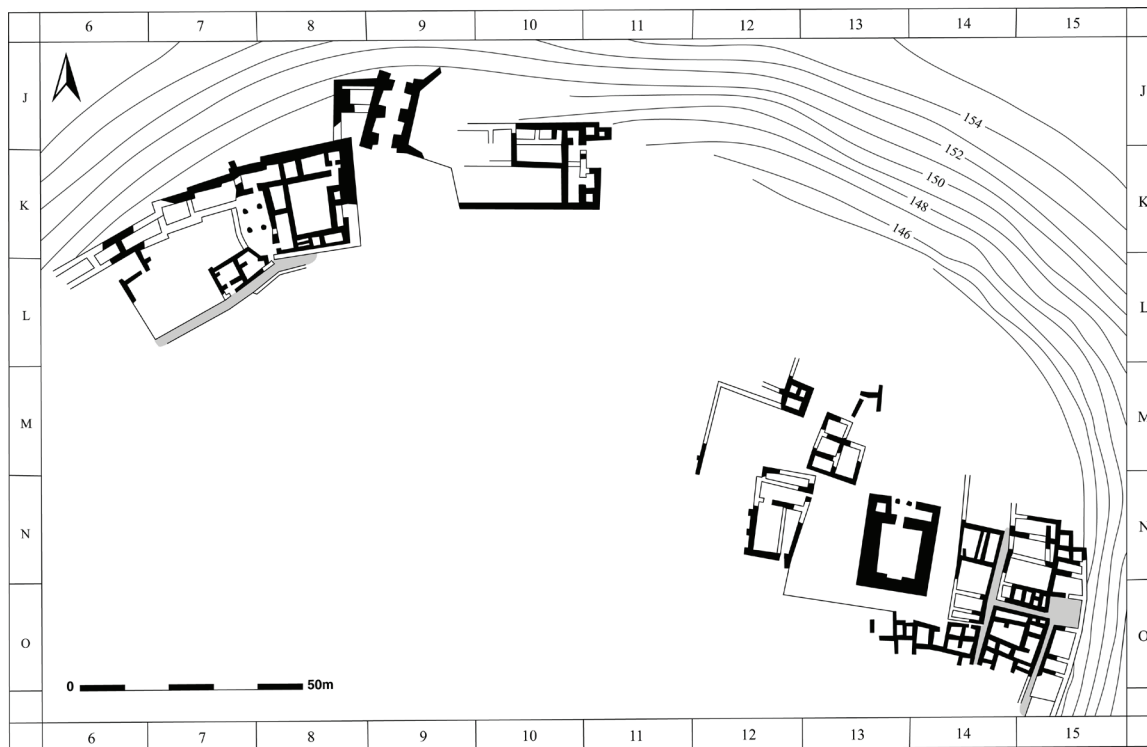


Fig. 8 : Megiddo, stratum IX (plan redessiné d'après Kempinski, 1989, plan 6, et Herzog, 1997 : 166)

volontairement généraliste⁸², ce tableau impose d'emblée plusieurs observations importantes. Le type 1 (*ville double fortifiée*) est exclusivement nord-mésopotamien. Il est essentiellement attesté au Bronze ancien [70 % du total des sites fortifiés du type 1] (Mari, Mozan–Urkeš, Leilan–Šehna) ; moins présent au Bronze moyen [30 %] (Mari ou Leilan–Šubat-Enlil). Il n'est pas attesté au Bronze récent. La plupart des *villes doubles fortifiées* [60 % du total des sites fortifiés du type 1 du BA–BM] sont rangées dans

⁸⁰ *Urk. 4*, 647-666 = Grandet, 2008 : 295-303 (p. 299) : « (...) Alors, devant son armée, Sa majesté triompha d'eux. Et lorsqu'ils (Syriens et Cananéens) eurent constaté que Sa majesté triomphait d'eux, ils se mirent à fuir vers Megiddo à corps perdu, le visage terrifié, après avoir abandonné leurs attelages et leurs chars d'or et d'argent, tandis qu'on les tirait jusque dans cette ville en (les) hissant par leurs vêtements. En effet, comme les gens avaient fermé (les portes de) cette ville derrière eux, ils [firent descendre] des vêtements pour les hisser jusque dans cette ville (...) ».

⁸¹ Les sites fortifiés sud-mésopotamiens n'ont pas été retenus pour des raisons évidentes de sous-représentation des données.

⁸² Certaines séquences stratigraphiques des fortifications urbaines ne sont pas assurées et posent des problèmes de concordance avec l'une ou l'autre des périodisations adoptées (« P.-O. Nord » et « P.-O. Sud »), ou l'attribution à tel ou tel type repose parfois sur des critères archéologiques ténus.

G.5 (> 81 ha). Le type 2 (*ville fortifiée à citadelle*) n'existe, au Bronze ancien, qu'en Mésopotamie du Nord (Sweyhat ou Billah). Il n'y est attesté que sporadiquement au Bronze moyen [15 % du total des sites fortifiés du type 2 du BM] (Umm el-Marra) et au Bronze récent [40 % du total des sites fortifiés du type 2 du BR] (Bazi, Munbaqa–Ekalte). En revanche, il est caractéristique des sites importants du Levant au Bronze moyen [85 % du total des sites fortifiés du type 2 du BM] (Ebla, Qatnā, Haşor, Megiddo, etc.) et au Bronze récent [60 % du total des sites fortifiés du type 2 du BR] (Qatnā, Afis, Tunip, Haşor, etc.). La quasi-totalité des *villes fortifiées à citadelle* [90 % du total des sites fortifiés du type 2 de l'âge du Bronze] sont réparties équitablement dans G.3 et G.4 (9 à 81 ha).

Le type 3 (*ville simple fortifiée*) – *type de base* – est attesté au Proche-Orient au Bronze ancien (Mésopotamie du Nord : Umm el-Marra, Terqa, Bderi, etc. ; Levant Nord : Ebla, Tuqan, Rawda, Byblos, etc. ; Levant Sud : Megiddo, Yarmouth, Arad, Jéricho, etc.), au Bronze moyen (Mésopotamie du Nord : Hadidi–Azu, Bi'a–Tuttul, Rimah, etc. ; Levant Nord : Gindaris, Abou Danné, Alalakh, Kamid el-Loz, etc. ; Levant Sud : Ashkelon, Yavneh-Yam, Acco, Dan–Laiš, Lachish, Gezer, etc.) et au Bronze récent (Mésopotamie du Nord : Emar, Faq'ous, Bderi, etc. ; Levant Nord : Gindaris, Alalakh, Ugarit, Byblos, etc. ; Levant Sud : Yavneh-Yam, Ashdod, Far'ah Nord, Shechem, etc.). La plupart des *villes simples fortifiées* [85 % du total des sites fortifiés du type 3 de l'âge du Bronze] sont rangées dans G.2 et G.3 (3 à 27 ha). Le type 4 (*ville ouverte à forteresse*) est quasi-exclusivement du Bronze récent. Il est attesté exceptionnellement en Mésopotamie du Nord [5 % du total des sites fortifiés du type 4] (Banat) ; assez rarement au Levant Nord [15 %] (Ugarit ou Kazel) et essentiellement au Levant Sud [80 %] (Aphek, Megiddo, Lachish, Gezer, Beth-Shemesh, etc.). La quasi-totalité des *villes ouvertes à forteresse* ne sont pas des fondations *ex nihilo* ; la plupart d'entre elles, rangées dans G.2 et G.3 (3 à 27 ha), dérivent des *villes simples fortifiées* du Bronze moyen (Ugarit, Gezer, Beth-Shemesh, etc.). Le type 5 (*place forte*) est attesté au Proche-Orient au Bronze ancien (Mésopotamie du Nord : 'Atij, Rad Shaqrah, Kerma, etc. ; Levant Nord : Fadous-Kfarabida ; Levant Sud : Qashish, Me'ona, Halif, etc.), au Bronze moyen (Mésopotamie du Nord : Kannas, Haradum, Rajim, etc. ; Levant Nord : Biruta ; Levant Sud : Mevorakh, Beth-El, Beth-Zur, Beth-Shean, etc.) et au Bronze récent (Mésopotamie Nord : Sabi Abiad ; Levant Nord : Biruta ; Levant Sud : Hesi, Gerisa, Mor, Michal, etc.). La plupart des places fortes [85 % du total des sites fortifiés du type 5 de l'âge du Bronze] sont rangées dans G.1 (< 3 ha). Ainsi, cette classification des villes fortifiées est par définition *structurelle* – conçue uniquement à partir d'un ensemble de critères relatifs à la *structure défensive* – mais, elle est aussi, indirectement ou extrinsèquement, *diachronique* et *géographique*. Nous proposons dès lors de reconstituer les principales étapes d'une évolution urbaine fondée sur des modèles de répartition des sites fortifiés par types.

L'ÉVOLUTION DES VILLES FORTIFIÉES DANS LE PROCHE-ORIENT À L'ÂGE DU BRONZE

L'évolution des villes fortifiées dans l'Orient ancien s'inscrit dans un contexte géopolitique et socioéconomique complexe et multiforme dont il convient, dès maintenant, de confronter les éléments principaux – considérablement schématisés – aux données statistiques brutes de notre tableau de classification. On rappellera que la plupart des *villes doubles fortifiées* (Type 1) s'étendent sur plus de 81 ha ; que la quasi-totalité des *villes fortifiées à citadelle* (Type 2) ont des surfaces situées entre 9 à 81 ha ; que la plupart des *villes simples fortifiées* (Type 3) et la quasi-totalité des *villes ouvertes à forteresse* (Type 4) ont des surfaces comprises entre 3 à 27 ha ; enfin, que la plupart des *places fortes* (Type 5) s'étendent sur moins de 3 ha.

Le Bronze ancien I–II (début du III^e millénaire) en Mésopotamie du Nord est une période d'expérimentation progressive du phénomène urbain et de construction *ex nihilo* de cellules politiques et de structures socioéconomiques⁸³. Le système des cité-royaumes I, relativement uniforme, est à son apogée au Bronze ancien III–IVA : Ebla, Mari ou Nagar⁸⁴. Le Proche-Orient Nord est caractérisé globalement par une intégration politique, économique et sociale : en Mésopotamie du Nord, où la documentation archéologique du Bronze ancien est abondante, la répartition des sites fortifiés par types au Bronze ancien II, au Bronze ancien III et au Bronze ancien IVA (cf. fig. 10) est assez homogène ; cette relative uniformité laisse supposer une stabilité du système urbain nord mésopotamien apparu autour de 2750 av. J.-C. La moyenne des données statistiques du Bronze ancien II, du Bronze ancien III et du Bronze ancien IVA permet d'établir un premier modèle de répartition par types à 4 degrés ou 4 rangs :

⁸³ Voir Akkermans et Schwartz, 2003 : 211-287.

⁸⁴ Voir Archi et Biga, 2003 : 1-44 ; Sallaberger, 2007 : 417-456.

Z.	Sites	BA I	BA II	BA III	BA IV _A	BA IV _B	BM I	BM II	BR I	BR II	G.	
1	Mari	Type 1										5
	Emar							Type 3			4	
	Hadidi, Tell				Type 1			Type 3			4	
	Tuttul		Type 3					Type 3			4	
	Sweyhat, Tell es-Carchemish				Type 2						4	
	Umm el-Marra				Type 3			Type 2	Type 3		3	
	Bazi, Tell				Type 2				Type 2		3	
	Banat, Tell el-Terqa		Type 3 ?		Type 2				Type 4 ?		3	
	Halawa, Tell		Type 3									3
	Munbaqa, Tell			Type 5				Type 5	Type 2		3	
	Selenkahiye, Tell			Type 3							3	
	Qitar, Tell el-Jerablus Tahtani		Type 3						Type 3		2	
	Faq'ous, Tell									Type 3	2	
	'Abd, Tell el-Habuba K. Tell		Type 3				Type 3				2	
	Amarna, Tell				Type 5						1	
	Kannas, Tell			Type 5								1
	Haradum							Type 5				1
	2	Beydar, Tell		Type 1								3
		Mu'ezzar, Tell			Type 2 ?							2
		Bderi, Tell		Type 3							Type 3	2
'Atij, Tell			Type 5								1	
Abu Hafur, Tell			Type 5								1	
Rad Shaqrah, Tell			Type 5								1	
Mulla Matar, Tell			Type 5								1	
Kerma, Tell			Type 5								1	
3	Taya, Tell		Type 1									5
	Mozan, Tell		Type 1									5
	Hamoukar, Tell		Type 1									5
	Khoshi, Tell			Type 1								5
	Leilan, Tell				Type 1		Type 1					5
	Chuera, Tell	Type 3	Type 1			Type 3						5
	Hawa, Tell al-Mohamad Diab				Type 1			Type 1				4
	Rimah, Tell al-Billah, Tell		Type 2					Type 3				4
	Hammam, Tell				Type 3			Type 3				2
	Hamad, Tell				Type 3							2
	Rajim, Tell							Type 5				1
	Sabi Abiad, Tell								Type 5			1
	Nemrik								Type 5			1
	Fakhar, Tell al-								Type 5			?
4	Ebla				Type 3		Type 2					4
	Afis, Tell						Type 2					3
	Tuqan, Tell					Type 3	Type 2					3
	Gindaris, Tell						Type 3					3
	Rawda, El-				Type 3							3
	Abou Danné, Tell		Type 3			Type 4	Type 3					2
	Khan Sheikhoun				Type 3							
5	Qatna						Type 2					5
	Tunip						Type 2					4
	Nasrihey, Tell an-Kadesh						Type 2					4
	Sour, Tell es-Alalakh						Type 2					3
	Sefinat-Nouh, Tell							Type 3				3
	Mašin, Tell						Type 3					2

THÈME VIII

Fig. 9a : Tableau de classification des sites fortifiés du Proche-Orient à l'âge du Bronze (N=159).

Z.	Sites	BA I	BA II	BA III	BA IV _A	BA IV _B	BM I	BM II	BR I	BR II	G.
6	Ugarit						Type 3		Type 4		3
	Kazel, Tell						Type 3		Type 4		3
	Kumidi						Type 3				2
	Byblos						Type 3				2
	'Arqa, Tell				Type 4			Type 3			2
	Biruta						Type 5				1
	Fadous-, Tell		Type 5								1
	Ras Ibn Hani									5	?
7	Bosra							Type 3			3
	Salihyah, Tell es-						Type 3				2
	Umbashi, Khirbet	Type 3									2
	Debbeh, Tell						Type 3				2
	Khabiye, Deir						Type 3				2
	Laboué, El-	Type 3									2
	Ferzat, Tell						Type 5				1
	Rukais							Type 5			1
	Sakka, Tell							Type 5			?
Hebike							Type 5			?	
Z.	Sites	BA II	BA III	BA IV	BM I	BM II _A	BM II _B	BR I	BR II _{AB}	G.	
8	Hazor					Type 2			3	4	
	Ashkelon					Type 3				4	
	Kabri, Tell					Type 3				4	
	Ekron						Type 2		Type 3		3
	Yavneh-Yam					Type 3				3	
	'Erani, Tel			Type 3						3	
	Acco, Tel					Type 3		Type 4	Type 3	3	
	Bira, Tel					Type 3				3	
	Burga, Tel					Type 3				3	
	Dan, Tel			Type 3						3	
	Shimron, Tel						Type 2			3	
	'Ajjul, Tell el-					Type 3		Type 4		3	
	Aphek, Tel	Type 3				Type 3	Type 4		4	3	
	Poran, Tel	Type 3				Type 3				3	
	Megiddo					Type 2		Type 4		3	
	Hesi, Tell el-			Type 3					5	3	
	Ashdod, Tel					Type 3				2	
	Achzib					Type 3				2	
	Keisan, Tell	Type 3				Type 3				2	
	Zeror					Type 3				2	
	Ta'anach	Type 3					Type 3		Type 4	2	
	Nagila, Tel					Type 3				2	
	Jokneam					Type 3		Type 4		2	
	Hefer, Tel					Type 3				2	
	Dalit, Tel	Type 3								2	
	Abu Hawam, Tell							Type 3		2	
	Nahariya, Tel						Type 3		4	2	
	Jaffa						Type 3		4	2	
	Gerisa, Tel					Type 3				5	
	Poleg, Tel					Type 5				1	
	Qashish, Tel	Type 5				Type 5				5	
	Mor, Tel								Type 5	1	
	Balah, Deir el-								5	1	
Zurekiyeh, 'Ain					Type 5				1		
Michal, Tel							Type 5		1		
Mevorakh, Tel					Type 5				1		
Me'ona	Type 5								?		
9	Yarmouth, Tel	Type 3								3	
	Lachish	Type 3					Type 3		4	3	
	Gezer					Type 3				Type 4	
	Far'ah (N.), Tell	Type 3					Type 3				2

Fig. 9b : Tableau de classification des sites fortifiés du Proche-Orient à l'âge du Bronze (N=159).

Z.	Sites	BA II	BA III	BA IV	BM I	BM IIa	BM IIb	BR I	BR IIab	G.
9	Dothan, Tel	Type 3					Type 3			2
	Beit Mirsim, Tell						Type 3		Type 3	2
	Beth-Shemesh						Type 3	Type 4		1
	Batash, Tel						Type 3	Type 4		1
	Kheibar, Khirbet						Type 5			1
	Kebara, El-						Type 5			1
10	'Ai	Type 3								3
	Arad, Tel	Type 3								3
	Hebron, Tel						Type 3			2
	Shechem						Type 3			2
	Jérusalem						Type 3		Type 4	2
	Shiloh, Tel						Type 3			2
	Beth-El						Type 5			1
	Beth-Zur						Type 5			1
	Halif, Tel			Type 5						1
	Makhrug, Kh.	Type 5	Type 3							?
11	Haror, Tel						Type 3		4	3
	Jemmeh, Tell						Type 3			2
	Far'ah (S.), Tell						Type 3		5	2
	Sera', Tel						Type 3		Type 4	1
	Masos						Type 5			1
	Malhata, Tel						Type 5			1
12	Beth-Yerah	Type 3								3
	Abu Kharaz, Tell	Type 3					Type 3			3
	Beth-Shean, Tel					Type 3	Type 5			2
	Jéricho	Type 3				Type 3		Type 4		2
	Pella					Type 3				2
	Bab edh-Dhra'	Type 3								2
	Hammah, Tell el-					Type 5				1
	Kitan, Tel						Type 5			1
	Deir 'Alla, Tell						Type 5			1
	Nimrin, Tell						Type 5			?
13	Irbid, Tell					Type 3				3
	'Amman		Type 3			Type 3				3
	Jawa					Type 5				3
	Zeiraqoun, Kh.	Type 3								3
	Batrawy, Khirbet	Type 3								2
	Iskander, Khirbet				Type 3					2
	Sahab						Type 5			1
	'Umayri, Tell el-						Type 3			?

THÈME VIII

Légende	
Zone 1	Vallée de l'Euphrate
Zone 2	Vallée du Khabour
Zone 3	Djézireh
Zone 4	Syrie du Nord
Zone 5	Vallée de l'Oronte
Zone 6	Méditerranée Nord
Zone 7	Syrie du Sud
Zone 8	Méditerranée Sud
Zone 9	Samarie/Shephelah
Zone 10	Montagnes de Judée
Zone 11	Désert du Néguev
Zone 12	Vallée du Jourdain
Zone 13	Transjordanie

Type 1	Ville double fortifiée
Type 2	Ville fortifiée à citadelle
Type 3	Ville simple fortifiée
Type 4	Ville ouverte à forteresse
Type 5	Place forte

Groupe 1	< 3 ha
Groupe 2	3 - 9 ha
Groupe 3	9 - 27 ha
Groupe 4	27- 81 ha
Groupe 5	> 81 ha

Note sur les superficies :
Les groupes sont établis empiriquement sur la base d'un coefficient multiplicateur 3

Fig. 9c : Tableau de classification des sites fortifiés du Proche-Orient à l'âge du Bronze (N=159).

- 1) Type 1 (*ville double fortifiée*) [29 %] ; 2) Type 2 (*ville fortifiée à citadelle*) [8 %] ;
 3) Type 3 (*ville simple fortifiée*) [39 %] ; 4) Type 5 (*place forte*) [23 %].

Le Bronze ancien II–III (première moitié du III^e millénaire) est marqué au Levant Sud par un processus d'urbanisation multiple : Yarmouth, Arad ou Umbashi⁸⁵. L'aboutissement du processus – *la ville* – présente un certain nombre de critères politiques et socioéconomiques homogènes. La répartition des sites fortifiés par types au Bronze ancien II et au Bronze ancien III (cf. fig. 11) est quasi-identique. La moyenne des données statistiques permet d'établir un deuxième modèle de répartition par types à 2 rangs – complètement différent du modèle précédent nord mésopotamien :

- 1) Type 3 (*ville simple fortifiée*) [88 %] ; 2) Type 5 (*place forte*) [12 %].

Le Bronze ancien IV–BM I (seconde moitié du III^e millénaire) est marqué par un effondrement – une désagrégation générale du système urbain sud levantin et de ses éléments fondamentaux⁸⁶. Le Bronze ancien IVB (fin du III^e millénaire) au Proche-Orient Nord n'est guère une période de récession urbaine généralisée⁸⁷. En Mésopotamie du Nord et au Levant Nord, la conquête agadéenne ne marque pas de rupture⁸⁸. Si certains sites fortifiés sont détruits ou abandonnés, le Bronze ancien IVB apparaît globalement, dans la plupart des régions, comme une période de relative stabilité du modèle urbain et de ses principales composantes politiques et socioéconomiques⁸⁹ : en Mésopotamie du Nord, la répartition des sites fortifiés par types (cf. fig. 10) correspond assez bien au modèle 1 du Bronze ancien II–IVA :

- 1) Type 1 (*ville double fortifiée*) [31 %] ; 2) Type 2 (*ville fortifiée à citadelle*) [13 %] ;
 3) Type 3 (*ville simple fortifiée*) [43 %] ; 4) Type 5 (*place forte*) [13 %].

Le Bronze moyen I au Levant Nord [=Bronze moyen IIA au Levant Sud] (début du II^e millénaire), est une période de ré-urbanisation massive et de construction de nouvelles identités politiques et de

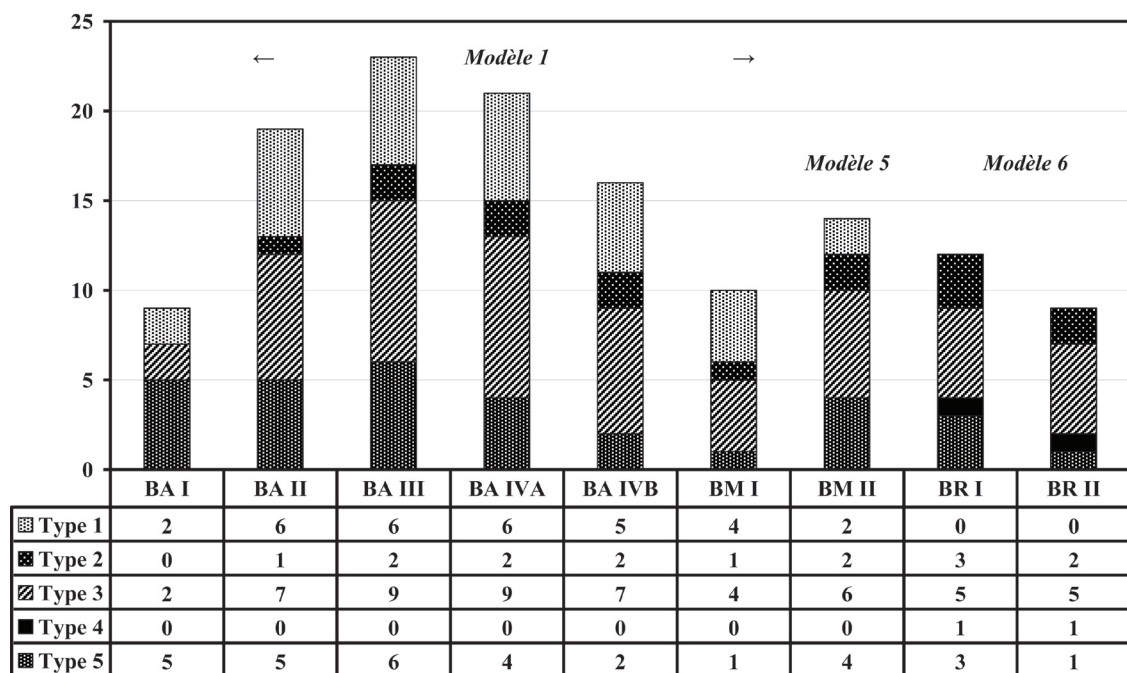


Fig. 10 : Répartition des sites fortifiés par types et par périodes en Mésopotamie du Nord (3000-1200 av. J.-C.)

structures socioéconomiques multiples⁹⁰. La mosaïque des cité-royaumes II est à son apogée au Bronze moyen II (P.-O. Nord) et au Bronze moyen IIB (P.-O. Sud) : Mari, Leilan–Šubat-Enlil, Qatnā, Yamhad, Hašor ou Ashkelon⁹¹. Au Levant Nord, la répartition des sites fortifiés par types (cf. fig. 12) est quasi-

⁸⁵ Voir Ben-Tor, 1992 : 81-125.

⁸⁶ Voir Gophna, 1992 : 126-158 ; Dever, 1995 : 282-296.

⁸⁷ Voir Marro et Kuzucuoğlu, 2007 : 583-590.

⁸⁸ Voir Sallaberger, 2007 : 417-456 ; Schwartz, 2007 : 45-68.

⁸⁹ Voir Marro et Kuzucuoğlu, 2007 : 583-590.

⁹⁰ Voir Akkermans et Schwartz, 2003 : 288-326 ; Kempinski, 1992 : 159-210 ; Ilan, 1995 : 297-319.

⁹¹ Voir Charpin et Ziegler, 2003 et Burke, 2010 : 43-66.

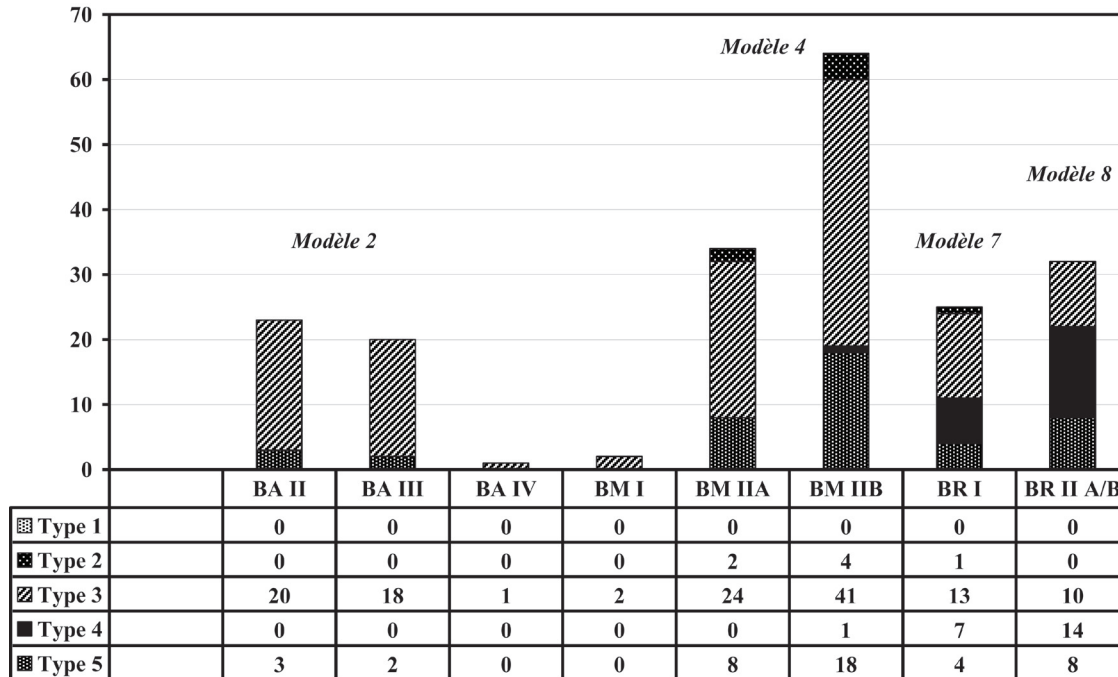


Fig. 11 : Répartition des sites fortifiés par types et par périodes au Levant Sud (3000-1200 av. J.-C.)

identique du Bronze moyen I au Bronze moyen II. La moyenne des données statistiques permet d'établir un troisième modèle à 3 rangs :

- 1) Type 2 (*ville fortifiée à citadelle*) [43 %] ;
- 2) Type 3 (*ville simple fortifiée*) [51 %] ;
- 3) Type 5 (*place forte*) [6 %].

Au Levant Sud, la répartition des sites fortifiés par types (cf. fig. 11), relativement homogène au Bronze moyen IIA et au Bronze moyen IIB, permet d'établir un quatrième modèle à 4 rangs – fondamentalement différent du modèle 2 sud levantin du Bronze ancien :

- 1) Type 2 (*ville fortifiée à citadelle*) [6 %] ;
- 2) Type 3 (*ville simple fortifiée*) [67 %] ;
- 3) Type 4 (*ville ouverte à forteresse*) [1 %] ;
- 4) Type 5 (*place forte*) [26 %].

En Mésopotamie du Nord, la répartition des sites fortifiés par types au Bronze moyen I et au Bronze moyen II (cf. fig. 10) est assez hétérogène. Au Bronze moyen I, elle correspond assez bien au modèle 1 nord mésopotamien du Bronze ancien :

- 1) Type 1 (*ville double fortifiée*) [40 %] ;
- 2) Type 2 (*ville fortifiée à citadelle*) [10 %] ;
- 3) Type 3 (*ville simple fortifiée*) [40 %] ;
- 4) Type 5 (*place forte*) [10 %].

Au contraire pour le Bronze moyen II, la répartition des sites fortifiés par types (cf. fig. 10) permet d'établir un cinquième modèle à 4 rangs :

- 1) Type 1 (*ville double fortifiée*) [14 %] ;
- 2) Type 2 (*ville fortifiée à citadelle*) [14 %] ;
- 3) Type 3 (*ville simple fortifiée*) [43 %] ;
- 4) Type 5 (*place forte*) [29 %].

Ce modèle est caractérisé par un pourcentage relativement faible de *villes doubles fortifiées* (Type 1) et un pourcentage assez élevé de places fortes (Type 5).

Le Bronze récent (seconde moitié du II^e millénaire) est marqué en Mésopotamie du Nord et au Levant par un bouleversement du jeu politique dont la conséquence, cette fois pérenne, est la matérialisation de l'idée impériale et de ses principaux rouages sur la scène du Proche-Orient (Mitanni, Égypte, Hatti, Assyrie)⁹². Cette redistribution des forces centralisatrices est particulièrement saillante en Mésopotamie du Nord, où les anciens pôles du système politique et socioéconomique (Type 1) ont été évincés ; le Levant Sud, sous protectorat, est contrôlé par un réseau de forteresses égyptiennes (Type 5). En Mésopotamie du Nord, la répartition des sites fortifiés par types au Bronze récent I et au Bronze récent

THÈME VIII

⁹² Voir Liverani, 2001 ; Freu, 2003 ; Grandet, 2008 ; Akkermans et Schwartz, 2003 : 327- 359.

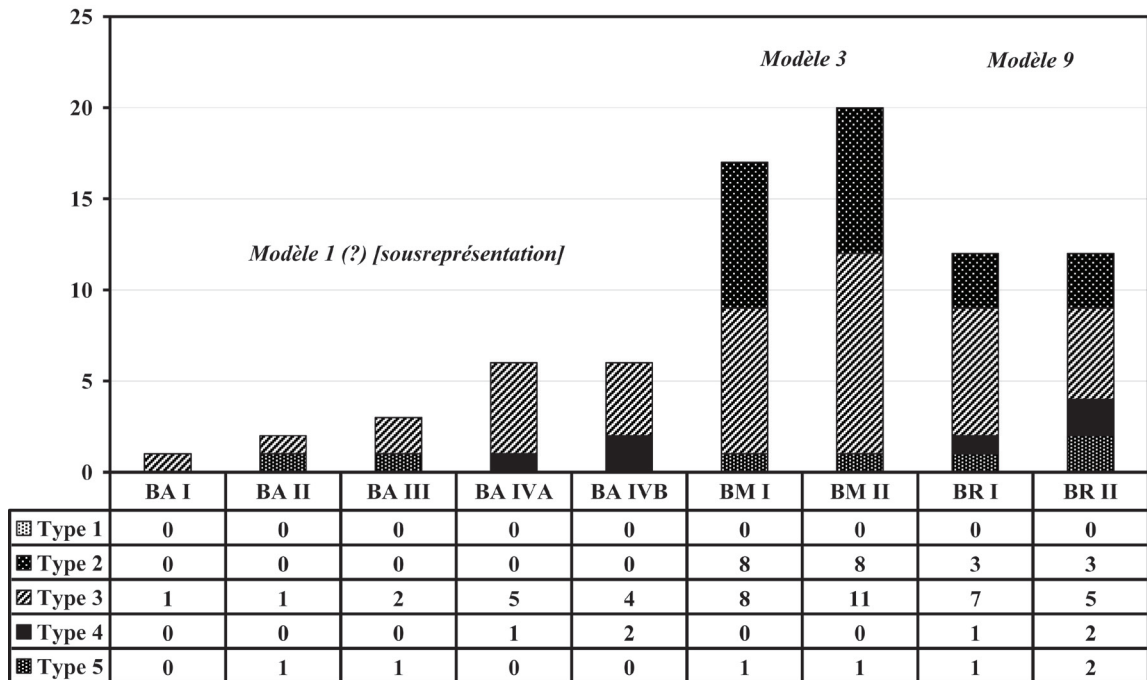


Fig. 12 : Répartition des sites fortifiés par types et par périodes au Levant Nord (3000-1200 av. J.-C.)

II (cf. fig. 10) est relativement homogène. La moyenne des données statistiques permet d'établir un sixième modèle à 4 rangs :

- 1) Type 2 (*ville fortifiée à citadelle*) [23 %] ;
- 2) Type 3 (*ville simple fortifiée*) [49 %] ;
- 3) Type 4 (*ville ouverte à forteresse*) [10 %] ;
- 4) Type 5 (*place forte*) [18 %].

Au Levant Sud, la répartition des sites fortifiés par types au Bronze récent I (cf. fig. 11) permet d'établir un septième modèle à 4 rangs :

- 1) Type 2 (*ville fortifiée à citadelle*) [4 %] ;
- 2) Type 3 (*ville simple fortifiée*) [52 %] ;
- 3) Type 4 (*ville ouverte à forteresse*) [28 %] ;
- 4) Type 5 (*place forte*) [16 %].

La répartition des sites fortifiés par types au Bronze récent IIA et au Bronze récent IIB (cf. fig. 11) permet d'établir un huitième modèle à 3 rangs :

- 1) Type 3 (*ville simple fortifiée*) [31 %] ;
- 2) Type 4 (*ville ouverte à forteresse*) [44 %] ;
- 3) Type 5 (*place forte*) [25 %].

Au Levant Nord, la répartition des sites fortifiés par types, relativement homogène au Bronze récent I et au Bronze récent II (cf. fig. 12), permet d'établir un neuvième modèle à 4 rangs :

- 1) Type 2 (*ville fortifiée à citadelle*) [25 %] ;
- 2) Type 3 (*ville simple fortifiée*) [50 %] ;
- 3) Type 4 (*ville ouverte à forteresse*) [12,5 %] ;
- 4) Type 5 (*place forte*) [12,5 %].

Dans l'ensemble du Proche-Orient, l'influence impérialiste est exprimée de façon concrète – au Levant Sud en particulier – par un pourcentage élevé de *villes ouvertes à forteresse* (Type 4). Le démantèlement des fortifications urbaines est naturellement le corollaire de la politique expansionniste de telle ou telle puissance hégémonique. Au Levant, la fin du II^e millénaire est une période d'effondrement général⁹³, marquée par la chute du Hatti, la réduction de la sphère d'influence de l'Égypte et la destruction quasi-systématique des principaux royaume-satellites de ces deux grandes puissances au Levant Nord et au Levant Sud.

Résumons (cf. fig. 13). Le Bronze ancien II–IVB en Mésopotamie du Nord (2750–2000 av. J.-C.) et le Bronze ancien II–III au Levant Sud (3000–2400 av. J.-C.) sont des périodes marquées par une certaine continuité des modèles urbains apparus au début du III^e millénaire (modèles 1 et 2) : la répartition en pourcentage des sites fortifiés par types en Mésopotamie du Nord du Bronze ancien II au Bronze moyen I est relativement homogène, tandis que la distribution quantitative des sites fortifiés par

⁹³ Voir Oren, (éd) 2000.

types au Levant Sud du Bronze ancien II au Bronze ancien III est quasi-identique. Le modèle 1 nord mésopotamien est structurellement différent du modèle 2 sud levantin. Le premier modèle, composé de quatre rangs (types 1, 2, 3 et 5), caractérisé par un pourcentage relativement élevé (+/- 30 %) de *villes doubles fortifiées* (> 81 ha), apparaît comme un modèle-type vertical (peut-être multicéphale). Le modèle 2, composé de seulement deux rangs (types 3 et 5), où le rang 1 regroupe la plupart des sites fortifiés (+/- 90 %), qui sont des *villes simples fortifiées* (3 à 27 ha), apparaît comme un modèle-type horizontal (peut-être acéphale). Le Bronze moyen I-II au Levant Nord (2000-1600 av. J.-C.), le Bronze moyen IIA-IIB au Levant Sud (1950-1550 av. J.-C.) et le Bronze moyen II en Mésopotamie du Nord (1800-1600 av. J.-C.) sont des périodes de ré-urbanisation et/ou de construction de nouveaux modèles urbains (modèles 3, 4 et 5). Le modèle 4 sud levantin et le modèle 5 nord mésopotamien diffèrent complètement des modèles du Bronze ancien : au Levant Sud, le modèle 4 est composé de quatre rangs (types 2, 3, 4 et 5), où le rang 1 compte un pourcentage faible (+/- 5 %) de *villes fortifiées à citadelle* (9 à 81 ha) ; en Mésopotamie du Nord, le modèle 5 est caractérisé par un pourcentage relativement faible de *villes doubles fortifiées* (+/- 15 %) et un pourcentage assez élevé de places fortes (+/- 30 %). Ces deux modèles à plusieurs rangs, structurellement assez proches – définis l'un et l'autre par un pourcentage peu élevé de sites fortifiés du rang 1 (*villes fortifiées à citadelle* au Levant Sud et *villes doubles fortifiées* en Mésopotamie du Nord) – semblent constituer un modèle-type vertical (probablement pyramidal). Le Bronze récent I-II en Mésopotamie du Nord et au Levant Nord (1600-1200 av. J.-C.) et le Bronze récent I-IIB au Levant Sud (1550-1200 av. J.-C.) sont des périodes marquées par des changements importants dans la structure des divers modèles urbains apparus au Bronze moyen (modèles 6, 7, 8 et 9). Deux éléments sont frappants : 1. Les *villes doubles fortifiées* (Type 1) ne sont plus attestées en Mésopotamie du Nord ; 2. Le modèle 6 nord mésopotamien, modèles 7 et 8 sud levantins et le modèle 9 nord levantin sont caractérisés enfin par un pourcentage relativement élevé de *villes ouvertes à forteresse* (Type 4).

*

Modèle 1	Mésopotamie du Nord BA II→BM I (2750-1800 av. J.-C.)	1) Type 1 (<i>ville double fortifiée</i>) [29 %] 2) Type 2 (<i>ville fortifiée à citadelle</i>) [8 %] 3) Type 3 (<i>ville simple fortifiée</i>) [39 %] 4) Type 5 (<i>place forte</i>) [23 %]
Modèle 2	Levant Sud BA II→BA III (3000-2400 av. J.-C.)	1) Type 3 (<i>ville simple fortifiée</i>) [88 %] 2) Type 5 (<i>place forte</i>) [12 %]
Modèle 3	Levant Nord BM I→BM II (2000-1600 av. J.-C.)	1) Type 2 (<i>ville fortifiée à citadelle</i>) [43 %] 2) Type 3 (<i>ville simple fortifiée</i>) [51 %] 3) Type 5 (<i>place forte</i>) [6 %]
Modèle 4	Levant Sud BM IIA→BM IIB (1950-1550 av. J.-C.)	1) Type 2 (<i>ville fortifiée à citadelle</i>) [6 %] 2) Type 3 (<i>ville simple fortifiée</i>) [67 %] 3) Type 4 (<i>ville ouverte à forteresse</i>) [1 %] 4) Type 5 (<i>place forte</i>) [26 %]
Modèle 5	Mésopotamie du Nord BM II (1800-1600 av. J.-C.)	1) Type 1 (<i>ville double fortifiée</i>) [14 %] 2) Type 2 (<i>ville fortifiée à citadelle</i>) [14 %] 3) Type 3 (<i>ville simple fortifiée</i>) [43 %] 4) Type 5 (<i>place forte</i>) [29 %]
Modèle 6	Mésopotamie du Nord BR I→BR II (1600-1200 av. J.-C.)	1) Type 2 (<i>ville fortifiée à citadelle</i>) [23 %] 2) Type 3 (<i>ville simple fortifiée</i>) [49 %] 3) Type 4 (<i>ville ouverte à forteresse</i>) [10 %] 4) Type 5 (<i>place forte</i>) [18 %]
Modèle 7	Levant Sud BR I (1550-1400 av. J.-C.)	1) Type 2 (<i>ville fortifiée à citadelle</i>) [4 %] 2) Type 3 (<i>ville simple fortifiée</i>) [52 %] 3) Type 4 (<i>ville ouverte à forteresse</i>) [28 %] 4) Type 5 (<i>place forte</i>) [16 %]
Modèle 8	Levant Sud BR IIA→BRIIB (1400-1200 av. J.-C.)	1) Type 3 (<i>ville simple fortifiée</i>) [31 %] 2) Type 4 (<i>ville ouverte à forteresse</i>) [44 %] 3) Type 5 (<i>place forte</i>) [25 %]
Modèle 9	Levant Nord BR I→BR II (1600-1200 av. J.-C.)	1) Type 2 (<i>ville fortifiée à citadelle</i>) [25 %] 2) Type 3 (<i>ville simple fortifiée</i>) [50 %] 3) Type 4 (<i>ville ouverte à forteresse</i>) [12,5 %] 4) Type 5 (<i>place forte</i>) [12,5 %]

THÈME VIII

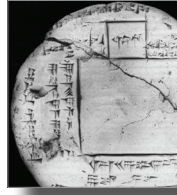
Fig. 13 : Modèles de répartition des sites fortifiés par types dans le Proche-Orient à l'âge du Bronze

Rappelons ici pour conclure les points importants avancés au cours de cette étude. Notre classification est fondée sur des critères relatifs à la *topologie défensive*. Cette notion englobe une série d'éléments identifiables par l'archéologie. La notion de *topologie défensive* est d'autant plus intéressante qu'elle transparait dans les documents épigraphiques comme un élément important de représentation de l'urbain. Cette classification est par définition *structurelle* mais, elle est aussi, indirectement ou extrinsèquement, *diachronique* et *géographique*. L'évolution urbaine, dont les principales étapes ont pu être reconstituées de façon générale à partir de modèles de répartition des sites fortifiés par types, s'inscrit dans un contexte socioéconomique multiforme et reflète, sur la longue durée (de 3000 à 1200 av. J.-C.), l'évolution géopolitique complexe de l'Orient ancien.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

- ABRAHAMI P. 2008. L'armée d'Akkad. In : ABRAHAMI P. et BATTINI L. (eds.) *Les armées du Proche-Orient ancien (III^e-I^{er} mill. av. J.-C.)*, Actes du colloque international organisé à Lyon les 1^{er} et 2 décembre 2006, *BAR International Series* 1855 : 1-22. Oxford.
- AKKERMANS P. et SCHWARTZ G. 2003. *The Archaeology of Syria, From Complex Hunter-Gatherers to Early Urban Societies (c. 16 000-300 BC)*. Cambridge : Cambridge World Archaeology.
- ALBRIGHT W. 1935. Palestine in the Earliest Historical Period, *Journal of the Palestine Oriental Society* 15 : 193-234.
- ARCHI A. et BIGA M.G. 2003. A victory over Mari and the fall of Ebla, *Journal of Cuneiform Studies* 55 : 1-44.
- BALL W. *et alii*. 1989. The Tell al-Hawa Project, Archaeological Investigations in the North Jazira 1986-87, *Iraq* 51 : 1-66.
- BEN-TOR A. (ed.) 1992. *The Archaeology of Ancient Israel*. New Haven : Yale University Press.
- BURKE A. 2008. "Walled up to Heaven", *The Evolution of MBA Fortification Strategies in the Levant*, Indiana.
- BURKE A. 2010. Canaan under Siege, The History of Egypt's War in Canaan during the Early Eighteenth Dynasty. In : VIDAL J. (ed.) *Studies on War in the Ancient Near East, Collected Essays on the Military History* : 43-66. Münster : Ugarit-Verlag.
- CHARPIN D. 1993. Données nouvelles sur la poliorcétique à l'époque paléo-babylonienne, *Mari Annales de Recherches Interdisciplinaires* 7 : 193-203. Paris : Éditions Recherche sur les Civilisations.
- CHARPIN D. 2004. Chroniques bibliographiques. 3. Données nouvelles sur la région du Petit Zab au XVIII^e siècle av. J.-C., *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale* 98 : 151-178.
- CHARPIN D. et ZIEGLER, N. 2003. Mari et le Proche-Orient à l'époque amorrite : essai d'histoire politique, *Florilegium Marianum* 5, *Mémoires de N.A.B.U.* 6, Paris.
- CHILDE G. 1950. The Urban Revolution », *Town Planning Review* 21 : 3-17.
- DEVER W. 1995. Social Structure in the Early Bronze IV Period in Palestine. In : LEVY T. (ed.) *The Archaeology of Society in the Holy Land* : 282-296. New York.
- DOSSIN G. 1972. *Adaššum et kirhum*, textes de Mari, *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie Orientale* 66 : 111-130.
- DURAND J.-M. 1997. Les documents épistolaires du palais de Mari 1. *Littératures Anciennes du Proche-Orient* 16. Paris : Éditions du Cerf.
- DURAND J.-M. 1998. Les documents épistolaires du palais de Mari 2. *Littératures Anciennes du Proche-Orient* 17. Paris : Éditions du Cerf.
- FINKELSTEIN I., USSISHKIN D. et HALPERN B. 2000. *Megiddo III, The 1992-1996 Seasons*. Tel Aviv : Emery and Claire Yass Archaeology Press.
- FOSTER B. 1982. The Siege of Armanum, *Journal of the Ancient Near Eastern Society* 14 : 27-36.
- FRAYNE D. 1993. Sargonic and Gutian Periods (2334-2113 BC). *The Royal Inscriptions of Mesopotamia, Early Periods* 2. Toronto : University of Toronto Press.
- FREU J. 2003. Histoire du Mitanni. *Collection Kubaba, Série Antiquité* 3. Paris : l'Harmattan.
- GADD C. et LEGRAIN L. 1928. *Ur Royal Inscriptions. Ur Excavation Texts (UET)* 1. London.
- GONEN R. 1987. Megiddo in the Late Bronze Age : Another Reassessment, *Levant* 19 : 83-100.

- GONEN R. 1992. The Late Bronze Age. *In* : BEN-TOR A. 1992 : 211-257.
- GOPHNA R. 1992a. The Intermediate Bronze Age. *In* : BEN-TOR A. 1992 : 126-158.
- GRANDET P. 2008. *Les Pharaons du Nouvel Empire : une pensée stratégique (1550-1069 av. J.-C.)*, Collection l'art de la guerre. Paris : Éditions du Rocher.
- HERZOG Z. 1997. Archaeology of the City : Urban Planning in Ancient Israel and Its Social Implications. *Monograph Series* 13. Jerusalem : Emery and Claire Yass Archaeology Press.
- ILAN D. 1995. The Dawn of Internationalism : The Middle Bronze Age. *In* : LEVY T. (ed.) *The Archaeology of Society in the Holy Land* : 297-319. New York.
- JOANNÈS F. 1990. Une expédition dans la région de Šubat-Enlil, *Les Dossiers d'Archéologie* 155 : 64-71.
- KAPLAN J. 1975. Further Aspects of the Middle Bronze Age II Fortifications in Palestine, *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins* 91 : 1-17.
- KEMPINSKI A. 1992. The Middle Bronze Age. *In* : BEN-TOR A. 1992 : 159-210.
- LION B. 2008. L'armée d'après la documentation de Nuzi. *In* : ABRAHAMI P. et BATTINI L. (eds.) *Les armées du Proche-Orient ancien (III^e-I^{er} mill. av. J.-C.)*, Actes du colloque international organisé à Lyon les 1^{er} et 2 décembre 2006, *BAR International Series* 1855 : 71-81. Oxford.
- LIVERANI M. 2001. *International Relations in the Ancient Near East, 1600-1100 BC*. Chippenham, Wiltshire : Palgrave.
- MARRO C. et KUZUCUOĞLU C. 2007. Northern Syria and upper Mesopotamia at the end of the third millennium BC : Did a crisis take place ? *In* : KUZUCUOĞLU C. et MARRO C. (eds.) *Sociétés humaines et changement climatique à la fin du troisième millénaire : une crise a-t-elle eu lieu en haute Mésopotamie ?* : 583-590. Istanbul : Institut Français d'Études Anatoliennes Georges Dumézil.
- MOORTGAT-CORRENS U. 1972. *Die Bildwerke vom Djebelet el Beda in ihrer räumlichen und zeitlichen Umwelt*, Berlin, New York.
- NOUGAYROL J. 1963. Guerre et paix à Ugarit, *Iraq* 25/2 : 110-123
- OREN E. (ed). 2000. *The Sea People and Their World : A Reassessment*, University of Pennsylvania, Philadelphia.
- OTTO A. 2006. *Archeological Perspectives on the Localization of Naram-sin's Armanum*, *Journal of Cuneiform Studies* 58 : 1-26.
- SALLABERGER W. 2007. From Urban Culture to Nomadism : A History of Upper Mesopotamia in the Late Third Millennium. *In* : KUZUCUOĞLU, C. et MARSONE P. (eds.) *Sociétés humaines et changement climatique à la fin du troisième millénaire : une crise a-t-elle eu lieu en Haute Mésopotamie ? Actes du colloque de Lyon, 5-8 décembre 2005*. *Varia Anatolica* 19 : 417-456. Istanbul : Institut Français d'Études Anatoliennes Georges Dumézil.
- SCHWARTZ G. 2007. *Taking the Long View on Collapse : A Syrian Perspective*. *In* : KUZUCUOĞLU C. et MARSONE P. (eds.) *Sociétés humaines et changement climatique à la fin du troisième millénaire : une crise a-t-elle eu lieu en Haute Mésopotamie ? Actes du colloque de Lyon, 5-8 décembre 2005*. *Varia Anatolica* 19 : 45-68. Istanbul : Institut Français d'Études Anatoliennes Georges Dumézil.
- YADIN Y. 1955. *Hyksos Fortifications and the Battering-Ram*, *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 137 : 23-32.
- ZIEGLER N. 1994. Deux esclaves en fuite à Mari (Textes 1 et 2). *In* : CHARPIN D. et DURAND J.-M. (eds.), *Recueil d'études à la mémoire de Maurice Birot, Florilegium Marianum 2, Mémoires de N.A.B.U.* 3 : 11-21. Paris.



LA VILLE ET SES LIMITES

LIMITES URBAINES ET ENCEINTES FORTIFIÉES

ÉLÉMENTS DE TOPOLOGIE URBAINE AU PROCHE ORIENT

ANCIEN AU III^e MILLÉNAIRE AVANT NOTRE ÈRE

Pascal BUTTERLIN

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne – ArScAn-VEPMO

Pascal.Butterlin@univ-paris1.fr

Il est couramment admis dans les études de l'urbanisme mésopotamien que les limites des villes sont la plupart du temps définies par les enceintes. Là où les conditions de conservation le permettent, les restes parfois spectaculaires de ces enceintes mésopotamiennes constituent un repère topographique simple qui permet d'évaluer la superficie d'ensemble non de l'espace bâti mais d'un périmètre de sécurité défini par ces enceintes (fig. 1). L'enceinte est une limite physique et symbolique évidente, célébrée dans l'épopée de Gilgameš comme l'une des marques par excellence de la dignité d'Uruk et de sa déesse. La superficie de ces périmètres fortifiés ou sécurisés est souvent le seul indicateur que nous ayons pour évaluer la taille de ces cités, une fois estimée l'ampleur de l'érosion subie par ces enceintes. Cela ne correspond pas, loin s'en faut, avec l'espace bâti, beaucoup plus difficile à évaluer, même quand des prospections intensives sur des sites permettent d'en avoir une idée. Il est très clair que ces périmètres atteignent souvent les 300-400 ha de superficie dans le sud et le centre de la Mésopotamie, qu'ils ne dépassent guère 80 à 100 ha dans le nord mésopotamien. Seules des capitales au destin exceptionnel dépassent ces superficies, Kiš probablement, Uruk puis Babylone et Ninive. Ces questions d'échelle ne sont pas anodines, surtout quand il s'agit de défendre ces périmètres sérieusement. Portes et bastions, c'est un fait également bien connu, sont des points particulièrement remarquables, voire magiques, objets d'une dévotion très particulière, tant la sécurité vient là se mêler à la magie et aux rituels. La dénomination des portes des grandes capitales mésopotamiennes répondait en effet à des préoccupations diverses, cataloguées par Pongratz-Leisten¹ : à des programmes théologiques/politiques, ou à des données topographiques (type d'activités) ou bien à l'environnement géographique de la ville.

Toutefois, ces systèmes urbains ont évolué dans le temps et dans l'espace, et leurs mutations ont été, à l'instar de celles des édifices sacrés, célébrées dans les inscriptions commémoratives, les briques inscrites ou des dépôts de fondation. La régénération de ces systèmes s'est accompagnée de rites complexes et de mutations dictées à la fois par l'évolution de la population et par celle des techniques de siège. La dilatation ou la contraction de ces périmètres est un fait bien connu dans le cas de certaines grandes capitales², ou de centres plus modestes, notamment dans la Jezireh. L'évolution de ces systèmes urbains est particulièrement difficile à comprendre quand on est en présence d'enceintes multiples, dont l'histoire reste encore pour une large part à écrire. C'est sur ce point précis que je souhaite m'attarder dans cette communication, en m'appuyant sur les résultats récents de quelques grands chantiers, notamment à Tell Khuera et Mari. Mais avant d'en venir à ces exemples, il est bon de rappeler dans quel contexte il faut situer la discussion.

Si nous savons maintenant que les premières enceintes fortifiées pouvaient comprendre d'emblée un mur et un avant-mur, comme à Habuba Kabira, le développement de systèmes fortifiés échelonnés est clairement lié à la « révolution urbaine ». Les enceintes antérieures, néolithiques ou chalcolithiques, même si certaines d'entre elles sont renforcées par des tours, ne constituent pas des systèmes de défense fortifiés, mais des périmètres de sécurité, destinés à repousser des menaces de faible intensité. On commence aujourd'hui à mieux comprendre la nature de ces menaces grâce aux études récentes conduites dans la Jezireh, notamment à Hamoukar³ ou Tell Majnuna. La violence organisée devient clairement un phénomène de grande ampleur au plus tard au cours de la phase dite LC 3 (*Late Chalcolithic 3*) aux alentours de 3 700 avant notre ère. C'est l'époque où Hamoukar est doté d'une enceinte et que se militarise très progressivement le monde proto-urbain. Il est clair que les fortifications de Cheikh Hassan comme de Habuba Kabira constituent des systèmes déjà très sophistiqués résultat d'une longue évolution dans la conception même des enceintes et de leur fonctionnement. L'expansion de la culture d'Uruk a une évidente dimension militaire et les destructions observées sur les sites de la Jezireh ont

¹ Pongratz-Leisten, 1994 : 32.

² Butterlin, 2009a et 2010 a

³ Reichel, 2006 sur l'éventuelle invasion urukéenne qui aurait provoqué la destruction de Hamoukar.

été mises en rapport avec des opérations que les colons urukéens auraient pu mener à partir de leurs colonies. J'ai suggéré ainsi que la petite fortification de Mashnaqa à l'Uruk récent aurait pu être érigée pour bloquer l'accès à Tell Brak depuis le sud, le long du Khabur⁴.

Ces enceintes restent toutefois des édifices dont les proportions sont limitées : 2 à 3 m d'épaisseur, avec des périmètres fortifiés de quelques hectares au plus (une vingtaine au grand maximum à Habuba). Le développement au début du III^e millénaire d'ensembles fortifiés urbains de beaucoup plus gros calibre est une des dimensions majeures de la révolution urbaine. On associe ordinairement le développement

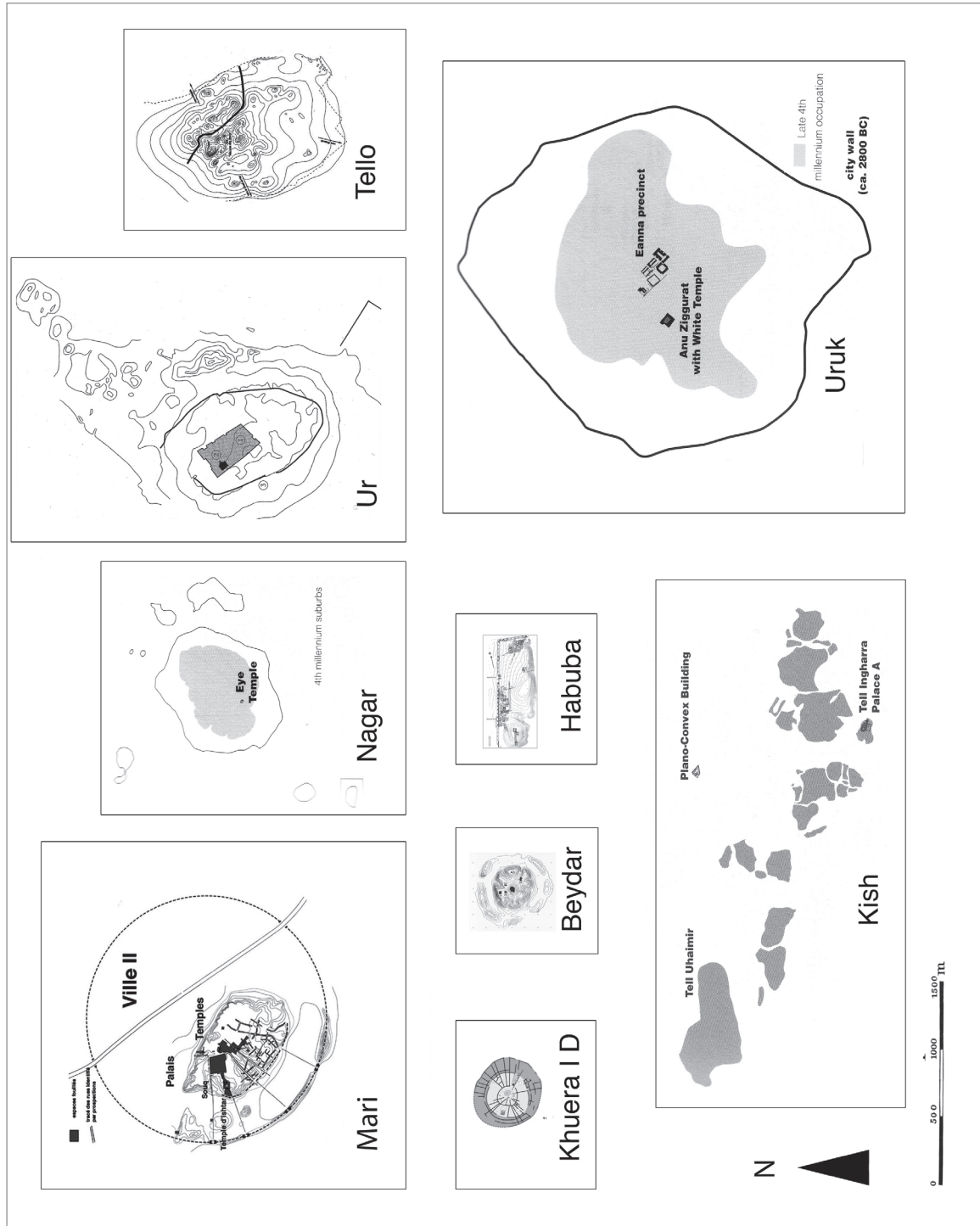


Fig. 1 : Périmètres de sécurité et enceintes ; superficies comparées à la même échelle (P. Butterlin)

⁴ Sur ces questions, Butterlin, 2003 : 356-57, 378.

de ces systèmes à celui des villes en couronnes, les fameuses *Kranzhügel*⁵ (ou Kranhhulgeln ?). Mais il faut là encore insister sur les différences d'échelle, qui apparaissent vite quand on reporte sur un même plan quelques exemples d'enceintes circulaires connus : un abîme apparaît alors entre Mari et les sites du nord, Beydar ou Khuera (fig. 1).

Ce type de dispositif ne paraît pas s'être imposé d'emblée dans le Sud mésopotamien où existent d'autres dynamiques urbaines, apparemment, mais les exemples d'enceintes dans le Sud mésopotamien sont bien postérieurs au début du III^e millénaire et il existe également des cas d'urbanisme circulaire dans le sud, au moins à Ur. Le développement de ces *Kranzhügel* se serait accompagné de la mise en place d'anneaux défensifs concentriques et échelonnés. La célèbre inscription de Narām-Sîn évoquant la prise d'Armanum est assurément le document le plus explicite sur cette morphologie urbaine très particulière. La ville d'Armanum, identifiée aujourd'hui avec Tell Bazi, présente clairement un système échelonné et étagé de trois lignes de défense, depuis le port jusqu'à la citadelle, ligne ultime de la défense, dans la porte de laquelle fut capturé le roi d'Armanum⁶. Défense échelonnée, urbanisme étagé, sont les deux éléments d'une topologie urbaine qui paraît spécifique au nord mésopotamien. Celle-ci est bien fixée en tout cas à l'époque amorrite dans la dichotomie fameuse *adašsum/kirhum* mentionnée à plusieurs reprises dans les textes de Mari, y compris pour Mari même⁷. La généalogie de ces systèmes reste en revanche à écrire dans le détail et cette communication se présente comme une brève contribution à cette discussion.

Le développement des villes circulaires est, on le sait aujourd'hui, l'une des marques les plus originales de l'urbanisation du monde mésopotamien au tournant des IV^e et III^e millénaires avant notre ère. On a longtemps considéré que la plus ancienne ville circulaire était Mari, à la suite des travaux pionniers de Jean Margueron⁸. La ville aurait été dotée dès sa fondation ex nihilo d'une double ligne de protection : la ceinture extérieure d'abord, qui fut une digue couronnée éventuellement d'un mur de briques de deux mètres de large, le mur de la ville intérieur, bâti lui aussi sur fondations de pierres et en briques crues, large de 8 m et renforcé par des tours. L'ensemble aurait été construit à une date voisine de 2 900 avant notre ère. La construction de ce puissant mur urbain, renforcé par la ceinture extérieure faisait de Mari un précurseur dans l'histoire des systèmes défensifs, tant par l'échelle que par l'existence de ce système de défense échelonné.

Des découvertes récentes conduisent toutefois à s'interroger sur ce scénario : il s'agit d'abord des résultats des recherches récentes à Khuera (fig. 2) puis de ceux que les nouvelles recherches archéologiques ont permis d'obtenir à Mari. À Khuera, les recherches conduites par Jan Waalke Meyer ont permis de montrer que la ville a été fondée beaucoup plus tôt qu'on ne le pensait jusqu'ici⁹. Elle aurait été fondée vers 3 100 avant notre ère. Il s'agit donc de la plus ancienne fondation circulaire au cours de la période dite Early Jezira 0, d'après la nomenclature du programme ARCANE¹⁰. La ville aurait été fondée immédiatement

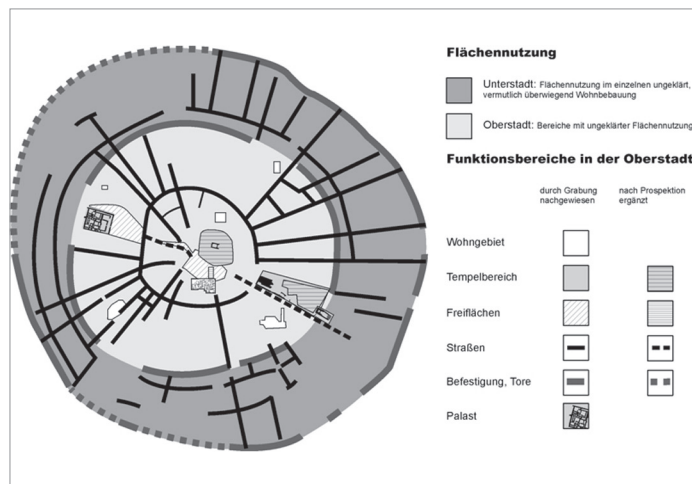


Fig. 2 : Telle Khuera : schéma d'organisation de l'espace (d'après Meyer 2006 : 183)

après l'abandon des colonies urukéennes sur l'Euphrate ou à une époque très proche de cet abandon. Cette première ville de Khuera ne comportait toutefois pas deux enceintes, c'est la deuxième découverte majeure, venue des fouilles récentes. La première ville de Khuera (Khuera I A) fut dotée d'une seule enceinte qui délimitait un périmètre limité (une cinquantaine d'hectares). Cette enceinte a été dégagée

⁵ Pour une vue générale sur la question, Meyer, 2006 et Meyer, à paraître.

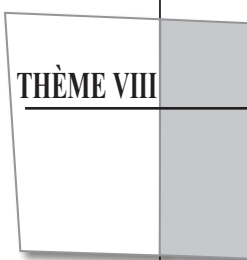
⁶ Sur Armanum et sa situation à Tell Bazi, voir en dernier lieu Otto, 2006.

⁷ Sur cette question voir notamment nos considérations avec la bibliographie afférente : voir Butterlin, 2009.

⁸ Margueron, 2004 pour la synthèse sur ces questions.

⁹ Meyer, 2010 ; Meyer, à paraître.

¹⁰ Associated Regional Chronologies for the Ancient Near East and the Eastern Mediterranean (projet développé dans le cadre de l'European Science Foundation).



en plusieurs points du site¹¹. Il s'agit d'une enceinte large de 4 m environ, conservée sur une hauteur tout à fait impressionnante. Cette enceinte n'a cependant pas été utilisée longtemps, puisque la ville s'est développée par-dessus et s'est dotée dès la période I B d'une deuxième enceinte cette fois beaucoup plus longue, définissant un nouveau périmètre urbain de plus de 90 hectares cette fois. L'une des conclusions majeures de Meyer est que Khuera n'a donc jamais connu de double enceinte et que la double circonvallation n'est pas consubstantielle aux *Kranzhügeln*. Nombre de ces établissements circulaires ne présentent à vrai dire pas de ville basse et la distinction même ne paraît donc pas si évidente.

La croissance de la ville, croissance relativement rapide s'est accompagnée d'une translation du système de protection de la ville. Vers 2 700 avant notre ère, Khuera a une superficie de 90 hectares, l'enceinte intérieure est désormais partie intégrante du tissu urbain. Khuera comme Beydar n'a jamais connu qu'une seule enceinte en même temps. À Beydar, un processus inverse à celui de Khuera s'est déroulé, puisque c'est l'enceinte extérieure qui a été conçue d'abord puis abandonnée. Il s'avère dès lors qu'on ne trouve pas d'exemples précoces de doubles enceintes dans les villes rondes de Haute Mésopotamie. Cette observation nous ramène à la singularité de Mari.

On peut à ce sujet faire plusieurs remarques : tout d'abord, nous savons maintenant que le phénomène des villes rondes s'est développé très précocement en Haute Jezireh mais qu'il s'est étendu hors de sa niche écologique dans la moyenne vallée de l'Euphrate. Outre Mari, Terqa¹² et un établissement découvert récemment (Tell Qubr abu Atiq) sont des fondations circulaires du début du III^e millénaire, et contemporaines de la ville I de Mari¹³. Assurément, l'ampleur de la fondation de Mari la distingue radicalement des fondations circulaires contemporaines ou postérieures comme les villes de Syrie occidentale découvertes récemment. L'autre particularité de Mari est son lien avec le fleuve, un problème qui est différent de celui qui se pose à Terqa ou Abu Atiq. Ces deux dernières fondations sont riveraines du fleuve, tandis qu'à Mari, un canal branché sur l'Euphrate traverse la ville. C'est là une contrainte considérable qui a dû poser des problèmes aux constructeurs des défenses de la ville. Le tracé du canal a aussi joué sur le tracé du réseau radial de la ville qui ne se résume pas à un système parfaitement géométrique. Troisième remarque enfin, les recherches récentes menées sur le site (chantiers N 3- N 5) nous ont conduits à réévaluer l'histoire du système défensif de Mari¹⁴.

On a en effet découvert, au chantier N 4, sous la base des fondations massives en gypse, assignées au niveau de fondation de la ville par Margueron, des vestiges de la ville I de Mari qui sont antérieurs (3 niveaux architecturaux au moins). On peut conclure de cette observation que les fondations en question ne remontent pas à la fondation de la ville mais sont postérieures. Elles ont probablement été construites au moment de la fondation de la deuxième ville de Mari. Cette puissante enceinte urbaine présente deux phases ponctuées chacune par une destruction, la couche de destruction de la première phase a livré des céramiques de la ville II de Mari. On a donc là une datation post-quem sans que l'on puisse pour le moment aller plus loin. Les deux enceintes successives de la ville 2 sont relativement bien conservées dans cette partie du tell et cette observation nous a conduits à élargir la fouille. Nous avons pu dégager les vestiges massifs d'une porte de la ville à simple tenaille (Fig. 3), renforcée par un redan large de 11,80 m, soubassement éventuel d'une tour. Le passage dans la porte était large de 4,70 m ; la largeur des grandes rues de Mari, notamment



Fig. 3 : Mari, rempart intérieur de la ville II. Fondation du massif ouest de la porte sud (Mission archéologique de Mari, fouilles P. Butterlin, responsable S. Rey)

¹¹ Lebeau, 2005.

¹² Sur les remparts de Terqa, voir Buccellati, 1979.

¹³ Sur ces autres fondations circulaires, voir Montero Fenollos, 2009 et 2010.

¹⁴ Butterlin, 2010b pour une présentation générale des résultats préliminaires de ces recherches.

la *via sacra*, à la hauteur du massif rouge. Cette porte était l'un des accès majeurs de la ville par le sud : une deuxième porte située à deux cents mètres à l'ouest ouvrait aussi au sud. Entre ces deux portes ont été repérés les vestiges d'un puissant bastion qui date cette fois de la période amorrite. Il a probablement été édifié par Yahdun-Lîm. Celui-ci se vante dans une inscription fameuse, découverte dans le Grand palais royal en 1935, d'avoir reconstruit, entre autres, les remparts de Mari et d'avoir creusé son fossé¹⁵. À cette époque, tout le quartier a été remodelé : une grande résidence amorrite est en cours de dégagement au nord ce bastion. Celui-ci se présente en saillie, l'enceinte de la ville III étant en retrait d'une quinzaine de mètres : les constructeurs ont décalé ici l'enceinte par rapport à ce qu'elle était pendant la ville II, ce décalage a eu lieu probablement avant l'époque amorrite. Le bastion en question situé à un point de changement de direction des enceintes couvrait les deux portes de la ville, distantes chacune de 80 mètres environ.

Ces grands travaux ont concerné l'enceinte intérieure mais aussi l'enceinte située sur la ceinture (Fig. 4) : le rempart extérieur de la ville II reste modeste. Il est large de deux mètres seulement et la ligne majeure de défense de la ville se trouve alors sur l'enceinte intérieure, construite à cette occasion. Le nouveau rempart extérieur de la ville III¹⁶ est puissamment renforcé, en plusieurs étapes : large de 12 m dans sa phase finale il est renforcé par une masse considérable de gravillons déversés à la base du mur côté intérieur sur plus de vingt mètres de largeur. Le mur lui-même est alors un ouvrage complexe : un mur noyau large de trois mètres fut renforcé par un deuxième mur côté intérieur, puis à l'extérieur par un avant-mur. Entre cet avant-mur, large de 1,50 m, et le mur lui-même, un espace large de 1,20 fut rempli de sable. Il s'agit là d'un ouvrage de défense active, destiné à résister au bélier mais surtout aux sapes : sable et gravillons jouent chacun le rôle de contre-mesures plastiques en cas de creusement de cavités sous ou à la base des murs. Ce sont là autant d'éléments d'une réponse à une poliortétique qui est parfaitement rodée à l'époque amorrite et bien connue par les documents écrits de Mari : la banalisation des techniques d'assaut (béliers, tours et rampes de siège) est un fait majeur de la guerre amorrite¹⁷. Ce rempart extérieur a été construit dès la période des Šakkanakkûs, probablement sous les Šakkanakkûs restaurateurs puis royaux, puis renforcé à l'époque amorrite¹⁸. Son ampleur et sa précocité laissent supposer que les techniques utilisées couramment à l'époque amorrite se sont développées dès l'époque d'Ur III, le puissant mur extérieur n'étant qu'une réponse à ces développements.

À l'époque amorrite, ce mur est appelé le « Grand mur », alors que l'enceinte intérieure est le « mur médian » (Fig. 1). C'est le résultat d'une translation de la ligne majeure de défense de la ville vers l'enceinte extérieure et probablement le fruit de l'extension et de la croissance de la ville elle-même sous les Šakkanakkûs de Mari. L'histoire des enceintes de Mari est ainsi sensiblement plus complexe qu'on ne le pensait. Pour nous résumer, voici le scénario qui se dégage :

- la ville I de Mari est un centre de tradition proto-urbaine doté d'un périmètre élargi de sécurité, digue et mur écran, mais pas de fortifications intérieures massives.

- La ville II de Mari présente une double ligne de défense, la ceinture avec son mur de deux mètres de large mais surtout l'enceinte urbaine intérieure, sur fondations massives en gypse. Cette enceinte est clairement la limite de la ville, la digue restant un périmètre de sécurité.

- Ce système fut restructuré par les constructeurs de la ville III et transformé en machine de guerre. La ceinture devint une enceinte puissamment fortifiée, le rempart intérieur devenant une deuxième ligne de défense dotée au moins à l'époque amorrite d'un puissant bastion au sud.

¹⁵ Margueron, 2004 : 444-446 qui penche pour une construction des remparts de ville III à la période amorrite. Sollberger et Kupper, 1971 : 244. Le texte, édité initialement par Thureau-Dangin, en 1937, a été réédité par Kupper, en 1976 (Kupper 1976), puis par Frayne (RIME 4 : 602-604). Sur l'inscription, voir notamment Durand, 2002 : 561-576 et Charpin et Ziegler, 2003 : 35. Il est reproduit avec l'inscription dans Margueron, 2004 : 436, fig. 415. Les travaux sur les remparts effectués par Yahdun-Lîm sont mentionnés dans les inscriptions recueillies au temple de Shamash et aussi attestés dans un nom d'année de Yahdun-Lîm : « année ou Yahdun-Lîm a bâti la muraille de Mari et celle de Terqa », ce nom d'année est connu par quatre textes, cf. Charpin et Ziegler, 2003 : 63.

¹⁶ Sur les remparts de la ville 3 de Mari, voir en dernier lieu Margueron, 2004 : 342-349, fig. 323, et 345, pour le rempart de ville 3, Butterlin, 2007 et 2009b.

¹⁷ Durand, 1998, Charpin, 2004.

¹⁸ Sur cette question, Butterlin, 2007.

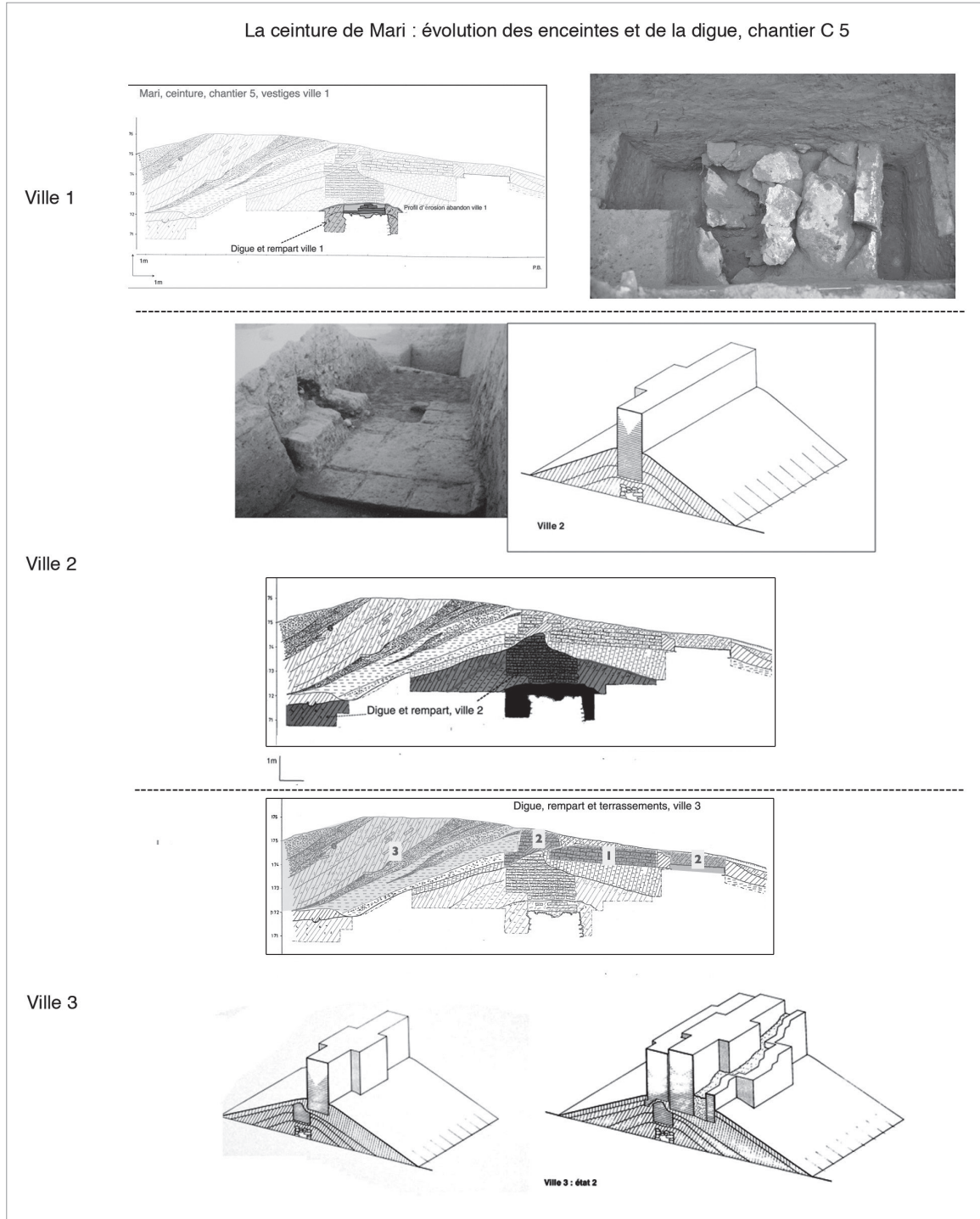


Fig. 4 : Mari, évolution de la ceinture extérieure (coupe P. Butterlin)

*

Mari pas plus que les autres centres fortifiés du début du III^e millénaire n'est doté d'emblée d'une ligne-double de défense. Un tel système ne se met en place que pendant la ville II et il coïncide avec la deuxième révolution urbaine. Là se produit une innovation majeure qui est une composante de l'urbanisme arrivé à maturité. La fin du III^e millénaire voit quant à elle se développer des systèmes beaucoup plus sophistiqués, la défense échelonnée devient sous les Šakkanakkûs puis surtout à l'époque amorrite, une défense active, proportionnée aux innovations de la poliorcétique. Ces observations nous permettent ainsi de jalonner plus précisément l'histoire des systèmes de défense du Bronze ancien au Proche-Orient ancien.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

BUCCELLATI G. 1979. The Fourth Season : Introduction and the Stratigraphic Record, Terqa Preliminary Report, *Bibliotheca Mesopotamica* 10, Malibu.

BUTTERLIN P. 2003. *Les temps proto-urbains de Mésopotamie, contact et acculturation à l'époque dite d'Uruk en Mésopotamie*, Paris.

BUTTERLIN P. 2007. Mari, les Shakkanakkû et la crise de la fin du III^e millénaire. In : KUZUGLUOGLU, C. et MARRO, C. (éd.), *Sociétés humaines et changement climatique à la fin du III^e millénaire : une crise a-t-elle eu lieu en Haute Mésopotamie ?*, Actes du colloque de Lyon, 5-8 décembre 2005, Institut français d'études anatoliennes Georges Dumézil-Istanbul : p. 227-247. Istanbul.

BUTTERLIN P. 2009 a « Les enjeux des nouvelles recherches archéologiques françaises à Mari », in F. CAMELO et J.L. MONTERO-FENOLLOS (dir.), *II e rencontre syro-franco-ibérique d'archéologie et d'histoire ancienne du Proche-Orient, la basse et moyenne vallée de l'Euphrate syrien : zone de frontière et d'échanges*, Estudos Orientais X, Instituto Oriental, Lisboa, p. 53-79.

BUTTERLIN P. 2009b. Entrées royales en Mésopotamie, les limites d'une démarche. In : BÉRENGER A. et PERRIN-SAMINADAYAR E. (dir.), *Les entrées royales et impériales, Histoire, représentation et diffusion d'une cérémonie publique, de l'Orient ancien à Byzance* : 25-47. Paris.

BUTTERLIN P. 2010a. D'Uruk à Mari, recherches récentes sur la première révolution urbaine en Mésopotamie méridionale et centrale, *Actes table ronde Sophau mai 2008, Revue d'Histoire urbaine* : 133-160.

BUTTERLIN P. 2010b. Cinq campagnes à Mari : nouvelles perspectives sur l'histoire de la métropole du Moyen Euphrate, *CRAIBL* 2010, fascicule 1 : 171-229.

CHARPIN D. 2004. Histoire politique du Proche-Orient amorrite (2000-1595). In : CHARPIN D., EDZARD D. O. et STOL, M. Mesopotamien, die altbabylonische Zeit, Annäherung 4, *Oriens Biblicus et Orientalis* 160/4 : 23-480. Fribourg – Göttingen.

CHARPIN D. et ZIEGLER N. 2003. Mari et le Proche-Orient à l'époque amorrite. Essai d'histoire politique, *Florilegium marianum* 5. Paris.

DURAND J.-M. 1998. Documents épistolaires du palais de Mari II, *Littératures anciennes du Proche-Orient* 17, Paris.

DURAND J.-M. 2002. *Documents épistolaires de Mari de Mari, III, LAPO N°18*. Paris : éditions du Cerf.

KUPPER J.-R. 1976 « L'inscription du disque de Yahdun Lim », In : Kramer anniversary Volume, AOAT 25, Neunkirchen-Vluyn : 299-303.

LEBEAU M. 2005. Tell Beydar / Nabada, Une cité du Bronze ancien en Jezireh syrienne : 10 ans de travaux (1992-2002). In : LEBEAU M. et SULEIMAN A. (eds.), *Documents d'Archéologie syrienne* 6, Ministère de la culture, Direction Générale des Antiquités et Musées, République Arabe Syrienne : 80-110 Damas.

MARGUERON J.-C. 2004. *Mari, Métropole de l'Euphrate*, Paris.

MEYER J.W. 2006. Town Planning in 3rd Millennium Tell Chuera. In : BRETSCHNEIDER J., DRIESSEN J. et VAN LERBERGHE K. (éd.), *Power and Architecture, OLA* 156: 129-142.

MEYER J.W. à paraître. The Round Cities, Foundation and Development, a view from Tell Khuera. In : BUTTERLIN P. et alii (eds.), *Mari ni est ni ouest, actes du colloque des 75 ans de la fouille de Mari, Damas, 21-23 octobre 2010*, Beyrouth.

MEYER J.-W. 2006. Zur Frage Urbanisierung in Tell Chuera. In : BUTTERLIN P. et alii (eds.), *Les espaces syro-mésopotamiens, Dimensions de l'expérience humaine au Proche-Orient ancien, volume d'hommages offert à Jean Claude Margueron, Subartu* 17 : 179-189. Turnhout.

MEYER J.-W. (éd.) 2010. *Tell Chuera: Vorberichte zu den Grabungskampagnen 1998 bis 2005. Vorderasiatische Forschungen der Max Freiherr von Oppenheim-Stiftung* 2, II, Wiesbaden.

MONTERO FENOLLOS J.-L. 2009. Nouvelles recherches archéologiques dans la région du verrou basaltique de Halabiyé (Moyen Euphrate syrien), *Estudos Orientais* 10 : 123-146.

MONTERO FENOLLOS J.-L. et alii. 2010. Tell Qubr Abu al-'Atiq : From early Dynastic City to a Middle Assyrian Fort. 5th Season Report of the Proyecto Arqueológico Medio Éufrates Sirio, *Aula Orientalis* 28 : 73-84.

MONTERO FENOLLOS J.-L. (à paraître) Mari et le verrou de Khanuqa : frontière politique et territoire aux III^e et II^e millénaires avant notre ère. In : BUTTERLIN *et alii* (eds.), *Mari ni est ni ouest, actes du colloque des 75 ans de la fouille de Mari, Damas, 21-23 octobre 2010*, Beyrouth.

OTTO A. 2006. Archaeological Perspectives on the Localization of Naram-Sin's Armanum, *JCS* 58: 1-43.

OTTO A. et BIGA M. G. 2010. Thoughts about the identification of Tall Bazi with Armi of the Ebla Texts. In : MATTHIAE, P. *et alii* (eds.), *Proceedings of the 6th International Congress of the Archaeology of the Ancient Near East*, Vol. 1: 481-494. Wiesbaden.

PONGRATZ-LEISTEN B. 1994. *Ina shuli irub, die Kulttopographische und ideologische Programmatik der Akitû Prozession in Babylonien und Assyrien im 1. Jahrtausend vor Christus*. Mayence : Von Zabern.

SOLLBERGER E. et KUPPER J.-R. 1971. *Inscriptions royales sumériennes et akkadiennes*. Paris : éditions du Cerf.

THUREAU-DANGIN F. 1937. Inscriptions votives de Mari, *RA* 34 : 135-139.

REICHEL C. 2006. Urbanism and Warfare – the 2005 Hamoukar, Syria, Excavations, *Oriental Institute News and Notes* : 1-11.

LES SIÈGES AU PROCHE-ORIENT À L'ÉPOQUE NÉO-ASSYRIENNE. SOURCES TEXTUELLES ET ICONOGRAPHIQUES

Anne-Renée CASTEX et Bruno GOMBERT

Doctorants à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne – ArScAn-HAROC

anne-renee.castex@mae.univ-paris1.fr

bruno.gombert@mae.univ-paris1.fr

Le siège est une composante importante de l'histoire militaire du Proche-Orient au I^{er} millénaire¹. Par siège, on désigne tous les moyens de s'emparer d'une position fortifiée. Le terme renvoie à la poliorcétique, qui désigne la technique même du siège, aussi bien du point de vue de l'attaque que de la défense.

SOURCES ET TYPOLOGIE.

Des sources riches et variées.

Les informations peuvent être extraites de sources de natures diverses, textuelles et iconographiques. Parmi les sources textuelles, les inscriptions royales néo-assyriennes représentent la première source d'information, à la fois quantitativement et qualitativement. Elles documentent en effet 86 récits de siège², répartis de façon inégale, du neuvième au septième siècle (cf. fig. 1)³. Les pics correspondent globalement aux phases de conquête de l'empire néo-assyrien : règnes d'Aššurnāširpal II (883-859) et Salmanazar III (858-824), premiers Sargonides⁴.

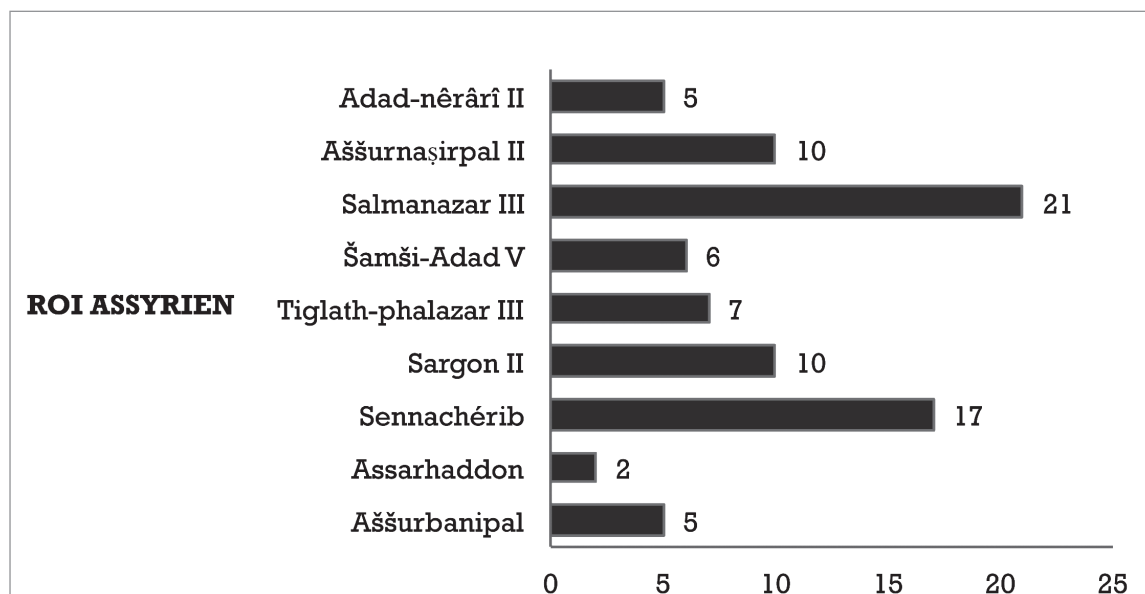


Fig. 1 : Les récits de siège dans les inscriptions royales néo-assyriennes.

¹ Toutes les dates mentionnées sont avant J.-C.

² Voir les attestations dans Gombert 2007 : 100-102.

³ Seuls neuf règnes sur dix-neuf sont documentés. L'absence de mentions ne signifie pas pour autant l'absence de sièges pour les dix autres règnes, en raison de l'inégale conservation des textes : certains règnes sont mieux documentés que d'autres, pour des raisons politico-historiques mais aussi accidentelles (hasard des découvertes). Par ailleurs, la répartition des récits de siège (fig. 1) n'est pas représentative du nombre de sièges mentionnés dans les sources. Plusieurs sièges peuvent être évoqués dans un même récit. En outre, dans plusieurs cas, il manque la date et/ou l'ennemi ce qui rend possible qu'il s'agisse d'un seul et même siège.

⁴ On désigne par ce terme le roi Sargon II (722-705) et ses successeurs jusqu'à la fin de l'empire néo-assyrien (610-609).

Des sièges sont également évoqués dans les chroniques assyriennes et babyloniennes, mais de façon beaucoup plus succincte. Les conditions de vie à l'intérieur des villes assiégées sont documentées par les textes de la pratique, et notamment les « documents de siège »⁵ babyloniens du VII^e siècle. Des informations sur les sièges figurent aussi dans l'Ancien Testament, notamment dans les livres historiques (*Livres des Rois*, *Chroniques*) et prophétiques (*Isaïe*, *Jérémie*, *Ezéchiel*). On trouve des renseignements intéressants dans les textes divinatoires, plus précisément dans les *Questions à Šamaš* des règnes d'Assarhaddon et d'Aššurbanipal. Les sources classiques, plus tardives, reprennent souvent des auteurs dont les écrits n'ont pas été conservés : Ctésias (*Persica*, livres 1 à 3), Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, livre 2), Flavius Josèphe (*Antiquités Juives*, *Contre Apion*). Enfin, les sources iconographiques, et en premier lieu les bas-reliefs des palais royaux assyriens, permettent de compléter les données textuelles.

Les récits de siège.

Un récit de siège assyrien.

Un passage du *Monolithe de Kurkh* de Salmanazar III offre un bon exemple des informations que peut apporter ce type de récit :

[ta] uri *da-bi-gi at-[tu-muš]* a-na uri *sa-za-bé-e* uri *dan-nu-ti-šú ša 'sa-an-ga-ra* ^{ur}*gar-ga-miš-a-a aq-ti-rib* uri *a-si-bi ak-[ta-šad g]*az.meš-šú-nu hi.a a-duk⁶

« Je partis de la ville de Dabibu, (puis) j'approchai la ville de Sazabû, la ville fortifiée de Sangara le Qarqémishéen ; (une fois arrivé) j'entourai la ville (et aussitôt) j'(y) pénétrai. J'ai tué ses gens en grand nombre. »

Parmi les verbes, quatre sont conjugués au parfait, qui sert ici à noter le décalage temporel. Ce passage décrit donc un enchaînement d'actions réalisées dans un ordre bien précis : « entourer » la ville, puis franchir ses remparts, éventuellement par le biais d'un assaut.

Introduction à la terminologie.

Dans les récits de siège néo-assyriens, le verbe *lamû* (LW', « bouger en cercle », « envelopper », « marcher autour », « encercler », « assiéger »⁷), est utilisé pour désigner un mouvement ou une action circulaire. Il est parfois accompagné de compléments internes : *ana nalbân* (« tout autour »⁸), *kîma kippati* (« comme avec un cercle »⁹), *nîtu* (« siège, encerclement »¹⁰). L'étude de son contexte sémantique laisse penser qu'il renverrait à une étape précise de l'opération où l'armée exécute un mouvement tactique consistant à mettre en place l'état de siège. Concrètement, il pouvait s'agir aussi bien d'un simple agencement de l'armée assaillante permettant une attaque du rempart à plusieurs endroits, que d'un dispositif plus élaboré consistant à bloquer les portes de la ville assiégée. Dans tous les cas, il est difficilement concevable que *lamû* puisse renvoyer à l'attaque de la ville. Cette hypothèse est confirmée par le fait que d'autres verbes sont utilisés avec *lamû* pour désigner des étapes différentes du siège¹¹.

Parmi ceux-ci, le plus fréquent est le verbe *kašādu* (KŠD, « arriver », « rejoindre », « conquérir »¹²). Associé à *lamû*, il désigne l'étape consistant à entrer dans la ville, le plus souvent par le biais d'un assaut contre ses remparts.

⁵ Il s'agit de textes qui contiennent des formules explicites notant qu'ils ont été rédigés pendant un siège (cf. Oppenheim, 1955), par exemple : « quand la porte était fermée », *ina edil bābi*.

⁶ RIMA 3, A.0.102.2, p. 18, ii, l. 18b-20a.

⁷ CAD L, sub. *lamû* : 69-77.

⁸ CAD N, vol. 1, sub. *nalbân* : 199.

⁹ Cette expression est utilisée en contexte de siège uniquement par Tiglath-phalazar III (Tadmor 1994 : 114, l. 37).

¹⁰ CAD N, vol. 2, sub. *nîtu* 2a : 300.

¹¹ Signalons les verbes *šabātu* (ŠBT), 'saisir, prendre' ; *habātu* (HBT), 'piller' ; *hatāpu* (HTP), 'ravager' ; *napālu* (NPL), 'détruire'.

¹² CAD K, sub. *kašādu* : 271-284.

Le verbe *esēru* ('SR, « enfermer », « confiner »¹³) est aussi usité dans les récits de sièges, sans être nécessairement associé à *lamû*. Il s'agit d'une expression alternative, fréquemment employée dans les descriptions de sièges longs impliquant un blocus¹⁴.

Enfin, dans les Chroniques babyloniennes, *lamû*, de moins en moins usité, est remplacé par le verbe *nadû* (*nadā'u*) qui dans ce contexte signifie « dresser le camp »¹⁵.

Typologie.

Au vu des informations fournies par les inscriptions royales assyriennes, il est possible de distinguer plusieurs types de sièges, essentiellement en prenant en compte deux critères : leur durée et leur objectif.

La plupart des récits de sièges sont laconiques, et se bornent à mentionner les deux étapes essentielles du siège, entourer et attaquer, parfois suivies d'informations sur les combats et les mesures prises à l'encontre de la ville et de sa population¹⁶.

Cependant, certains récits sont parfois très détaillés, particulièrement lorsqu'il s'agit de sièges longs, c'est-à-dire dépassant le cadre d'une campagne unique. On peut distinguer deux types de sièges longs :

- *Le siège d'usure* suivait le rythme des campagnes militaires. Il est repérable dans les textes par des mentions répétées d'une campagne à l'autre jusqu'à la prise de la ville. Il s'agit d'une méthode de harcèlement continu particulièrement répandue chez les premiers rois néo-assyriens, de Adad-nêrârî II (911-891) jusqu'à Tiglath-phalazar III (744-727).
- *Le siège prolongé* consistait à maintenir l'état de siège jusqu'à la chute de la ville. Difficile à repérer dans les textes, il est néanmoins décelable grâce à des allusions à l'état de siège et ses conséquences sur la population.
- L'objectif mentionné dans les inscriptions permet de différencier quatre types de sièges¹⁷ :
- *Le siège de conquête* aboutissait à la reconnaissance de la souveraineté assyrienne, matérialisée par le versement d'un tribut ou par l'intégration à l'empire sous administration directe.
- *Le siège punitif* avait pour but de mater une rébellion ou un pouvoir dissident.
- *Le siège de poursuite* consistait à poursuivre l'ennemi jusqu'à sa place fortifiée ; il apparaît couramment dans les textes sous la forme du siège d'usure.
- *Le siège d'affaiblissement* cherchait à priver le roi ennemi d'un refuge en détruisant un nombre élevé de villes de moyenne importance dans le but d'épuiser les forces du pays ennemi. Il s'agissait le plus souvent d'affaiblir une ville plus importante, imprenable par un assaut lors d'une première campagne, afin d'obtenir sa reddition lors d'une campagne ultérieure.

ENTRER DANS LA VILLE.

Les fortifications urbaines.

Des ouvrages défensifs puissants...

Les sources archéologiques témoignent d'un développement technique des fortifications des enceintes urbaines dans tout le Proche-Orient au I^{er} millénaire. Les capitales assyriennes étaient, elles

¹³ CAD E, sub. *esēru* B : 334-335.

¹⁴ Concernant l'expression *kīma išsur quppi ēsiršu*, employée dans le récit de la treizième campagne de Tiglath-phalazar III contre Damas (Tadmor 1994 : 79, l. 11'), ainsi que dans la description du siège de Jérusalem par Sennachérib (OIP 2 : 33, iii, 29), H. Tadmor remarque qu'elle ne décrit pas un assaut contre la ville mais un blocus total, la formulation hyperbolique (« comme un oiseau en cage ») étant un moyen de sauver la face en masquant l'échec à prendre la capitale de l'ennemi (Tadmor 1994 : 79).

¹⁵ CAD N, sub. *nadû* 2b : 84. On trouve le plus souvent la formule suivante : *ina muhhi NG ittadi/iddi* (ND'), « il dressa le camp devant NG ».

¹⁶ « *J'encerclai la ville d'Ukku, je la pris et la pillai. J'emportai comme butin tous les biens, possessions (et) les trésors (cachés) à l'intérieur de son palais ; je (les) comptai comme butin* », extrait du récit de la cinquième campagne de Sennachérib (OIP 2 : 37, iv, l. 26-28).

¹⁷ Établir une véritable typologie des sièges selon leur objectif se heurte cependant à deux difficultés majeures. D'une part, définir l'objectif d'un siège est en soi problématique car il peut s'agir de la reconstruction artificielle d'une cohérence après coup, à l'initiative de l'historien ou des rédacteurs anciens, dans laquelle l'objectif serait postulé respectivement d'après la conclusion. En outre, la plupart des sièges entrent dans plusieurs catégories, un siège de poursuite ou d'affaiblissement pouvant par exemple se conclure par une conquête. Les catégories ainsi définies ne sont donc pas exclusives l'une de l'autre.

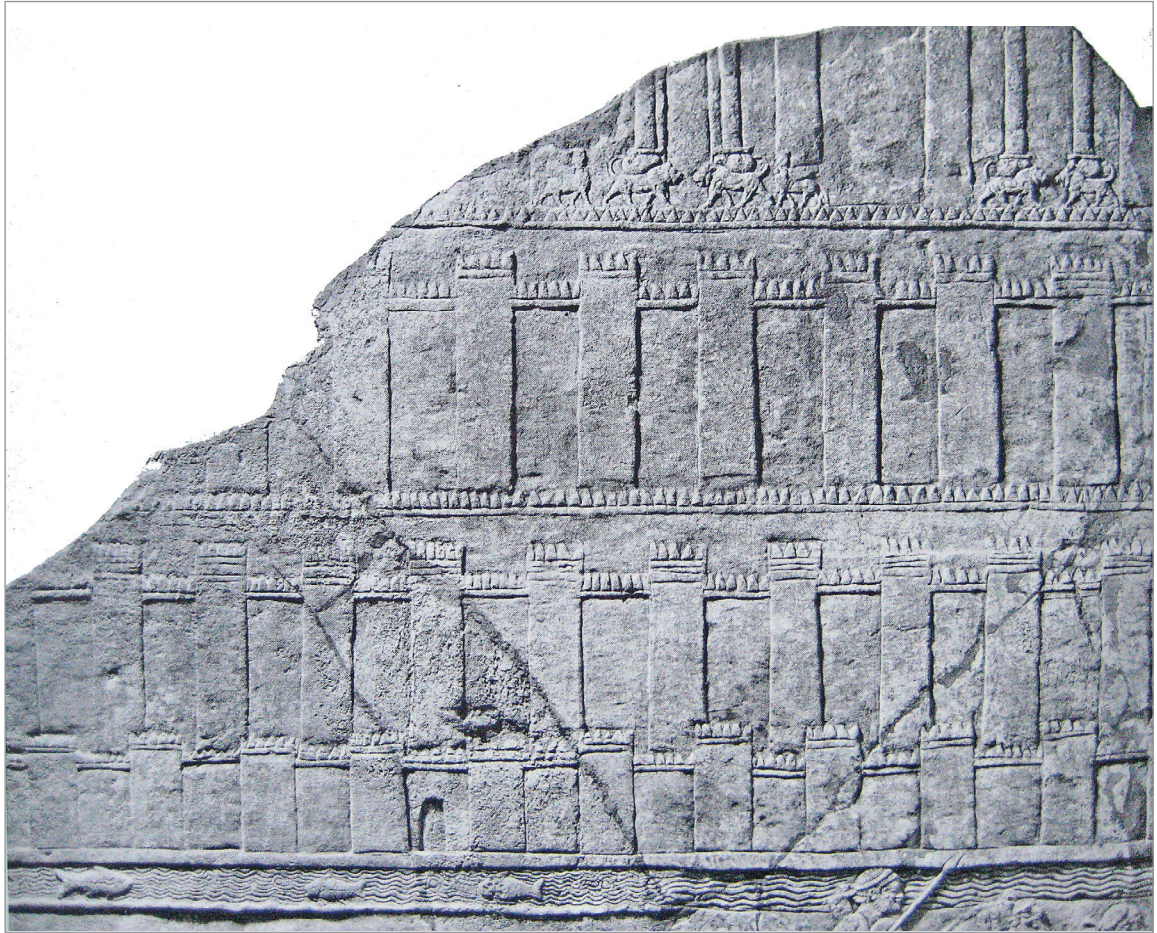


Fig. 2 : Représentation d'une ville assyrienne, probablement Ninive (Strommenger et Hirmer 1962, Fig. 236).

aussi, construites de manière à répondre aux innovations technologiques en matière de poliorcétique. Les sources textuelles¹⁸ et iconographiques (cf. fig. 2) témoignent de leur gigantisme et de leur perfectionnement.

Les forteresses ennemies, quand elles étaient suffisamment importantes, sont également documentées par les inscriptions royales¹⁹. Toutefois, ce type d'édifices y est quantitativement sous-représenté. De fait, certains ouvrages défensifs rencontrés par les Assyriens étaient plus rudimentaires.

... et divers.

Un récit de la première campagne de Sennachérib en Babylonie signale des différences de taille et de fortification entre les cités conquises par ce roi : « J'entourai et je conquis 75 de ses puissantes villes fortifiées de Chaldée et 420 petites villes des environs »²⁰.

De même, les bas-reliefs présentent des ouvrages défensifs très différents (cf. fig. 3a et 3b). Cette dichotomie est vérifiable au cœur même de l'Assyrie, où l'archéologie témoigne d'une grande différence entre la taille des fortifications des capitales et celle des villes secondaires²¹.

¹⁸ « Ninive, qui auparavant avait une circonférence de 9300 coudées, et dont aucun prince vivant avant moi n'avait construit ni le mur intérieur (dūru) ni le mur extérieur (šalhū), j'y ajoutai 12 515 coudées, et lui donnai une circonférence de 21 815 grandes coudées (...). Je donnai à sa muraille intérieure une épaisseur de 40 briques et j'élevai son sommet à une distance de 180 lits de briques » (OIP 2 : 111, l. 58-68).

¹⁹ « J'approchai vers la ville de Madara, la ville fortifiée de Labturu, fils de Ṭupusu. La ville, convenablement fortifiée, était entourée de quatre murs » (RIMA 2, A.0.101.1, p. 209, col. ii, l. 98b-99a).

²⁰ OIP 2 : 25, i, l. 36-42.

²¹ Battini, 2008 : 191.

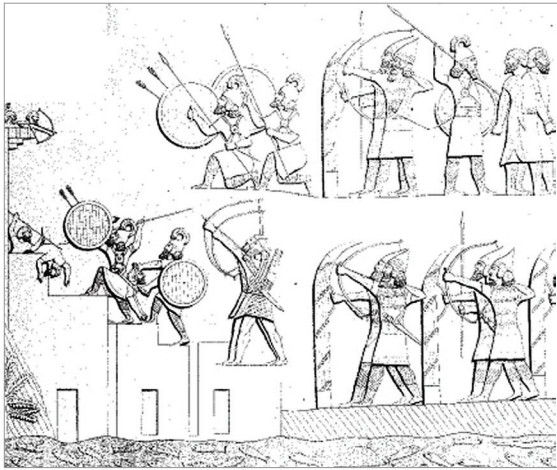


Fig. 3a : Assaut sur une cité à plusieurs mur d'enceinte (Layard 1853a, pl. 82).

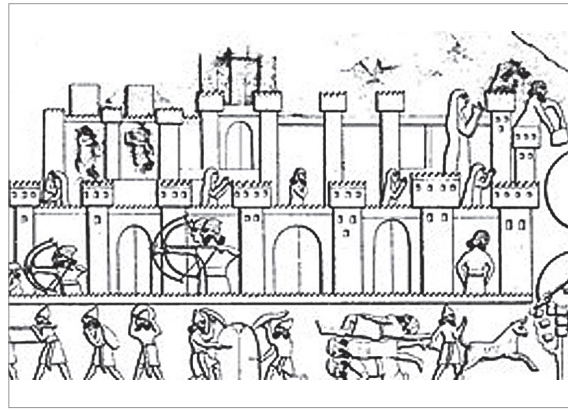


Fig. 3b : Assaut d'une cité sans rempart (Layard 1853a, Pl. 78).

Le fonctionnement des ouvrages défensifs.

Si les fortifications étaient d'abord pensées comme des obstacles aux assaillants, elles devaient aussi laisser la possibilité aux soldats sur les remparts de contre-attaquer efficacement.

Les tours, par exemple, permettaient à la fois d'assurer une meilleure stabilité, d'augmenter la surface du mur et de remédier aux angles morts de l'enceinte. Toutefois, leur espacement devait être égal voire inférieur à la distance parcourue par le projectile de l'arme de plus longue portée. Puisque l'arme la plus représentée dans ce contexte est l'arc, on considère que la courtine ne devait pas être plus grande que sa portée maximale, c'est-à-dire 30 mètres²². En outre, si une cité était dotée de deux murs d'enceinte ou plus, les tours du mur extérieur étaient plus rapprochées que celles du mur intérieur pour lequel l'espacement plus important entre deux tours empêchait les soldats de se retrouver dans le même axe que les soldats postés sur une tour du mur extérieur.

L'assaut.

Les questions oraculaires posées au dieu Šamaš constituent une documentation précieuse sur les différents moyens de prendre une ville. Dans un ouvrage récent, F.M. Fales a dressé un tableau synthétique des méthodes qui y sont mentionnées²³. Parmi celles-ci, les « techniques offensives » sont attestées dans les inscriptions royales²⁴ et dans les bas-reliefs assyriens.

Des troupes spécialisées ?

Si l'on en croit F.M. Fales (2010 : 186), « ce que les textes appellent 'une puissante action de guerre' ne consistait probablement à rien d'autre qu'à se lancer massivement à l'assaut des murs de la ville » (cf. fig. 4). Il n'est donc pas surprenant de ne pas voir de troupes spécialisées dans l'iconographie des sièges assyrienne. Les bas-reliefs montrent essentiellement des archers, mais aussi des piquiers, des frondeurs, etc. En définitive, c'est l'infanterie assyrienne qui était très majoritairement utilisée lors d'un assaut sur une ville.

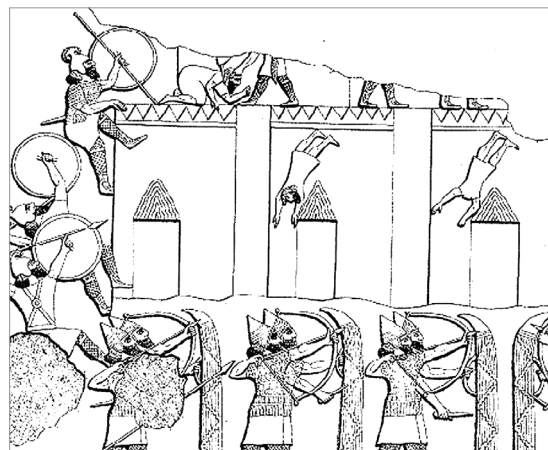


Fig. 4 : « une action puissante de guerre » (Layard 1953. Pl. 75).

²² Battini, 2008 : 101.

²³ Fales, 2010 : 183-192.

²⁴ « 46 de ses villes [...] en piétinant des rampes (ina šukbus aramme), en utilisant des béliers (šupû), par des combats de soldats à pied (kitrub šupî mithuš zûk šēpî), par des tunnels (pilšu), des brèches (niksu) ou des engins de siège (kalbānātu), j'entourai et je conquis ». (OIP 2 : 32-33, iii, l. 18-27)

La cavalerie et la charrerie de guerre sont logiquement absentes lors des assauts²⁵. À ce détail près, rien ne permet de distinguer l'armée présente lors d'un siège de celle qui livrait une bataille rangée. Cette dernière est d'ailleurs peu fréquente dans la première partie du I^{er} millénaire, du fait de la différence entre les soldats mobilisés par les Assyriens et ceux de leurs ennemis qui voyaient donc souvent leur salut derrière les enceintes fortifiées.

Outils et méthodes.

Les outils et les méthodes les plus couramment utilisés par les Assyriens pour entrer dans une ville fortifiée sont plutôt rudimentaires. En effet, les assaillants franchissaient les remparts d'une cité de trois manières différentes :

1) *Par-dessus le rempart à l'aide d'échelles.*
Cette technique ancienne nécessitait de disposer d'un nombre important de soldats puisqu'il fallait en plus des soldats montant à l'échelle équipés souvent d'un bouclier et d'une lance qui subissaient, on l'imagine, des pertes lourdes, des soldats faisant diversion et d'autres procédant à des tirs de couverture. De plus, cette technique n'était vraiment efficace que si les assaillants attaquaient simultanément en plusieurs points du rempart (cf. fig. 5).

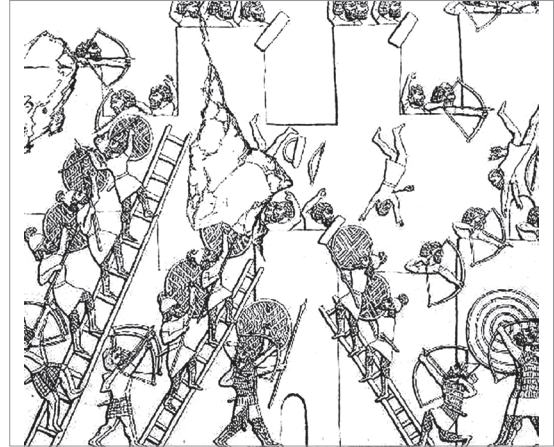


Fig. 5 : Les échelles (Layard 1853b, Pl. 31).

2) *Par-dessous le rempart en creusant des tunnels* (cf. fig. 6).

3) *À travers le rempart en le sapant à la base*, en déchaussant les briques ou en utilisant des engins de sièges (cf. fig. 7).



Fig. 6 : Soldat empruntant un tunnel
(Layard 1853a, Pl. 20).



Fig. 7 : Deux soldats sapant un mur
(Budge 1914, pl. XXIV.1).

L'évolution de l'ingénierie poliorcétique.

Les représentations des engins de siège, notamment des béliers, sur les bas-reliefs montrent que les Assyriens ont été très actifs dans le domaine du génie militaire afin de perfectionner ces instruments. Les améliorations ont porté d'abord sur le poids et la taille des béliers afin d'en améliorer le maniement²⁶, et corrélativement sur le matériau de fabrication. On constate aussi une amélioration des composants de l'appareil pour en augmenter l'efficacité²⁷, ainsi que des techniques d'assemblage et d'utilisation.

²⁵ Du moins ne les voit-on pas dans les représentations de sièges néo-assyriennes, ce qui ne signifie pas nécessairement qu'elles étaient absentes du champ de bataille. Pour F. De Backer (2009-2010 : 283), la charrerie et plus tard la cavalerie étaient un élément essentiel dans un siège, par exemple pour reconnaître la zone ennemie avant l'arrivée de l'infanterie. Les chars pouvaient également être utilisés comme véhicules de commandement (Scurlock 1997 : 506), pour patrouiller et protéger l'arrière et les flancs de l'armée assiégeante (De Backer 2009 : 5-6, 2009-2010 : 272).

²⁶ Les béliers de Salmanazar III étaient plus légers que ceux de son prédécesseur Aššurnāširpal II (fig. 8).

²⁷ Par exemple les béliers de Sennachérib présentent une tige plus longue (fig. 9).

Toutefois, ni les inscriptions royales, ni les bas-reliefs d'Assarhaddon et d'Aššurbanipal n'attestent l'emploi d'engins de siège. Le silence des sources sur ce point ne nous permet nullement de considérer que ces deux rois n'ont pas eu recours à de tels outils. L'hypothèse de leur utilisation partielle ne doit pas être écartée. Il est en effet tout à fait concevable que ces machines aient été réservées aux ouvrages défensifs les plus élaborés, notamment les forteresses du Levant construites majoritairement en pierre.

L'abondance des représentations de béliers dans les bas-reliefs, ne trouve pas d'échos dans les récits de siège qui n'attestent que rarement l'emploi de ces machines²⁸.



Fig. 8 : Un bélier de Salmanazar III contre la ville de Pargâ (King 1915, Pl. 50).

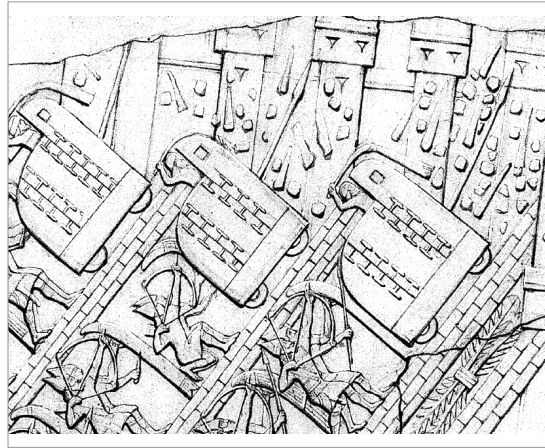


Fig. 9 : Les béliers de Sennacherib à Lakiš (Barnett Bleibtreu Turner 1998, Pl. 375).

Dans la plupart des cas, ce n'était donc pas cet élément technologique qui était décisif dans la prise d'une ville. En effet, l'Assyrie avait mis en place une telle discipline militaire et une telle organisation, hiérarchique et technique²⁹ qu'elle pouvait profiter de son avantage numérique sur son adversaire pour harceler une ville fortifiée en l'attaquant sans relâche en plusieurs points simultanés et ainsi remporter la victoire, même en ne recourant qu'à des outils et des méthodes rudimentaires.

LA VILLE ASSIÉGÉE.

Le blocus.

La mise en place d'un blocus est une tactique visant à affaiblir une ville pour l'obliger à la reddition. C'est le moment du siège qui nécessitait un temps de plus en plus long, en fonction de la résistance de la ville attaquée. De plus, ses effets étant cumulatifs, il devait être continu pour être efficace. Le blocus représentait un investissement important en temps et en main-d'œuvre. Concrètement, il nécessitait une présence permanente de soldats pour isoler la ville, ainsi que la mise en place d'avant-postes à des points clés afin de contrôler les voies de communication. Il est peu probable que les villes assiégées aient été cernées dans leur totalité, surtout les plus grandes. Il s'agissait plutôt de contrôler les principaux éléments du rempart, portes et routes notamment.

Outre l'isolement de la ville, le blocus consistait également à mettre à mal ses activités économiques et ses ressources, notamment agricoles. Cet aspect est documenté par de nombreuses mentions de destructions de vergers dans les inscriptions royales assyriennes et les bas-reliefs³⁰. Ces destructions concernaient principalement les palmiers-dattiers. Les textes font aussi mention de déracinement de récoltes. Une méthode encore plus radicale et rapide pour obtenir la reddition d'une ville était enfin de couper son approvisionnement en eau³¹.

²⁸ Les inscriptions royales et les bas-reliefs d'Assarhaddon et d'Aššurbanipal ne mentionnent pas d'engins de siège.

²⁹ Fales, 2010 : 192.

³⁰ Voir l'article de Cole, 1997.

³¹ Pour l'époque néo-assyrienne, il n'y a qu'une seule mention dans les Questions à Šamaš (SAA 4: 102, ligne 5, dans Starr, 1990).

LES CONDITIONS DE VIE.

Le blocus imposé à une ville assiégée avait un impact important sur la population. La conséquence la plus immédiate du blocus était la famine. Celle-ci fait partie des moyens régulièrement mentionnés pour prendre une ville, listés dans les Questions oraculaires posées au dieu Šamaš.

Quelques passages des inscriptions royales assyriennes dépeignent la situation catastrophique des habitants. On trouve par exemple plusieurs références au cannibalisme dans le récit du siège de Babylone mené par Aššurbanipal en 648³². Le cannibalisme est un motif récurrent dans les descriptions de famine au Proche-Orient ancien, présent dans les inscriptions royales, l'Ancien Testament, ainsi que dans les maledictions des traités et des serments de fidélité. La famine est également mentionnée dans les « documents de siège ».

Ces documents babyloniens du VII^e siècle fournissent des renseignements sur les difficultés vécues par les habitants et la situation économique, notamment la forte hausse des prix. Plusieurs textes mentionnent en effet un cours de l'orge très supérieur au cours normal de l'époque³³, par exemple 6 *qû* d'orge pour un sicle d'argent à Nippur à la fin du VII^e siècle³⁴. Il est donc clair que le blocus d'une ville avait pour conséquence une « dévaluation » du sicle d'argent par rapport au prix des produits de subsistance. Ces données chiffrées posent néanmoins problème à plusieurs titres. D'une part, le cours de l'orge était sujet à variations, notamment saisonnières³⁵, et d'autre part, il est possible que les prix mentionnés ne renvoient pas aux prix réels pratiqués sur les marchés³⁶.

La fin du siège.

Un siège pouvait s'achever de plusieurs manières : par un assaut contre la ville, une sortie des assiégés, la reddition suivie de la soumission de la ville, ou enfin le départ des troupes, dans le but de revenir l'année suivante après avoir détruit les alentours.

La fin d'un siège suivi de la conquête de la ville s'accompagnait d'un certain nombre d'actions des vainqueurs sur les vaincus au moment de la conquête ou juste après :

- *Le châtement des vaincus* concernait au premier chef les dirigeants de la ville (roi, élite), mais aussi la population combattante et civile. Il consistait en un ensemble de mesures dissuasives et punitives parfois spectaculaires³⁷.
- *Les déportations*, documentées par les inscriptions royales assyriennes et la Bible, étaient pratiquées à grande échelle par les empires néo-assyrien et néo-babylonien³⁸.
- *La destruction de la ville* est un *topos* des inscriptions royales néo-assyriennes³⁹ ; concrètement, il s'agissait probablement de détruire les remparts, marque symbolique de l'indépendance de la ville. Mais derrière les formules récurrentes de destruction systématique, la réalité était probablement plus nuancée : de nombreuses villes n'étaient pas détruites par les Assyriens, afin d'y installer un nouveau roi fidèle ou pour les occuper⁴⁰. Quoiqu'il en soit, la prise d'une ville s'accompagnait toujours de destructions importantes, principalement le pillage des richesses des bâtiments publics.

³² « Une famine les a frappés. Pour (apaiser) leur faim, ils mangèrent la chair de leurs fils et de leurs filles » (Streck 1916 : 36-37, l. 43-45).

³³ Environ 180 *qû* pour un sicle d'argent, cf. Vargyas, 2001 : 283.

³⁴ NT 300 : 5-6 ; 2 NT 297 : 3 ; 2 NT 301 : 9, cf. Oppenheim 1955 : 87-89.

³⁵ Vargyas, 2001 : 86-88.

³⁶ Pour Oppenheim, 1955 : 80, ces indications de famine, de siège ou de hausse des prix ont une fonction juridique dans les contrats où ils apparaissent : justifier le très bas prix d'une transaction ou son caractère inhabituel. Pour Eph'al, 2009 : 52, la mention de la hausse des prix du grain doit être comprise comme le double inversé du *topos* d'abondance présent dans les inscriptions royales, qui mentionnent des prix extrêmement bas pour les denrées de base, afin de souligner la prospérité du règne.

³⁷ Les inscriptions royales et les bas-reliefs assyriens ne sont pas avares de détails à ce propos, ce qui a alimenté la « légende noire » assyrienne. Ce sont les annales d'Aššurnasirpal II qui s'étendent le plus sur cet aspect, ce qui lui a valu une réputation de férocité jusqu'à nos jours. Ainsi, à propos du siège de Têla : « Je capturai de nombreuses soldats vivants : à certains je coupai leurs bras et leurs mains, à d'autres, je coupai leur nez, leurs oreilles et leurs poignets. Je crevai les yeux à de nombreuses troupes. Je construisis une pyramide de vivants et une de tête » (RIMA 2, A.0.101.1, p. 201, l. 106b-110b).

³⁸ Près de la moitié des récits de siège des inscriptions royales néo-assyriennes mentionnent des déportations de populations (cf. Gombert 2007 : 75). D'après l'étude de B. Oded (1979) sur les annales néo-assyriennes, elles auraient concerné près de 4,5 millions de personnes en 3 siècles.

³⁹ Sur les récits de siège recensés dans les inscriptions royales néo-assyriennes (86), ¼ mentionne la destruction de la ville assiégée (cf. Gombert 2007 : 84-85). On trouve fréquemment la formule suivante : « je les défis ; je pris, démolis, rasai et réduisis en cendres leurs villes » (OIP 2 : 36-37, iv, l. 11-12).

⁴⁰ C'est le cas de la ville de Til Barsip, renommée Kār-Salmanazar.

- *Butin et tribut* sont d'ordinaire distincts, mais dans le contexte d'un siège, pillage et perception de tribut étaient souvent entremêlés. En effet, l'une des fonctions du siège pouvait être de « persuader » une ville réticente de verser un tribut, pris par la force en cas de refus sous la forme de butin.

*

La fréquence du recours au siège durant la première partie du I^{er} millénaire peut être comprise dans le contexte du développement d'empires ayant à leur disposition une énorme machine militaire. Ainsi, devant l'effectif des armées néo-assyriennes et néo-babyloniennes, le retranchement derrière les remparts était souvent la seule solution envisageable.

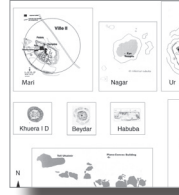
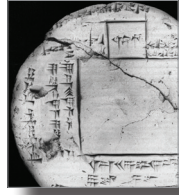
ABRÉVIATIONS

- CAD *The Assyrian Dictionary*. 1956-2010. Oriental Institute. Chicago.
- OIP 2 LUCKENBILL D.D. 1924. *The Annals of Sennacherib*. *Oriental Institute Publications 2*. Chicago.
- RIMA 2 GRAYSON A.K. 1991. *Assyrian Rulers of the Early First Millennium BC, I (1114-859 BC)*. Toronto.
- RIMA 3 GRAYSON A.K. 1996. *Assyrian Rulers of the Early First Millennium BC, II (858-745 BC)*. Toronto.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

- BARNETT R. D & FALKNER M. 1962. *The Sculptures of Assur-nasir-apli II (883-859 B.C.), Tiglath-pileser III (745-727 B.C.), Assarhaddon (681-669 B.C.) from the Central and South-West Palaces at Nimrud*. London: Trustees of the British Museum.
- BARNETT R. D., BLEIBTREU E. & TURNIER G. 1998. *Sculptures from the Southwest palace of Sennacherib at Nineveh*, London: British Museum Press.
- BATTINI L. 2008. Lorsqu'une ville est en état de siège : étude de cas néo-assyriens. In : ABRAHAMI P., BATTINI L. (ed.) *Les armées du Proche-Orient ancien (III^e-I^{er} mill. av. J.-C.)*. *BAR International Series 1855*. Oxford: 185-206.
- BUDGE E. A. W. 1914. *Assyrian Sculptures in the British Museum, Reign of Ashur-nasir-pal, 885-890 B.C.* London: BMP.
- COLE S. W. 1997. The Destruction of Orchards in Assyrian Warfare. In : PARPOLA S., Whiting R. M. (ed.) *Assyria 1995. Proceedings of the 10th anniversary symposium of the neo-assyrian text corpus project, September 7-11, 1995*. Helsinki: 29-40.
- DE BACKER F. 2009. Evolution of War Chariots Tactics in the Ancient Near East. *Ugarit Forschungen* 41: 1-17.
- DE BACKER F. 2009-2010. Some Basic Tactics of Neo-Assyrian Warfare 2. Siege battles. *State Archives of Assyria Bulletin* 18: 265-286.
- EPH'AL I. 2009. The City Besieged: Siege and its Manifestations in the Ancient Near East. *Culture and History of the Ancient Near East* 36. Leiden: Brill.
- FALES F. M. 2010. Guerre et paix en Assyrie. Religion et impérialisme. *Les Conférences de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes 2*. Paris: Les Editions du Cerf.
- GOMBERT B. 2007. Les récits de siège en Mésopotamie au premier millénaire, Mémoire de Master 2, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, inédit.
- KING L. W. 1915. *Bronze Reliefs from the Gates of Shalmaneser, King of Assyria BC 860-825*. London: Trustees of the British Museum.
- LAYARD A. H. 1853a. *The Monuments of Nineveh*. London: John Murray.
- LAYARD A. H. 1853b. *A Second Series of the Monuments of Nineveh*. London: John Murray.
- ODED B. 1979, *Mass Deportations in the Neo-Assyrian Empire*, Wiesbaden: Dr. Ludwig Reichert Verlag.

- OPPENHEIM A.L. 1955. « Sieges-documents » from Nippur, *Iraq* 17: 69-89.
- SCURLOCK J.A. 1997. Neo-Assyrian Battle Tactics. In : YOUNG G.D., CHAVALAS M.W., AVERBECK R.D. (ed.) *Crossing boundaries and linking horizons*. Bethesda: 491-517.
- STARR I. 1990. Queries to the Sungod. Divination and Politics in Sargonid Assyria, *State Archives of Assyria IV*. Helsinki: Helsinki University Press.
- STRECK M. 1916. Assurbanipal und die letzten assyrischen Könige bis zum Untergange Niniveh's. *Vorderasiatische Bibliothek* 7. Leipzig: J.C. Hinrichs'sche Buchhandlung.
- STROMMINGER E. et HIRMER M. 1962. *Fünf Jahrtausende Mesopotamien*, Munich: Hirmer Verlag.
- TADMOR H. 1994. *The Inscriptions of Tiglath-Pileser III King of Assyria*. Jérusalem: The Israel Academy of Sciences and Humanities.
- VARGYAS P. 2001. A History of Babylonian Prices in the First Millenium BC: 1. Prices of the basic commodities. *Heidelberg Studien zum Alten Orient – Band 10*. Heidelberg: Heidelberger Orientalverlag.
- YADIN Y. 1963. *The Art of Warfare in Biblical Lands in the Light of Archaeological Discovery*. Norwich: Weidenfeld and Nicolson.



LA VILLE ET SES MORTS

VILLE DES VIVANTS ET VILLE DES MORTS

L'ESPACE FUNÉRAIRE EN SYRIE ET MÉSOPOTAMIE

(III^e-I^{er} MILLÉNAIRES AV. J.-C.)

Aline TENU
CNRS – ArScAn-HAROC,
aline.tenu@mae.cnrs.fr

L'espace funéraire en tant que tel n'a que peu été étudié dans le domaine syro-mésopotamien et on l'a généralement réduit à une opposition entre des tombes situées sous les maisons et des cimetières souvent hors les murs. Le champ géographique et chronologique est naturellement beaucoup trop vaste pour prétendre à l'exhaustivité des situations, des problématiques et des questionnements, mais à partir de quelques exemples, il est possible de réfléchir à d'autres grilles d'analyse pour envisager la relation des vivants et des morts d'abord dans ces deux cas, puis sur le site de Tell Banat pour lequel les fouilleurs ont proposé que ce fût justement l'espace des morts qui structura celui des vivants et non l'inverse.

LES MORTS SOUS LES MAISONS AU II^e MILLÉNAIRE

Quelques cas

Ur

Le site d'Ur a livré, pour le début du II^e millénaire, une ville extraordinairement bien conservée qui a pu être extensivement fouillée (plus de 50 maisons dans le quartier AH). Les maisons comportaient généralement une chapelle équipée d'un autel¹, sous le sol de laquelle se trouvait une tombe voûtée où étaient enterrés les adultes (Fig. 1). La découverte d'inhumation en sarcophage de terre cuite, en jarre ou en pleine terre en dehors de ces caveaux s'expliquerait par des décès trop rapprochés dans le temps pour que les restes du précédent défunt puissent être repoussés comme cela se pratiquait habituellement ou encore par le fait que le caveau était plein.



Fig. 1 : caveau sous le sol d'une maison d'Ur (WOOLLEY & MALLOWAN 1976, pl. 47:a)

Aucun enfant ne fut cependant découvert dans ces tombes maçonnées : ils étaient enterrés soit dans des bols couverts d'un autre bol soit dans des récipients céramiques de forme particulière, spécifiquement funéraire, appelés « clapiers » par le fouilleur² (fig. 2).

¹ Woolley et Mallowan, 1976 : 29.

² Woolley et Mallowan, 1976 : 33-34.



Fig. 2 : tombes d'enfants en jarres et en "clapiers" sous le sol d'une chapelle domestique (WOOLLEY & MALLOWAN 1976 pl. 29:a)

L. Woolley s'étonna beaucoup de la pauvreté du matériel découvert dans ces tombes qu'il explique par un changement radical de pratiques funéraires après le III^e millénaire. À ce moment-là, les morts étaient enterrés seuls dans des cimetières, il fallait donc qu'ils soient inhumés avec toutes les provisions dont ils auraient besoin pour la vie dans l'au-delà. À l'époque paléo-babylonienne en revanche, les morts faisaient toujours partie de la communauté familiale et étaient de fait régulièrement « nourris »³.

Des centaines de tombes ont été fouillées (195 sont décrites rapidement⁴), mais toutes en fait ne se trouvaient pas sous les maisons : certaines étaient dans des niveaux au-dessus du sol des habitations ou sans connexion avérée. L'absence complète d'étude anatomique ostéologique en limite par ailleurs considérablement notre compréhension. Si les jeunes enfants se reconnaissent aisément, ce n'est pas le cas pour les adolescents, par exemple, et l'on a, en fait, aucune certitude sur le nombre minimum d'individu dans les tombes. La détermination sexuelle ne repose de plus que sur le matériel associé.

Ugarit

Le site d'Ugarit a livré environ 200 tombes, datées principalement de l'âge du Bronze récent⁵. Ces caveaux maçonnés, construits en même temps que les fondations de la maison, faisaient donc complètement partie du plan d'origine. On en compte en moyenne 1 pour 2 à 3 maisons. Cette inadéquation s'expliquerait par le fait qu'une même tombe accueillait tous les morts d'une famille qui vivaient dans différentes maisons⁶. La qualification de ces tombes comme « familiales » est largement admise et pourtant S. Marchegay critique ce terme en l'absence de l'étude des défunts. À Ugarit en effet, aucune étude ostéologique de tombe intacte n'a jamais pu être possible⁷.

Emar

La ville d'Emar a aussi été très souvent citée en relation avec les tombes familiales. Dans certains contrats, une clause stipulait en effet que le caveau familial était vendu en même temps que la maison⁸. Par ailleurs, dans des textes d'héritage, le testateur précisait que l'héritier devait invoquer, honorer, redouter ou servir (selon les traductions) « ses dieux et ses morts ». Enfin, des rituels « à la porte de la tombe » et des offrandes « *ana abî* » ont été compris comme des rituels mensuels pour les morts à Emar⁹.

³ Woolley et Mallowan, 1976 : 36-38.

⁴ Voir les tableaux Woolley et Mallowan, 1976 : 195-213.

⁵ Au Bronze moyen, des tombes en pleine terre, individuelles ou plurielles, primaires ou secondaires ont été fouillées, mais à partir du Bronze moyen II, seules les tombes construites sont documentées (Marchegay, 2008 : 104-106).

⁶ Marchegay, 2008 : 106-107.

⁷ Marchegay, 2008 : 110.

⁸ Durand, 1989.

⁹ Pitard, 1996 : 130-137.

Le « support » matériel de cette relation très forte avec les morts, compris plus généralement comme les ancêtres, était constitué par la tombe. Outre des arguments philologiques et logiques (le caveau serait cédé à trop bas prix), la limite principale à cette proposition réside dans l'absence complète de tombes fouillées à Emar alors que le tissu urbain a été largement exploré¹⁰.

Quelques remarques

L'interprétation de ces tombes et caveaux sous les maisons et sous les palais (mais ce ne sont que les maisons des rois) a largement été alimentée par la pratique bien documentée pour l'époque paléo-babylonienne, notamment à Mari, du *kispum*¹¹. Il s'agissait d'un repas funèbre dont le premier geste était de rompre le pain et qui était partagé par les vivants et les morts, mais d'après le CAD, aucune attestation du terme n'est enregistrée pour Ugarit ou Emar. La charge de ces rites aux morts et aux ancêtres relevait de l'héritier principal qui recevait la maison ainsi que la ou les tombes qu'elle abritait¹². Ce cadre interprétatif très cohérent et logique en apparence où l'entretien cultuel et matériel des morts et des ancêtres est intimement associé à la maison soulève cependant quelques remarques.

D'abord, une distinction s'impose entre ce qui est funéraire, c'est-à-dire lié directement aux funérailles, de ce qui est mortuaire et qui concerne la « gestion » de la mort et des morts plus généralement¹³. Le *kispum* par exemple qui a lieu deux fois par mois¹⁴ est donc un rituel mortuaire et non funéraire. À l'inverse pour Ugarit, le texte RS 34.126, qui a largement été interprété dans le cadre du *kispum*, affère à des funérailles, sans doute celles de Niqmaddu III, et il s'agit donc d'un texte funéraire et non mortuaire¹⁵. Pour D. Pardee, aucun des rites mortuaires qui auraient pu être pratiqués n'est documenté à ce jour¹⁶.

Ensuite, on peut s'interroger sur l'équivalence qui est faite quasi systématiquement entre les morts et les ancêtres. C'est le philosophe anglais H. Spencer (1820-1903) qui le premier, dans *Principles of Sociology* paru en 1877 à Londres, a insisté sur l'importance du culte des ancêtres qui serait pour lui à l'origine même de la religion. Il s'agirait du culte rendu à quelqu'un de particulier dans les religions « primitives », celui qui était remarquable de son vivant le serait encore plus dans la mort, ce qui explique le développement d'un culte. Or les données mésopotamiennes documentent des situations très différentes. Dans le texte du *kispum* de Mari par exemple, Sargon et Narâm-Sîn, qui ne sont pas les véritables ancêtres de la dynastie de Samsî-Addu, sont mentionnés¹⁷ alors que dans les textes d'Ugarit ou de Nuzi, les morts qui sont nommés et honorés étaient apparemment les défunts de la famille. Ces textes traduisent donc des pratiques fondamentalement différentes qui concernent soit le souvenir de gens de l'entourage, même relativement lointain, soit la commémoration de personnages illustres.

Enfin, et c'est un point crucial pour notre propos, il n'est pas attesté qu'un lien physique ait été nécessaire entre les restes des défunts et les rites mortuaires. Dans les textes de Mari par exemple, le *kispum* ne se déroulait pas dans ou à proximité des tombes, mais dans la salle des trônes (salle 65 ?)¹⁸. Il faut ainsi absolument essayer de dissocier les tombes destinées à être ouvertes ou jamais fermées comme c'est le cas à Qatna, par exemple, de celles dont l'ouverture était source de malédictions comme celles des reines de Nimrud. L'absence d'observations de terrain limite bien souvent l'approche analytique dans ce domaine, mais il me semble néanmoins essentiel de garder à l'esprit cette distinction fondamentale pour aborder le rapport aux morts dans les rites funéraires et dans les rites mortuaires : l'espace des morts restait-il ou non accessible aux vivants¹⁹.

¹⁰ À l'exception d'une unique tombe, celle d'un enfant, qui est peut-être postérieure à la destruction de la ville (Pitard, 1996 : 139).

¹¹ Voir entre autres : Durand et Guichard, 1997, Tsukimoto, 1985, Jacquet, s. p., Jonker, 1995, 187-211.

¹² Voir par exemple pour la période-assyrienne Michel, 2008 et 2009.

¹³ Pardee, 1996 : 273-274.

¹⁴ Jacquet, s. p.

¹⁵ Pardee, 1996 : 274.

¹⁶ Pardee, 1996 : 285.

¹⁷ Durand et Guichard, 1997 : 64.

¹⁸ Durand et Guichard, 1997 : 64-65.

¹⁹ Sur les rituels et les offrandes faites en particulier pour le *kispum* voir Lion, 2009a avec bibliographie antérieure.

LES CIMETIÈRES À CRÉMATION

À l'âge du Fer se généralisent, en Syrie de l'Ouest, principalement, des cimetières situés hors les murs et liés à un traitement particulier du corps : la crémation²⁰ et c'est ce trait qui a surtout retenu l'attention des chercheurs plus que la spécificité de l'espace funéraire en apparence rupture avec l'enterrement sous les maisons.

Les cimetières

Karkemiš

Le plus anciennement connu de ces ensembles est constitué par les cimetières autour de la ville de Karkemiš fouillés par L. Woolley et T. E. Lawrence avant la première guerre mondiale. Plus d'une centaine de dépôts ont été fouillés, datés entre 1200 et la fin du VII^e siècle²¹.

L'architecture funéraire comprend deux grands types : les tombes à bassin (*bath burials*) et les tombes en jarre (*pot burials*)²². Pour L. Woolley, le matériel déposé au contact des ossements était les objets personnels du défunt (sceaux-cylindres, éléments de parures, fusaïoles, astragales, bâtonnets en os, mais aussi pointes de flèche ou couteaux), alors que celui placé en dehors de l'urne constituait des offrandes funéraires²³ (fig. 3).

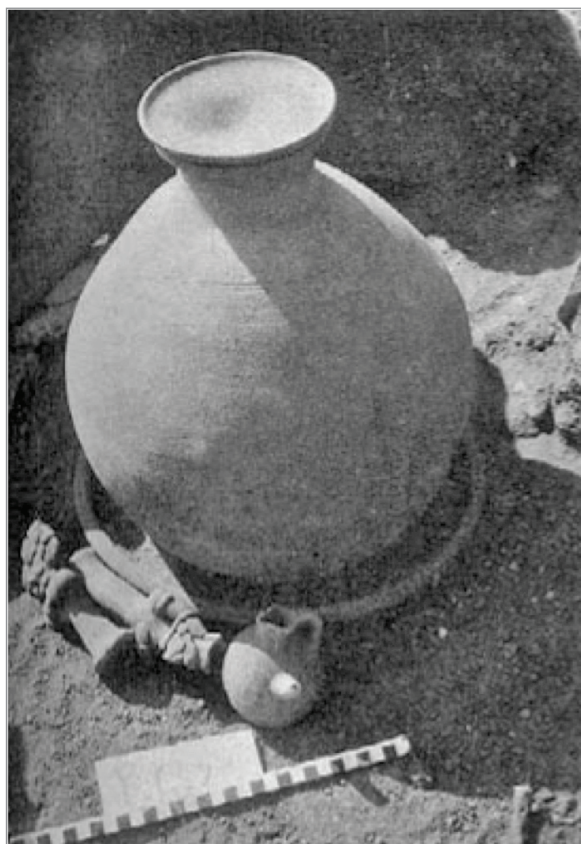


Fig.3 : tombe à crémation attribuée à un enfant
(WOOLLEY 1939, pl. VI:2)

Hama

Le site de Hama, sur l'Oronte, a été exploré par une mission danoise entre 1931 et 1938. Plus de 1500 dépôts mis en terre entre 1200 et 720 environ y ont été découverts²⁴. Les tombes sont principalement constituées d'une urne enterrée dans une petite fosse, parfois entourée de chaux, avec généralement une coupe servant de couvercle et parfois des objets associés²⁵. Le nombre important de dépôts cassés a conduit P. J. Riis à penser qu'ils n'étaient pas signalés en surface²⁶. Le matériel déposé dans les tombes est très important et très varié : pots miniatures, épées, écailles d'armures, sceaux-cylindres, couteaux, pointes de flèches, bijoux, fusaïoles, astragales, objets en os, etc²⁷. Des restes brûlés de faune (mouton, chèvre, bœuf, chien ou chacal) furent également retrouvés²⁸. Les données ostéologiques sont rares, mais la publication mentionne néanmoins plusieurs tombes multiples associant un adulte et un enfant brûlé ou un adulte et un nouveau-né non incinéré. Plus d'une vingtaine de tombes de nouveaux-nés non incinérés furent découvertes, montrant que les tout-petits bénéficiaient d'un traitement spécial, mais partageaient l'espace des adultes²⁹.

²⁰ Voir par exemple Bienkowski, 1982.

²¹ Woolley, 1939 : 19.

²² Woolley, 1939 : 14-15.

²³ Woolley, 1939 : 16 .

²⁴ Riis, 1948 : 222.

²⁵ Riis, 1948 : 27-28.

²⁶ Riis, 1948 28.

²⁷ Riis, 1948 : 32-36.

²⁸ Riis, 1948 : 30.

²⁹ Riis, 1948 : 36.

Tell Shiukh Fawqâni

Le cimetière de Tell Shiukh Fawqâni a été découvert en 1997 en contrebas du tell et a livré près de 150 tombes constituées d'une urne généralement couverte d'une assiette, parfois d'un cratère et régulièrement accompagnée de matériel céramique ou de restes fauniques.

L'âge et le sexe (d'après des observations ostéologiques) semblent des critères discriminants pour le choix du matériel déposé avec les restes osseux : les enfants sont enterrés avec des éléments de parure, les femmes avec des perles, des fusaïoles, des astragales, des outils en fer et les hommes des pointes de flèche ou des lames de hache dans le même métal.

Le nombre minimum d'individus par tombe varie de 1 à 4. Il n'y a pas d'exclusion mais les tout petits (moins de 2 ans) étaient enterrés avec un adulte, qui, étonnamment, était toujours plutôt un individu robuste. Une tombe associait cependant les restes d'un sujet robuste, d'un gracile, d'un enfant de 4-8 ans et d'un fœtus. Quelques cas de tombes doubles réunissant deux adultes sont également attestés : il s'agit alors toujours d'un individu robuste et d'un gracile. Dans toutes ces tombes plurielles, les ossements des différents défunts n'étaient jamais mélangés (à une exception) et le matériel de chacun restait avec lui³⁰.

Tell al-Nasriyah

Une cinquantaine de dépôts ont été fouillés depuis 2008 dans le cimetière découvert sur le site Tell al-Nasriyah (fig. 4). La constitution des dépôts y est très simple : seuls deux cas de couvercles sont attestés et aucun matériel, aucun dépôt faunique n'accompagnait la jarre. Les dépôts étaient soit enterrés soit simplement posés sur la roche-mère qui affleure presque partout. L'existence d'urnes non enterrées est actuellement la seule attestation connue. Le matériel associé au défunt dans la jarre même est constitué de perles en faïence ou en pierre, d'astragales, d'outils en métal etc. De grandes quantités de matière vitreuse bleu-vert fondue ont par ailleurs été découvertes avec les restes osseux ainsi que des restes de faune³¹. Le cimetière comptait par ailleurs une installation collective : une pierre à cupules, qui est à ma connaissance la seule de ce type attestée en contexte funéraire³².



Fig. 4 : vue du cimetière à crémation de Tell al-Nasriyah (cliché mission archéologique syro-française de l'Oronte)

³⁰ Ces données sont encore en cours de publication. Voir Al-Bahloul, Barro & d'Alfonso, 2005, Bachelot, Le Goff et Tenu, 2002, Bachelot et Tenu, 2005, Le Goff, 2001, 2005 et 2007, Tenu, 2007, 2009, Tenu et Bachelot, 2005.

³¹ Tenu et Rottier, 2010, Maqdissi *et al.* (sous presse), Parayre *et al.* (sous presse).

³² Tenu (sous presse).

Quelques éléments d'analyse

C'est a priori la pratique de la crémation qui a été perçue comme le fait marquant pour ces cimetières, mais à Tell Shiukh Fawqâni cinq inhumations dont quatre résiduelles coupées par des incinérations et une tombe double associant un individu inhumé aux restes brûlés ont été trouvées. Cette tombe est d'ailleurs pour l'instant la plus ancienne datée (1395-1041 av. J.-C.). Ces quelques données indiquent que le changement d'espace funéraire a sans doute précédé le changement du traitement du corps. La généralisation de la crémation ne trouve pas d'explications claires (raisons d'hygiène, nouveau rapport au corps dont le pourrissement est devenu insupportable, rôle nouveau du feu psychopompe, etc.), mais l'une d'elle, le désir ou la nécessité de déplacer les morts facilement s'articule avec le changement d'espace funéraire. Là aussi plusieurs hypothèses peuvent être émises : les morts deviennent plus dangereux et doivent donc être séparés des vivants, la relation à l'espace a changé avec la constitution de zones séparées et distinctes pour les vivants et les morts, la légitimation de l'appropriation d'un territoire, devenue plus difficile, passe par un caractère ostentatoire des sépultures et par un lieu dévolu à ses morts ou encore la maison n'est plus un lieu structurant pour la communauté.

Toutes ces observations pourraient faire penser que les morts, rejetés de l'espace des vivants, regroupés entre eux, dépersonnalisés par le passage au feu, avaient perdu un peu de leur importance dans la structuration sociale et familiale « quotidienne ». Cette impression est renforcée par le fait qu'on ne sait rien de la manière dont les tombes pouvaient être non seulement signalées en surface mais en plus dont le souvenir de l'identité du mort était ou non maintenu. Elles traduisent pourtant plutôt un changement de relation aux morts. D'abord, ces derniers ne perdaient pas complètement leur identité dans la tombe puisque leurs ossements n'étaient pas mélangés et que leur genre restait marqué dans la tombe. Le regroupement en cimetière traduirait ainsi davantage une sorte de « mise en commun » des morts avec des funérailles publiques et des rites collectifs exécutés dans les cimetières mêmes, qui devenaient les lieux de contact avec les morts. À Tell al-Nasriyah par exemple, la pierre à cupules n'était associée à aucune tombe particulière et servait sans doute pour tous.

LES MORTS ET LA VILLE : TELL BANAT.

Dans les cas précédents, l'espace des vivants structurait clairement celui des morts, mais l'inverse a peut-être également existé au III^e millénaire sur le site de Tell Banat (zone de sauvetage du Tishrin, vallée de l'Euphrate en Syrie) fouillé et étudié par T. McClellan et A. Porter. Un site funéraire serait à l'origine du développement de l'établissement urbain (fig. 5).

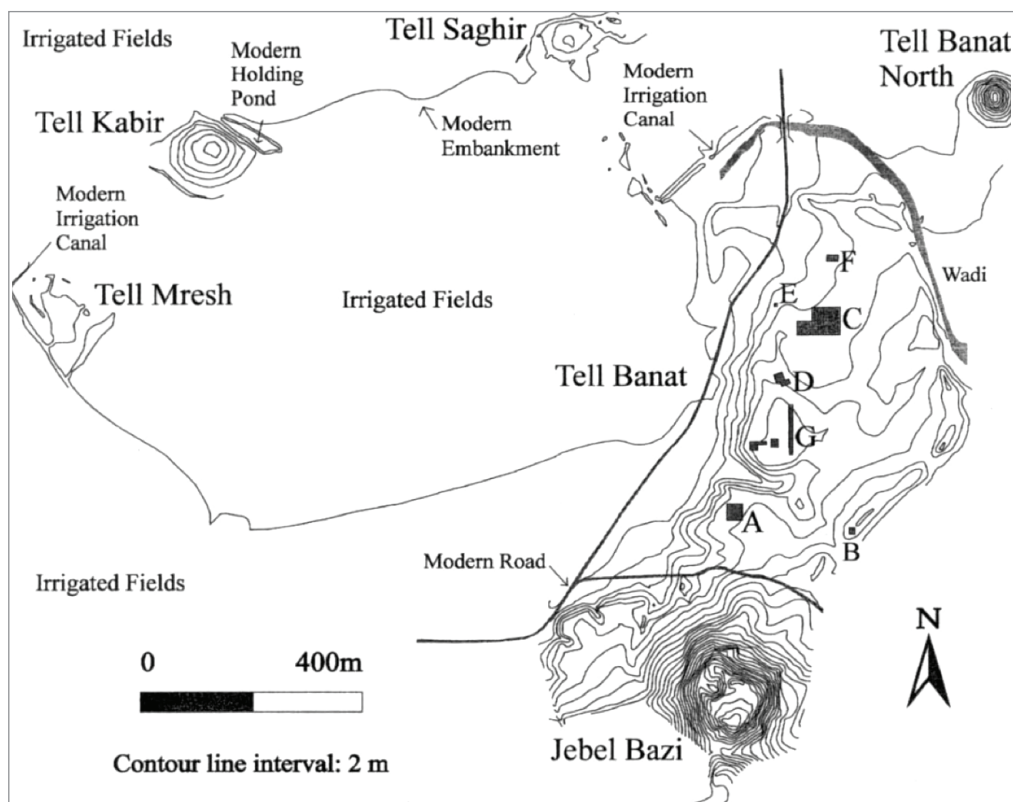


Fig. 5 : plan du site de Tell Banat (PORTER 2002a, fig. 2)

Chronologie de Tell Banat

Date	Période	Area D	Area G	Area C	Area F	Area A	Banat Nord	Tombes
?	V	*	*	Mortuary Mound II	*		WM C	
ca. 2600	IV	Production de poterie		Plateforme		*	WM B2	
	IV	Production de poterie	Production de poterie	Bâtiment 7	Bâtiment public		WM B	1/7
ca. 2450	III	Production de poterie	Production de poterie	Bâtiment 6	Quartiers domestiques	Production de poterie	WM A	2/4/6
ca. 2300	III	Aucune attestation	Production de poterie					7 9

Tableau 1 : Tableau chronologique de l'occupation de Tell Banat (d'après PORTER 2002a, table 1)

Période V

Pour la période la plus ancienne (V), seule une activité funéraire est connue sur le site qui compte de nombreux *tumuli* dont le *White Monument* dans son état le plus anciennement repérable (WM C)³³ (fig. 6) et le *Mortuary Mound II* (MM II), un mont conique retrouvé tronqué, fait de couche de graviers et de sédiments couvert par un revêtement tassé et durcie de pisé blanc dont les surfaces ouest et est étaient ondulées (secteur C)³⁴.

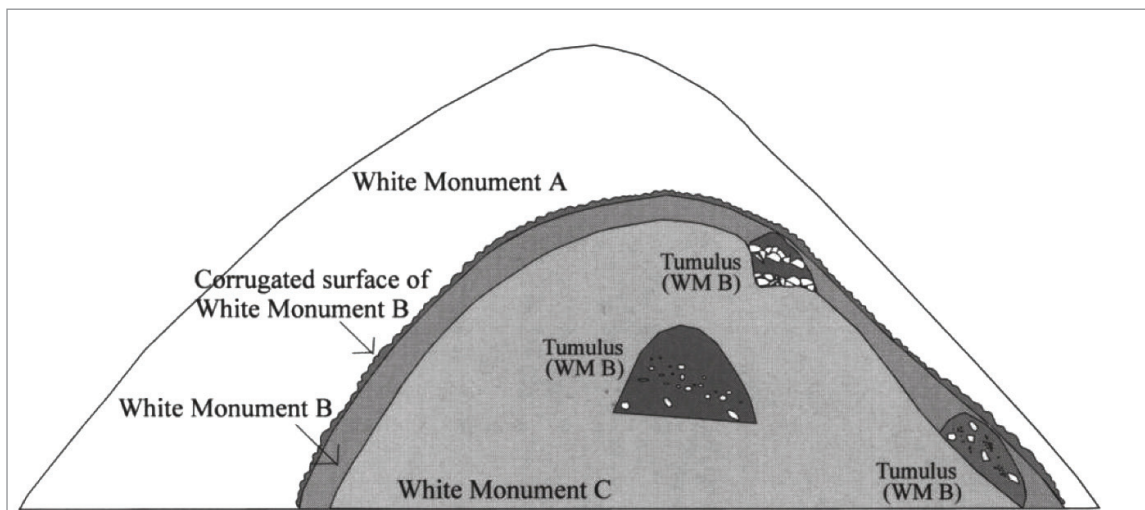


Fig. 6 : coupe schématique du White Monument (PORTER 2002a, fig. 4)

Période IV

À la période suivante (IV), des cairns et des petits *tumuli* (WM B2) contenant des os humains désarticulés et quelques céramiques furent creusés dans la surface du *White Monument* WMC³⁵, alors que le MM II fut complètement recouvert par dépôt graveleux anthropique épais de 3,50 m, atteignant 60 m de diamètre³⁶. Un quartier de production céramique (secteur D) commença alors à fonctionner³⁷. Dans un second temps, le WM B2 fut englobé dans un nouveau monument constitué de couches de pisé superposées qui lui donna une apparence « ondulée » (WM B). Sur sa surface et dans le remplissage furent découverts de nombreux dépôts d'os désarticulés, de perles ou de céramique³⁸. Le secteur C accueillit alors un complexe public, le bâtiment 7, construit sur une série de terrasses artificielles avec

³³ Porter, 2002a : 13-14 et 2002b : 160.

³⁴ Porter, 2002a : 16 et Porter, 2002b : 158-159.

³⁵ Porter, 2002a : 14-15.

³⁶ Porter, 2002a : 16.

³⁷ Porter, 2002b : 158.

³⁸ Porter, 2002a : 15 et Porter, 2002b : 161.

une place centrale pavée de briques cuites bituminées où se trouvait un hypogée, la tombe 7³⁹. Celle-ci était composée de 5 chambres reliées par des passages. Ses parois étaient plaquées de dalles dressées soigneusement équarries, ses sols étaient de briques cuites couvertes de bitume et son toit constitué de dalles de pierre pesant chacune plus d'1 tonne.

La chambre principale F contenait un sarcophage en bois, avec sans doute les restes du premier défunt mais très mal conservés (inhumation primaire et individuelle⁴⁰). Il était accompagné de plus d'un millier de perles en or de toutes sortes, d'incrustations d'yeux et de sourcils de statues, de divers petits objets raffinés et d'œufs d'autruche. Dans une autre chambre (D), une cinquantaine de pots fut retrouvée avec les ossements d'un adulte d'environ 20-35 ans déposé là secondairement qui avait travaillé durement et souffert d'une alimentation pauvre. Il était pourtant enterré avec des pendants raffinés en or, deux mouches en lapis-lazuli et une épingle en bronze⁴¹.

Les activités artisanales (production céramique, travail de la laine etc.) occupaient 2 ha des secteurs D-G et aucun quartier résidentiel séparé ne fut identifié.

À partir de cette période, les activités funéraires et mortuaires présentent une très grande diversité et un lien est clairement apparu entre l'architecture funéraire et le traitement des morts : les dépôts primaires sont individuels, parfois sur le sol non enterrés, protégés par des pierres ou dans des fosses déjà existantes comme des fours abandonnés, avec très peu voire pas de biens d'accompagnement. Dans les tombes à puits ou à chambre, ainsi que dans le *White Monument*, les dépôts sont pluriels et secondaires⁴².

Période III

Le WM B fut à son tour recouvert de dépôts horizontaux épais de 1,5 à 2 m très érodés au moment des fouilles, mais qui devaient donner un aspect de pièce montée ou de ziggurat au monument dans son dernier état (WM A). Les restes humains y constituaient des dépôts bien définis et délimités avec des offrandes funéraires⁴³. Le bâtiment 7 fut remplacé par une nouvelle construction, le bâtiment 6 qui était plus massif et moins ouvert, alors que la tombe 7, réutilisée, n'était plus du tout ni visible ni accessible. La production céramique fut relocalisée au sud, un nouveau quartier résidentiel séparé fut construit et au nord du site, sur le Tell Kabir, un large temple *in antis* fut bâti selon les mêmes techniques que le bâtiment 6⁴⁴.

Essai d'interprétation

Plutôt que d'interpréter Tell Banat comme un cas typique de « cité-État » dominée par une élite dont l'origine et le pouvoir seraient étroitement liés à la gestion des surplus de la production céréalières, A. Porter propose de le comprendre comme un site funéraire de pasteurs⁴⁵ dont le contrôle aurait permis l'émergence et la domination d'un lignage. À l'origine, les monuments mortuaires (*White Monument* et *Mortuary Monument II*) supportaient, alimentaient et définissaient l'identité de groupes de pasteurs par le culte d'ancêtres communs, que l'on y « fabriquait » véritablement à la suite de toute une série de manipulations des ossements. Leur présence fixait le territoire, en même temps qu'elle conduisait progressivement à la sédentarisation au moins partielle d'un groupe et d'un lignage qui avait en charge leur « entretien » matériel et culturel. La production céramique qui commença alors était destinée aux offrandes et aux cultes mortuaires.

Cette situation aboutit dans une deuxième étape à une concentration du pouvoir dans ce seul lignage, qui promut le *White Monument* au détriment du *Mortuary Monument II* qui fut alors abandonné voire nié. A ce moment-là, le groupe dominant se trouvait non pas au sommet, mais plutôt au centre de la population (bâtiment 7 et tombe 7), encore organisée selon des relations de parenté réelles et fictives.

À la période suivante une véritable différenciation spatiale naquit avec la monumentalisation et l'isolement du bâtiment 6, la construction d'un temple séparé à Tell Kabir et le partage entre des zones uniquement dévolues à la production et d'autres aux habitations.

³⁹ Porter, 2002b : 158.

⁴⁰ Les premières observations ostéologiques pour l'ensemble du site ont été publiées dans WILHELM 2006.

⁴¹ Porter, 2002a : 18-20.

⁴² Wilhelm, 2006.

⁴³ Porter, 2002a : 15-16.

⁴⁴ Porter, 2002a : 27.

⁴⁵ L'origine pastorale du site a été plus particulièrement étudiée dans McClellan, 2004 et Porter, 2004.

Le maintien du *White Monument* pourrait témoigner d'une certaine continuité mais pour A. Porter le caractère très ostentatoire de la construction dans son dernier état signalait au contraire la volonté d'un groupe d'établir sa position différente⁴⁶.

Cette reconstitution des étapes du développement urbain est extrêmement stimulante et l'on peut même se demander si Tell Banat fut réellement un site funéraire, tant les dépôts primaires sont restreints et peu voire pas enterrés (à l'exception de la chambre F de la tombe 7). Les « tombes » primaires apparaissent en effet davantage comme des zones de décharnement⁴⁷ et non comme de véritables sépultures car si l'on suit la définition donnée par exemple par J. Leclerc : « dans l'intention des acteurs, une sépulture est conçue pour toujours. [...] Une sépulture est un dépôt définitif »⁴⁸. Or à Tell Banat, le dépôt primaire semble provisoire avant que les ossements, manipulés, passés au feu souvent et en tout cas choisis et triés ne soient déposés dans une tombe à chambre ou à puits ou dans un *tumulus*. Si ce n'est un site à l'origine funéraire, Tell Banat apparaît comme un établissement humain où les activités mortuaires sont particulièrement importantes, sans doute destinées à la « fabrique des ancêtres », pour reprendre l'expression d'Anne Porter, et à leur culte⁴⁹.

*

On peut envisager plusieurs cas où le monde des morts et celui des vivants sont en contact : l'espace funéraire proprement dit, c'est-à-dire celui des tombes, mais aussi celui du traitement funéraire comme les structures à décharnement de Tell Banat ou encore les zones de crémation – qui peuvent être également celles de la tombe définitive⁵⁰ – et l'espace mortuaire où se pratiquent des rites liés à la mort n'est pas nécessairement associé aux restes du défunt⁵¹. Les archéologues peinent bien souvent à identifier ces deux derniers espaces en l'absence de tombes⁵². L'analyse et l'interprétation de ces espaces demande également d'envisager la relation aux défunts et aux ancêtres que l'on assimile peut-être trop facilement. Il existe ainsi un culte aux morts « récents » destiné à leur assurer une vie paisible dans l'Au-delà pour qu'ils n'empoisonnent pas la vie des vivants et qui permet aussi le processus de deuil. Ensuite le culte aux morts de la famille participe de la légitimation et du souvenir et enfin le culte aux ancêtres du groupe, qui ne sont pas les aïeux par le sang, assoit et définit sa cohérence et son identité.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

- AL-BAHLOUL Kh., BARRO A. et D'ALFONSO L. 2005. Area H. The Iron Age Cremation Cemetery. In BACHELOT L. et FALES F. M. (éd.), *Tell Shiukh Fawqâni 1994-1998*, Padova, Sargon, p. 997–1048.
- AL-MAQDISSI M., D. PARAYRE, M. SAUVAGE, I. SHADDOUD. 2011. Mission archéologique Syro-Française de l'Oronte : la campagne de fouilles de 2010 à Tell al-Nasriyah (Hama), *Orient-Express* (sous presse).
- BACHELOT L., LE GOFF I. et TENU A. 2002. La nécropole de l'âge du Fer de Tell Shioukh Faouqâni. *Orient-Express* 2002/1 : 17–20.
- BACHELOT L. et TENU A. (éd.). 2005. Entre mondes orientaux et classiques : la place de la crémation. Actes du colloque international de Nanterre, 26-28 février 2004. *Ktéma* 30. Strasbourg : Université Marc Bloch.
- BIENKOWSKI, P. 1982. Some Remarks on the Practice of Cremation in the Levant. *Levant* 14 : 80–89.
- BONATZ D. 2000. *Das syro-hethitische Grabdenkmal: Untersuchungen zur Entstehung einer neuen Bildgattung in der Eisenzeit in nordsyrisch-südanatolischen Raum*. Mainz : Philipp von Zabern.
- CURTIS J. E., MCCALL H., COLLON D. et AL-GAILANI WERR. 2008. *New light on Nimrud: proceedings of the Nimrud Conference 11th-13th March 2002*. London : British Institute for the study of Iraq.

⁴⁶ Porter, 2002a : 26-28, 2002b : 169-170.

⁴⁷ Anne Porter suggère d'ailleurs que la zone autour de la tombe 7 était dévolue au décharnement (Porter, 2002a : 19).

⁴⁸ Anne Porter suggère d'ailleurs que la zone autour de la tombe 7 était dévolue au décharnement (Porter, 2002a : 19).

⁴⁹ Je renvoie ici au détail de l'argumentation d'A. Porter (2002a : 8-10).

⁵⁰ Voir par exemple les tombes découvertes à Tell Sheikh Hamad (Kreppner, 2008) et Ziyaret Tepe (http://www3.uakron.edu/ziyaret/operation_a.html).

⁵¹ Pour l'âge du Fer, l'existence de chapelles mortuaires indépendantes des lieux de sépultures a été proposée notamment par H. Niehr (2006), D. Bonatz (2000) et tout récemment par E. J. Struble et V. Rimmer Herrmann (2009). Voir aussi pour les morts sans cadavres ou sans sépultures, Lion, 2009b : 239-242.

⁵² Voir Pfälzner, 2001.

DURAND J.-M. 1989. Tombes familiales et culte des Ancêtres à Emâr. *N.A.B.U.* 1989/4 : 85–88.

DURAND J.-M. et GUICHARD M. 1997. Les rituels de Mari. *Florilegium Marianum* 3 : 18–78.

JACQUET A. sous presse « Funerary rituals and cult of the ancestors during the amorite period: the evidence of the royal archives of Mari », In: (Re-)Constructing funerary rituals in the Ancient Near East (Actes du colloque organisé par le Promotionsverbund "Symbole der Toten", Prof. Dr. Peter Pfälzner, Altorientalisches Seminar, Universität Tübingen, les 21-23 mai 2009), *Qatna Studien* 4, Tübingen (sous presse)

JONKER G. 1995. *The Topography of Remembrance. The Dead, Tradition, and Collective Memory in Mesopotamia*, Leiden, New York, Cologne, E.J. Brill.

KREPPNER, F. J. 2008. Eine außergewöhnliche Brandbestattungssitte in Dūr-Katlimmu während der ersten Hälfte des ersten Jt. v. Chr. In : BONATZ D., CZICHON R. M. et KREPPNER F. J. (éd.), *Fundstellen, Gesammelte Schriften zur Archäologie und Geschichte Altvorderasiens ad honorem Hartmut Kühne* : 263–276. Wiesbaden : Harrassowitz.

LECLERC J. 1990. La notion de sépulture. *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, Nouvelle Série* 2/3-4 : 13–18.

LE GOFF I. 2001. Premiers éléments sur les ossements humains brûlés de la nécropole du chantier H de Tell Shioukh Faouqâni. *Orient-Express* 2001/1 : 19–21.

LE GOFF I. 2005. A propos de la nécropole à incinération de Tell Shioukh Faouqâni (Syrie) : recherche des séquences temporelles du protocole funéraire. In : BACHELOT et TENU (éd.) : 21-27.

LE GOFF, I. 2007. Lecture sociale des vestiges humains de la crémation : l'exemple de Tell Shioukh Fawqâni. In : BARAY L., BRUN P. et TESTART A. (éd.), *Actes du colloque Pratiques funéraires et sociétés, tenu à Sens, 12-14 juin 2003* : 277–284. Dijon : Éditions Universitaires de Dijon.

JOANNÈS F. 2005. « La conception assyro-babylonienne de l'au-delà », dans BACHELOT et TENU (éd.), p. 75–86.

LION B. 2009a. Nourrir les morts. *Cahiers des thèmes transversaux ArScAn IX, 2007-2008* : 465–473. (http://www.mae.u-paris10.fr/arscan/IMG/pdf/C9_T9_Lion.pdf)

LION B. 2009b. Culte des morts et lieux de mémoire dans le Proche-Orient ancien. In : S. BENOIST (éd.), *Mémoires partagées, mémoires disputées : écriture et réécriture de l'Histoire* : 231–251. Metz : Centre Régional Universitaire Lorrain d'Histoire.

MARCHEGAY S. 2000. The Tombs. *Near Eastern Archaeology* 63/4 : 208–209

MARCHEGAY S. 2008. Les pratiques funéraires à Ugarit au II^e millénaire. Bilan et perspectives des recherches. In : CALVET Y. & YON M. (dir.), *Ugarit au Bronze moyen et au Bronze Récent – actes du colloque international tenu à Lyon en novembre 2001*. *TMO* 47 : 97–118. Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Jean Pouilloux.

MC CLELLAN T. 2004. « Funerary Monuments and Pastoralism », dans C. NICOLLE (éd.), *Nomades et sédentaires dans le Proche-Orient ancien*, Compte-rendu de la 46^e Rencontre Assyriologique Internationale, Paris, ERC, p. 63–67.

MICHEL C. 2008. Les Assyriens et les esprits de leurs morts. In : MICHEL C. (éd.), *Old Assyrian Studies in Memory of Paul Garelli* : 181–197. *Old Assyrian Archives Studies* 4, PIHANS 112. Leyde. Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten.

MICHEL C. 2009. Femmes et ancêtres. Le cas des femmes d'Aššur. In : BRIQUEL-CHATONNET F., FARES, LION B. et MICHEL C. (éd.), *Femmes, cultures et sociétés dans les civilisations méditerranéennes et proches-orientales de l'Antiquité* : 27–39. *Topoi*, Suppl. 10.

NIEHR H. 2006. Bestattung und Ahnenkult in den Königshäusern von Sam'al (Zincirli) und Guzāna (Tell Halāf) in Nordsyrien. *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins* 122 : 111–139.

PARAYRE D., M. SAUVAGE, I. SHADDOUD 2011. Mission archéologique Syro-Française de l'Oronte : la campagne de fouilles de 2010 à Tell al-Nasriyah (Hama), *Studia Orontica* (sous presse).

PARDEE D. 1996. *Marziḫu, Kispu, and the Ugarit Funerary Cult: A Minimalist View*. In : Wyatt N., Watson W. G. E. & Lloyd J. B. (éd.), *Ugarit, religion and culture: proceedings of the International Colloquium on Ugarit, religion and culture, Edinburgh, July 1994: essays presented in honour of Professor John C.L. Gibson* : 273–287. Münster : Ugarit-Verlag.

- PFÄLZNER P. 2001. Auf den Spuren der Ahnen. Überlegungen zur Nachweisbarkeit der Ahnenverehrung in Vorderasien vom Neolithikum bis in die Bronzezeit. In : MEYER J.-W., NOVÁK M. ET PRUSS A. (éd.), *Beiträge zur vorderasiatischen Archäologie : Winfried Orthmann gewidmet* : 390–409. Frankfurt am Main : Johann Wolfgang Goethe-Universität, Archäologisches Institut.
- PITARD W. T. 1996. Care of the Dead at Emar. In : CHAVALAS M. W. (éd.), *Emar. The History, Religion, and Culture of a Syrian Town in the Late Bronze Age*: 123–140. Bethesda, Maryland : CDL Press.
- PORTER A. 2002a. The Dynamics of the Death: Ancestors, Pastoralism, and the Origins of a Third-Millennium City in Syria. *Bulletin of American Schools for Oriental Research* 325 : 1–34.
- PORTER A. 2002b. Communities in Conflict: Death and the Contest for Social Order in the Euphrates River Valley. *Near Eastern Archaeology* 65/3 : 156–173.
- PORTER A. 2004. « The urban nomad: countering the old clichés », dans C. NICOLLE (éd.), *Nomades et sédentaires dans le Proche-Orient ancien*, Compte-rendu de la 46e Rencontre Assyriologique Internationale, Paris, ERC, p. 69–74.
- RIIS P. J. 1948. *Hama. Fouilles et Recherches de la fondation Carlsberg 1931-1938. Les cimetières à crémation*. Kobenhaven : Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag.
- SCHMIDT B. B. 1996. The Gods and the Dead of the Domestic Cult at Emar: A Reassessment. In : CHAVALAS M. W. (éd.), *Emar. The History, Religion, and Culture of a Syrian Town in the Late Bronze Age* : 141–161. Bethesda, Maryland : CDL Press.
- STRUBLE E. J. et RIMMER HERRMANN V. 2009. An Eternal Feast at Sam'al: The New Iron Age Mortuary Stele from Zincirli in Context. *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 356 : 15–49.
- TENU A. 2007. « À propos de la nécropole à incinération de Tell Shiukh Fawqâni : l'incinération dans le monde syrien à l'âge du Fer » dans L. BARAY, P. BRUN et A. TESTART (éd.), *Actes du colloque Pratiques funéraires et sociétés, tenu à Sens, 12-14 juin 2003*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, p. 265–275.
- TENU A. 2009. « Assyrians and Aramaeans in the Euphrates Valley viewed from the cemetery of Tell Shiukh Fawqâni », dans C. KEPINSKI et A. TENU (éd.), *Assyrian and Aramaean Interaction, Syria* 86, Beyrouth, IFPO, p. 86–93.
- TENU A. sous presse « La Pierre à cupules de Tell al-Nasriyah (Syrie) », dans J.D. FOREST (éd.),
- TENU A. et BACHELOT L. 2005. « Tell Shioukh Faouqâni (Syrie) : la campagne de sondages 2003 dans la nécropole à incinération », *Akkadica* 126, p. 159–168.
- TENU A. et ROTTIER S. 2010. Le cimetière à crémation de Nasriyah, Syrie (Mission syro-française de l'Oronte). *Studia Orontica* VII : 21–32.
- TSUKIMOTO, A. 1985. *Untersuchungen zur Totenpflege (kispum) im alten Mesopotamien*. Kevelaer : Butzon & Bercke.
- WOOLLEY, L. 1939. The Iron-Age Graves of Carchemish. *Liverpool Annals of Archaeology and Anthropology* 26 : 11–37.
- WOOLLEY L. & MALLOWAN M.E.L. 1976. The Old Babylonian Period. *Ur Excavations. Volume VII*. Philadelphia : British Museum Publications.
- WILHELM S. 2006. « Ancestral Bones. Early Bronze Age Human Skeletal Remains from Tell Banat, Syria. *Baghdader Mitteilungen* 37 : 359–380.

DES MORTS ET DES VIVANTS EN NABATÈNE

Nathalie DELHOPITAL

ArScAn-APOHR

ndelhopital@yahoo.fr.

La population nabatéenne est une ancienne peuplade du nord-ouest de l'Arabie qui a connu la prospérité entre le 1^{er} siècle avant J.-C. et le 1^{er} siècle après J.-C. Les Nabatéens ont créé un empire basé sur le commerce caravanier. Leur royaume s'étendait des plaines du Hawran au Nord, dont la ville principale était Bosra, jusqu'à Madâ'in Sâlih en Arabie centrale, sur la route de la Mecque et jusqu'au Wadi es-Sirhân à l'est, entre le Golfe arabo-persique et la Syrie. Ils étaient les intermédiaires « inévitables » dans le commerce à longue distance des épices, aromates et autres produits précieux acheminés depuis l'Arabie du Sud jusqu'à Pétra et, de là, aux ports de la Méditerranée. La formation de l'État nabatéen est datée entre le début du v^e siècle et la fin du iv^e siècle av. J.-C. En 64 av. J.-C., Pompée créa la province romaine de Syrie, mais il ne supprima pas le royaume nabatéen qui fut placé sous la tutelle romaine. En dépit de cette tutelle, les Nabatéens ont tenté de conserver la maîtrise des accès à la zone productrice d'épices. Ils connurent leur apogée durant le règne d'Arétas IV (9 av. J.-C.-40 ap. J.-C.) qui étendit son pouvoir de Madâ'in Sâlih à Doumat en Arabie Saoudite et du Negev jusqu'au Hawran. En 106 de notre ère, la province romaine d'Arabie est créée par Trajan, qui met fin au royaume nabatéen.

Dans le cadre de notre thèse, nous avons étudié les pratiques funéraires à partir de trois sites : Pétra (Jordanie), Madâ'in Sâleh (Arabie Saoudite) et Khirbet edh Dharîh (Jordanie) (fig. 1), deux grandes cités nabatéennes et un petit village. La séparation entre l'espace funéraire et les autres espaces est une constante sur tous les sites, cependant morts et vivants restent liés.

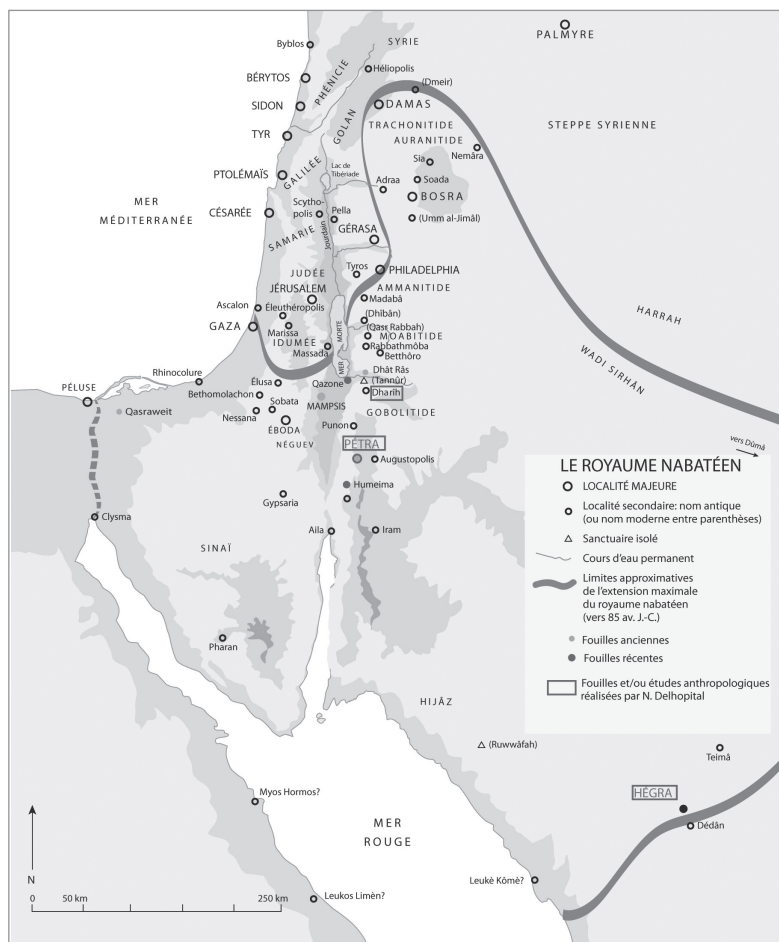


Fig. 1 : Carte du royaume nabatéen présentant les différents sites étudiés (d'après Chambon et al. 2002)

THÈME VIII

PRÉSENTATION DES SITES

Khirbet edh-Dharih

Le site de Dharih (fig. 2) a connu une occupation principalement nabatéenne, romaine et byzantine. Il a été fouillé par une mission franco-jordanienne, sous la direction de F. Villeneuve et Z. Al-Muheisen dans les années quatre-vingt dix¹. Du I^{ER} siècle avant notre ère jusqu'au milieu du IV^E siècle ap. J.-C. se développe un village avec un sanctuaire. Dharih offre des vestiges variés : un sanctuaire de grande taille avec son temple, surplombant le Wadi Laaban ; une vingtaine d'habitations et installations agricoles, dominant le sanctuaire; et, légèrement à l'écart, des habitations, des bâtiments à vocations différentes, ainsi que deux cimetières².

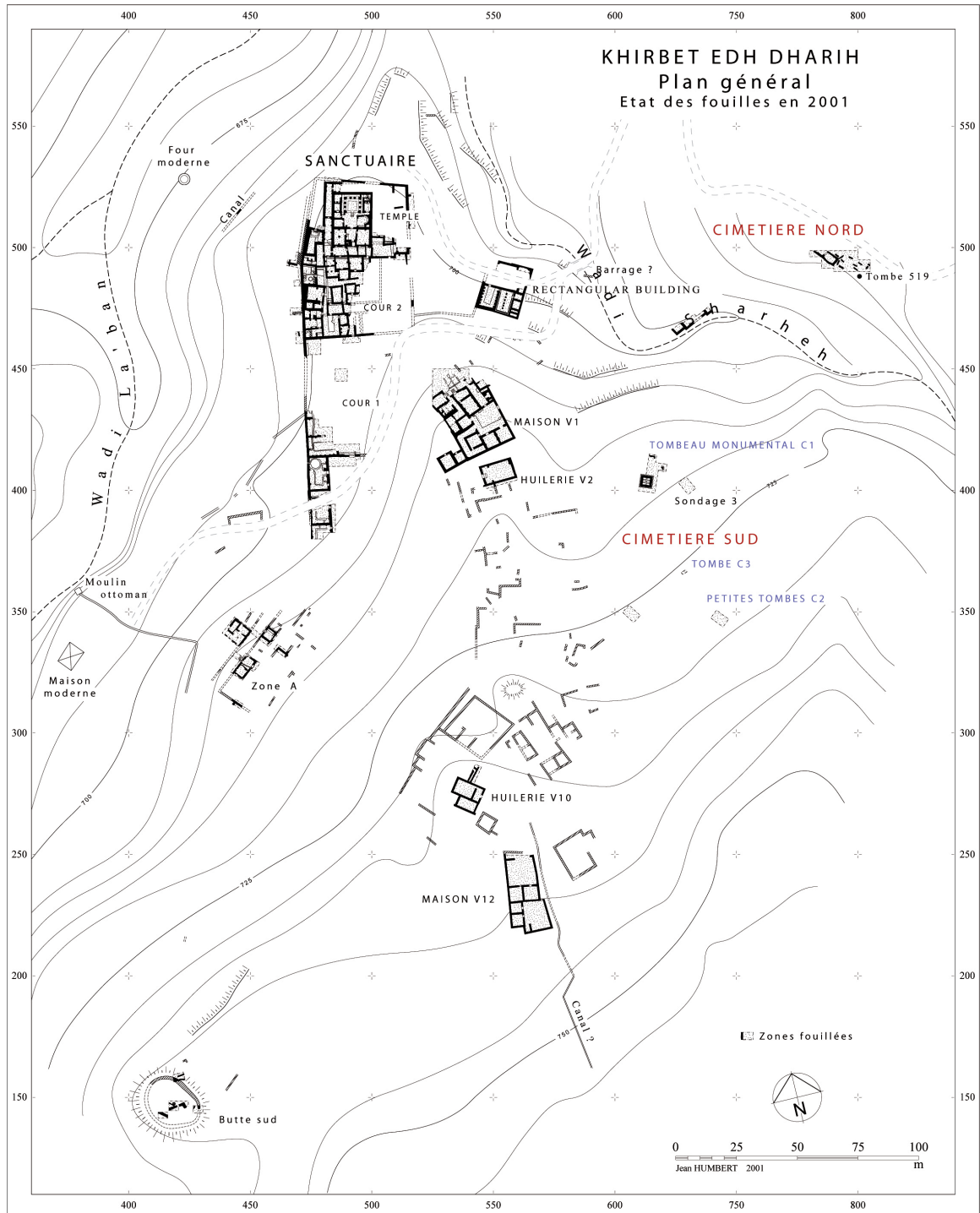


Fig. 2 : Site de Khirbet-edh Dharih (D'après Lenoble et al. 2001)

¹ Lenoble *et al.*, 2001.

² Villeneuve et Al-Muheisen, 2000.

Pétra

Pétra était la capitale du royaume nabatéen ; la ville est située à 250 km au sud d'Amman et à 100 km au nord d'Aqaba (cf. fig. 1). Six cents tombeaux et plus d'une centaine de chambres funéraires, tombes à fosse et à puits y ont été répertoriés. Deux tombes ont fait l'objet d'une étude archéo-anthropologique dans le cadre de notre doctorat³ : la nécropole de Wādī Farasa⁴, et le tombeau 303 d'Ath-Thughrah, dont nous avons réalisé la fouille avec I. Sachet en 2006.

Pétra est entourée par de hautes falaises, au cœur d'un massif montagneux en grès. On compte à Pétra plus de six cents tombeaux, plus quelques centaines de chambres funéraires, tombes à fosse et à puits, ce qui explique que ce site a longtemps été considéré comme une immense nécropole. Mais la présence de quartiers d'habitation, de marchés, de rues, de boutiques et d'ateliers d'artisans démontrent que Pétra était une ville⁵.

Madâ'in Sâlih

Madâ'in Sâlih (fig. 3) est le site le plus important après Pétra ; il se situe au nord de l'Arabie Saoudite, à environ 400 km au nord-ouest de la ville de Médine (cf. fig. 1). Ce fut une importante métropole, à la fois cité caravanière, nécropole et le lieu de culte. Depuis 2008⁶, nous avons, avec I. Sachet, la responsabilité de la fouille des tombeaux.

A Madâ'in Sâlih, plus d'une centaine de tombes monumentales a été décomptée, dont quatre-vingt-quatorze tombeaux à façade décorée. D'après les épitaphes, la quasi-totalité des tombeaux ont été construits durant les trois premiers quarts du 1^{er} siècle ap. J.-C.

NÉCROPOLE DANS L'ESPACE URBAIN

Sur l'ensemble des sites nabatéens, l'espace funéraire et les autres espaces sont toujours séparés, même si cette séparation n'est pas toujours nette.

Sur le site de Khirbet edh Dharih, les différents cimetières, le cimetière Nord et le cimetière Sud, même s'ils sont proches de certains espaces domestiques, restent dans la périphérie (cf. fig. 2). Le cimetière Nord est localisé sur une colline surplombant l'aire du temple.

À Madâ'in Sâlih (cf. fig. 3), une répartition très nette est visible entre les différents espaces. Trois se distinguent, l'espace domestique représenté par le centre urbain, les nécropoles et l'espace culturel. Les tombeaux (Jabal al-Ahmar, Qasr al Bint, Jabal al Mahjar, Jabal Khraymâr, Qasr as-Sâni et la Qasr al-Farîd) apparaissent sous forme de massifs tout autour de la ville (cf. fig. 3) et restent visible pour l'ensemble des vivants. Les nécropoles de fosses sont essentiellement situées sur les sommets des massifs directement autour du centre-ville. Même si les morts sont en dehors de la ville, ils restent très présents dans le paysage avec les tombeaux monumentaux.

Contrairement à Madâ'in Sâlih, la séparation entre monde des morts et monde des vivants à Pétra paraît moins claire. En effet, le caractère rupestre des aménagements et les réoccupations des nécropoles rendent la lecture du site difficile. Par exemple dans le secteur d'Ath-Thughrah, habitats et nécropoles sont situés côte à côte. Il semblerait que cela soit lié au fait que la ville s'organise en différents faubourgs, ainsi chaque secteur d'habitations a également son secteur de nécropoles, d'où une distinction moins nette⁷.

Même si, une distinction s'observe entre monde des morts et monde des vivants et que les nécropoles restent principalement à l'extérieurs du centre urbain chez les Nabatéens, comme à Madâ'in Sâlih. Des espaces ont été aménagés afin que les vivants puissent circuler et rendre hommage aux morts, en atteste la présence des escaliers, des *triclina*, des banquettes de repos au sein des monuments funéraires, etc⁷.

³ Delhopital, 2010.

⁴ Schmid et Barmasse, 2006.

⁵ Nehmé, 1997 ; Nehmé et Villeneuve, 1999.

⁶ Delhopital et Sachet, 2010.

⁷ Sachet, 2006.



Fig. 3 : Site de Madâ'in Sâlih (Nehmé et al. 2006)

RELATION DES VIVANTS ET DES MORTS

En l'absence de textes religieux sur les croyances des Nabatéens sur l'au-delà, l'archéologie ainsi que l'archéo-anthropologie permettent de restituer certains gestes des vivants envers leurs morts.

Le traitement des morts

Seul Strabon décrit les pratiques funéraires des Nabatéens. D'après les récits de son ami Athénodore, un philosophe grec qui a passé du temps parmi les Nabatéens de Pétra, Strabon⁸ écrit dans le livre XVI (4,26) de *Géographie* : « Les corps morts ne sont à leurs yeux autre chose que du fumier ; et c'est ainsi qu'Héraclite dit : les morts ne valent pas du fumier : aussi est-ce dans les lieux où l'on dépose les immondices, qu'ils enterrent même les rois »⁹. Certains auteurs ont interprété ce texte

⁸ Strabon, *Géographie*, 16.4.26.

⁹ Kammerer, 1929 ; Wright, 1969.

comme une indication que les Nabatéens pratiquaient des rites d'exposition des corps. Pour d'autres, il s'agirait d'une confusion dans les termes, Strabon aurait confondu le grec *kopros* signifiant « fumier » et l'araméen *kapr* signifiant « sépulcre, tombeau »¹⁰. Enfin, une troisième explication, qui semble la plus probable, est qu'Athénodore, un observateur extérieur, a été choqué par la proximité entre les nécropoles et les dépotoirs de la ville. En effet, nous retrouvons à Pétra des nécropoles côtoyant des décharges, comme celle d'Umm al-Biyârah, qui se trouve non loin de l'un des dépôts d'ordures de la ville, Al-Kâtûteh. C'est sans doute cette proximité, contraire aux règles de l'urbanisme romain, qui est à l'origine de cette observation¹¹.

Dans le cadre de notre doctorat, qui portait sur les pratiques funéraires des Nabatéens¹², nous avons montré que les sépultures étudiées sont toutes des inhumations primaires, individuelles ou plurielles. Les individus sont inhumés dans des cercueils et/ou des linceuls, le sexe ou l'âge ne semble pas être en lien avec ce choix, il pourrait donc s'agir de choix pratiques. Il n'est pas exclu qu'une orientation ait pu être respectée au sein d'une nécropole mais qu'elle n'a pas revêtu une importance primordiale dans le rituel funéraire, pouvant être simplement influencée par la topographie du site. Tous les défunts étudiés étaient en position dorsale, les mains généralement sur le pubis ou le long du corps et les membres inférieurs en extension.

Les objets découverts dans les tombes sont de six types. Certains ont été trouvés en grande quantité : des bijoux en pierre, en coquillage, en bronze, en or, etc. (boucles d'oreilles, bagues, bracelets de cheville ou de poignet, colliers), des ustensiles de la vie quotidienne (boîte de cosmétiques, peigne, mouchoir, assiette, pot, etc.) ; d'autres sont plus anecdotiques : des monnaies, des armes, un os animal, des clochettes en bronze, etc.

L'étude anthropologique, réalisée en appliquant les méthodes les plus fiables et les moins controversés à l'heure actuelle¹³, n'a pas mis en évidence de sélection dans les nécropoles selon le sexe ; en revanche les enfants âgés de moins de 5 ans, et en particulier ceux de moins de 1 an, sont souvent sous-représentés, voire absents, dans certains des sites étudiés. Une distinction en fonction du sexe de l'enfant pourrait éventuellement expliquer ce fait. Cette sous représentation s'expliquerait par des pratiques funéraires différentes réservées à cette fraction de sujets immatures.

À Madâ'in Sâlih, pour la première fois sur un site nabatéen, des momifications vraisemblablement intentionnelles sont mises en évidence. Les Égyptiens, chez lesquels cette pratique est connue, croyaient que l'âme du défunt avait besoin du corps dans l'au-delà et que pour cette raison, il fallait le préserver; c'était une sorte de protection pour l'âme lors du long chemin qu'elle allait devoir parcourir avant d'arriver dans l'au-delà¹⁴. Les Nabatéens avaient peut-être également des croyances de ce type.

Notre étude archéo-anthropologique a permis de démontrer le soin apporté par les vivants à leurs morts. L'étude du mobilier et de l'architecture apporte également des informations importantes quant aux rites funéraires.

Les rites funéraires

D'après les découvertes, vaisselles et aménagements, réalisées à l'intérieur et à l'extérieur des tombes, les Nabatéens pratiquaient la libation. En effet, il a été découvert des installations telles que des rigoles et des cupules destinées à verser des liquides. Nous avons l'exemple avec le tombeau 303 d'Ath Thugrhah, où des cupules ont été découvertes à l'entrée du puits qui permettait d'accéder à la chambre funéraire. De plus de la céramique probablement destinée à recevoir des offrandes liquides, ont été découvertes à l'intérieur de la tombe mais également à l'extérieur. L'absence d'espace domestique à proximité de la tombe permet d'émettre l'hypothèse que cette vaisselle a probablement été laissée là par des visiteurs venus rendre hommage à leurs morts¹⁵.

La présence de salles de banquet, parfois face à des tombes (exemple de la tombe du Soldat à Pétra) est un exemple supplémentaire de l'importance accordée aux morts par les vivants¹².

¹⁰ Clermont-Ganneau, 1985.

¹¹ Kammerer 1929 ; Nehmé et Villeneuve 1999 ; Nehmé 2000

¹² Delhospital, 2010.

¹³ Schmitt, 2005; Moorrees, Fanning et Hunt, 1963ab; Fazekás et Kósa, 1978; Scheuer et Black 2000; Murail, Bruzek, Houët et Cunha 2005.

¹⁴ Dzlerzykay-Rogalski T, 1990.

¹⁵ Sachet, 2010.

*

L'espace des morts et l'espace des vivants se distinguent dans les villes nabatéennes, comme dans la majorité des villes antiques méditerranéennes ayant connu l'influence grecque. Cependant les espaces funéraires sont aménagés pour les vivants afin qu'ils puissent venir y effectuer des rituels tels que des libations. Les morts restent très présents pour les vivants grâce aux imposants tombeaux comme ceux de Pétra ou de Madâ'in Sâlih, visibles de l'ensemble du centre urbain.

Notre travail de doctorat a permis de démontrer le soin apporté aux morts. Cependant faute de documentation accessible ailleurs, notre étude s'est concentrée sur le centre et le sud du royaume nabatéen. Il s'avère donc nécessaire de poursuivre la collecte des données dans le reste du royaume. La poursuite des fouilles sur le site de Madâ'in Sâlih apparaît également importante afin de confirmer ou de faire évoluer les hypothèses développées au cours de ce travail. Les tombes exceptionnelles de Madâ'in Sâlih doivent, en effet, bénéficier d'une étude très approfondie. Une attention particulière devra être portée à l'étude des restes momifiés afin de déterminer les procédés utilisés par les membres de la communauté.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

Source antique

STRABON 1930 (rééd). *Géographie*, livre XVI. Londres : éd. J.L. Jones, vol. 7, coll. Loeb.

Ouvrages et articles

CHAMBON A., JANIF, M., AL-MUHEISEN Z. et VILLENEUVE F. 2002. *Khirbet edh-Dharîh : des Nabatéens au premier Islam*. Amman: Catalogue de l'exposition à la mairie d'Amman.

CLERMONT-GANNEAU C. 1985. *Recueil d'archéologie orientale*. Paris: E. Leroux.

DELHOPITAL N. 2010. *Du monde des vivants au monde des morts en Nabatène, entre le 2^e s. av. J.-C. et le 4^e s. ap. J.-C. : Approche archéo-anthropologique des tombes de Khirbet edh-Dharîh, Pétra (Jordanie) et de Madâ'in Sâlih (Arabie Saoudite)*. Thèse de Doctorat en Anthropologie Biologique (unpublished). Université Bordeaux 1, Talence.

DELHOPITAL N. et SACHET I. 2010. Area 5, Work in the Monumental Tombs. In: NEHMÉ L., AL-TALHI D., VILLENEUVE F. (eds) *Hegra I: Report on the First Excavation Season at Madâ'in Sâlih*. Riyadh Saudi : Commission for the Tourism and Antiquities : 205-258.

DZLERZYKRAY-ROGALSKI T. 1990. A propos de la momification naturelle des dépouilles humaines en Egypte. *Paleobios* 6 : 31-35.

FAZEKÁS I.G. et KÓSA F. 1978. *Forensic Fetal Osteology*. Budapest : Akadémiai Kiadó.

KAMMERER, J. 1929. *Pétra et la Nabatène*. Paris: Librairie Orientaliste Paul Geuthner.

LENOBLE P., AL-MUHEISEN Z., VILLENEUVE F., et AUGÉ C. 2001. Fouilles de Khirbet edh-Dharîh (Jordanie), I : le cimetière au sud du Wadi Sharheh. *Syria* 78 : 151 p.

MOORREES C.F., FANNING E.A., HUNT E.E. 1963a. Age variation of formation stages for ten permanent teeth. *Journal of Dental Research* 42 :1490-1502.

MOORREES C.F., FANNING E.A., et HUNT E.E. 1963b. Formation and resorption of three deciduous teeth in Children. *American Journal of Physical Anthropology* 21 : 205-213.

MURAIL P., BRUZEK J., HOUET F., et CUNHA E. 2005. A probabilistic sex diagnosis tool using world wide variation of pelvic measurements. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* 17, 3-4 : 167-176.

NEHMÉ, L. 1997. L'habitat rupestre dans le bassin de Pétra à l'époque nabatéenne. *Studies in the History and Archaeology of Jordan* 6 : 281-288.

NEHMÉ L. et VILLENEUVE F. 1999. *Pétra : métropole de l'Arabie Antique*. Paris : Seuil.

NEHMÉ L. ARNOUX T. BESSAC, J.-C., BRAUN J.-P., DENTZER J.M., KERMORVANT A. SACHET I. et THOLBECQ L. 2006. Mission archéologique de Madâ'in Sâlih (Arabie Saoudite) : Recherches menées de 2001 à 2003 dans l'ancienne Hijra des Nabatéens. *Arabian archaeology and epigraphy* 17 : 41-124.

SACHET I. 2006. *La Mort dans l'Arabie Antique : Pratiques funéraires Nabatéennes Comparées*. Thèse de l'université de Paris 1-Ecole Pratique des Hautes études, spécialité sciences historiques et philologiques (inédite).

SACHET I. 2010. Libations funéraires aux frontières de l'Orient romain le cas de la Nabatène. In : JÖRG RÜPKE ET JOHN SCHEID (eds) *Rites funéraires et culte des morts aux temps impériaux*. Stuttgart : Franz Steiner Verlag : 157-174.

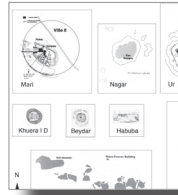
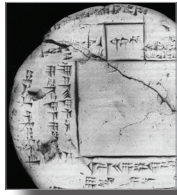
SCHEUER L. et BLACK S. 2000. *Developmental Juvenile Osteology*. San Diego, California : Academic Press.

SCHMITT A. 2005. Une nouvelle méthode pour estimer l'âge au décès des adultes à partir de la surface sacro-pelvienne iliaque. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* 17, 1-2 : 89-101.

SCHMID S.G. et BARMASSE A. 2006. The international Wadi Farasa project (IWFP): preliminary report on the 2005 season. *Annual of the Department of Antiquities of Jordan* 50 : 217-227.

VILLENEUVE F. et AL-MUHEISEN Z. 2000. Nouvelles recherches à Khirbet edh-Dharih (Jordanie), 1996-1999. *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1525-1563.

WRIGHT G.R.H. 1969. Strabo on funerary customs at Petra. *Palestine Exploration Quarterly* 101 : 113-116.



NAISSANCE, VIE ET MORT D'UNE VILLE

HARRĀDUM OU LE CAS D'UNE VILLE NOUVELLE (XIX^e AU XVII^e S. AV. J.-C.)

APPROPRIATION TERRITORIALE D'UNE ZONE FRONTIÈRE

Christine KEPINSKI

CNRS – ArScAn-HAROC

christine.kepinski@mae.cnrs.fr

Le questionnement sur l'organisation de la vie en société est une des problématiques majeures de notre discipline. Dans ce cadre bien évidemment, l'émergence des sociétés urbaines au Proche et Moyen-Orient figure parmi les axes de recherche principaux. La problématique évolue, principalement quand des données nouvelles nous sont livrées et plusieurs hypothèses ont été avancées dont certaines connaissent une certaine stabilité. Le corpus à notre disposition nous permet actuellement de distinguer un certain nombre de critères de reconnaissance des villes, plusieurs étapes d'évolution mais aussi différents types de villes bien que les processus en question de même que la méthodologie à adopter soient loin d'être tout à fait clairs, et continuent à faire débat. Quoi qu'il en soit il apparaît évident qu'il n'existe pas un modèle de ville mais plusieurs paradigmes, plusieurs phénomènes d'urbanité qui ont été clairement exposés au cours de ce séminaire dans le cas de l'Anatolie et du Levant.

On propose dans le cadre de cette courte étude, un autre type d'approche sur les villes ou l'urbanisation. En partant d'un exemple, le cas de Harrādum, ville nouvelle du XIX^e au XVII^e s. av. J.-C., on essaie de voir en quoi il peut éclairer notre problématique.

DESCRIPTIF : UNE VILLE NOUVELLE

Description générale, fonction des bâtiments et hiérarchisation

Harrādum (Khirbet ed Diniye), située sur le moyen Euphrate irakien, est une petite ville d'un hectare dont le plan est d'une régularité remarquable (fig. 1). Il ne sera pas utile de rappeler la fonction des différents bâtiments qui est clairement présentée dans la publication définitive du site¹. On rappelle également que la culture matérielle révèle une petite hiérarchisation sociale².

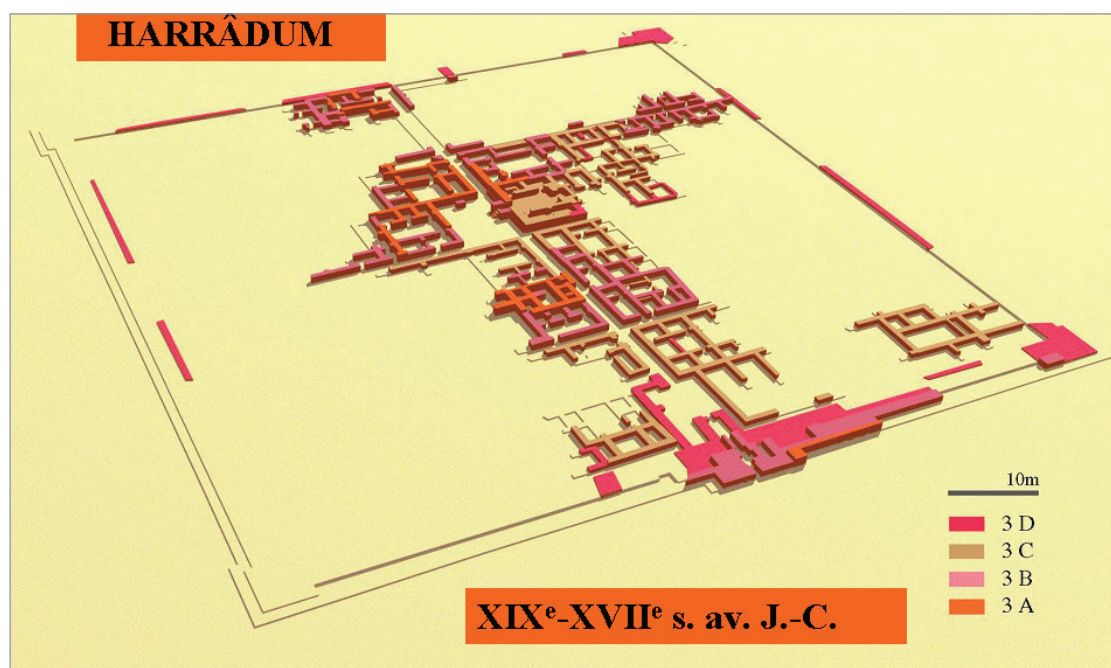


Fig. 1 : Plan du site (document de l'auteur).

¹ Kepinski-Lecomte, 1992.

² Kepinski-Lecomte, 1996.

Identification du rôle joué par Harrādum

Harrādum est une ville neuve construite pour des raisons stratégiques, militaires voire commerciales, ces trois causes ne s'excluant pas et étant étroitement liées³. La fondation d'une ville nouvelle représente un acte politique, celui d'une grande puissance désireuse d'étendre son territoire. L'extension d'un territoire quant à lui, comprend toujours un volet militaire, stratégique et économique. On pourrait s'étonner que de grandes puissances comme Ešnunna, Mari ou Babylone aient eu quelque intérêt à porter à Harrādum. A part le bitume de Hît qui demeure assez lointain et la présence d'alun attesté par les textes, la région ne possède pas de richesse particulière en matières premières et son terroir agricole est très limité. C'est bien évidemment la position stratégique de Harrādum aux frontières de plusieurs royaumes mais aussi sur une des voies du grand commerce international d'une part et du parcours des pasteurs d'autre part qui fait que cette région a de tout temps constituer un enjeu territorial de plusieurs grandes puissances mais aussi un lieu de rencontre entre les sédentaires et les pasteurs nomades. « Le pays de Suhum se trouve très clairement sur la route du commerce caravanier mettant en relation la Péninsule Arabique avec ses débouchés vers l'Océan indien et le Croissant fertile. De Temā, à Hindānum, Hanat, Hît etc. puis beaucoup plus tard Petra, Palmyre ou Doura Europos, la conquête de la steppe et les implantations nouvelles, rares mais régulières depuis le début du second millénaire jusqu'aux premiers siècles de notre ère, illustrent bien ce processus »⁴.

Les origines de la culture matérielle de Harrādum⁵

Selon les sources écrites, Harrādum pourrait bien avoir été fondée par le royaume d'Ešnunna. Elle passe pour un court laps de temps aux mains de Mari avant d'être un avant-poste du royaume de Babylone.

Pour ce qui est de la culture matérielle, les traits distinctifs les plus anciens ont de bons parallèles avec plusieurs villes du royaume d'Ešnunna ; ils concernent toujours des objets ayant servi dans le cadre de pratiques rituelles et plaident en faveur d'une fondation de Harrādum par le royaume d'Ešnunna. En dehors de ces éléments, on distingue des céramiques de tradition purement babylonienne et d'autres qui ont de nombreux parallèles avec tous les sites de l'Euphrate en amont. Cette dichotomie entre les formes babyloniennes et les formes occidentales fait écho à celle révélée par l'onomastique et souligne la confrontation de ces groupes culturels. Les deux composantes sont également illustrées par les deux types de temple de la ville.

LA VALEUR HEURISTIQUE DU CAS DE HARRĀDUM

A partir de cet exemple, on peut se demander en quoi le cas de Harrādum peut éclairer nos interrogations sur la reconnaissance des villes ?

De fait, Harrādum ne répond pas à un certain nombre de critères généralement avancés pour définir une ville. On entend par ville une unité urbaine étendue et fortement peuplée or Harrādum ne dépasse pas 1 hectare. Il apparaît évident que dans le cadre d'une prospection, nous l'aurions fort probablement interprété comme étant un village.

On ne peut pas dire non plus qu'Harrādum soit un centre économique, le point focal d'un territoire, un lieu où se regroupent de nombreuses spécialisations, une main-d'œuvre abondante, des richesses. De même, on n'y a pas dégagé de bâtiment administratif.

Cependant, Harrādum est entourée par un mur d'enceinte. La fouille a permis de révéler la densité de son occupation. La ville remplit des fonctions diverses ; elle présente des indices de hiérarchisation sociale. L'écriture y joue un rôle. Elle a une autonomie politique, des structures administratives indépendantes et entretient des échanges à longue distance.

Enfin Harrādum n'est pas le point focal d'un territoire mais elle est intégrée à un réseau, à un territoire jalonné par d'autres places fortes telles Shaduppum/ Tell Harmal, la citadelle fortifiée du tell D de Khafajeh et plus tard Dūr-Samsu-iluna sur le tell B du même site.

³ Cette interprétation renvoie à l'ensemble de notre bibliographie sur Harrādum. Elle a été commentée par Charpin, 2010. On verra également l'argumentation dans ce même volume de F. Joannès.

⁴ Kepinski, Lecomte et Tenu, 2006a.

⁵ Kepinski, 1995, 2005, 2006b et c.

*

Avec Harrādum nous sommes bien loin des interrogations sur la reconnaissance des premières grandes villes ou bien du modèle commun au III^e millénaire, des villes à l'origine de la formation d'un territoire rayonnant autour d'une agglomération principale associée à des sites satellites de tailles variées. L'étape représentée par Harrādum correspond à celle de la régénération des sociétés complexes qui succède à la crise de la transition entre le Bronze Ancien et le Bronze Moyen⁶.

Harrādum appartient à une série de fondations nouvelles fortifiées qui jalonnent le royaume d'Ešnunna et dont le hasard des fouilles a mis au jour des témoins à Tell Dhiba'i, Shaduppum puis Harrādum. Ce dispositif sera réactivé et développé par Babylone à qui l'on doit notamment Dûr-Samsu-iluna, édifiée sur le tell B de Khafajeh.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

CHARPIN D. 2010. Harrādum, entre Babylone et le « pays de Mari ». In : CANCIK-KIRSCHBAUM E., KLINGER J. et MÜLLER G.G.W. (eds.) *Normierung und Emanzipation : Bausteine für eine Kulturgeschichte des 2. Jts v. Chr. Im Alten Orient. Internationales Symposium zu Ehren von Gernot WILHELM*. Berlin.

KEPINSKI-LECOMTE C. 1995. La polarité occidentale d'Harradum, Moyen-Euphrate irakien (XVIII-XVII s. av. J.-C.). *Anatolia Antiqua* 3 : 33-53.

KEPINSKI-LECOMTE C. 1996. Spatial Occupation of a new town : Haradum (Iraqi Middle Euphrates, 18th -17th centuries B.C.). In : VEENHOF K. (ed.) *Houses and Households in Ancient Mesopotamia* : 191-196. Leiden.

KEPINSKI-LECOMTE C. 1992. *Harradum I. Une ville nouvelle sur le Moyen-Euphrate (XVIII^e-XVII^e siècles av. J.-C.)*. Paris : Éditions Recherche sur les Civilisations.

KEPINSKI C. 2005. Material Culture of a Babylonian Outpost on the Iraqi Middle Euphrates : the Case of Haradum during Middle Bronze Age. *Akkadica* 125 : 121-131.

KEPINSKI C., LECOMTE O. et TENU A. (dir.) 2006a. *Studia Euphratica. Le moyen Euphrate irakien révélé par les fouilles préventives de Haditha*. Travaux de la Maison René-Ginouvès 3. Paris : De Boccard.

KEPINSKI-LECOMTE C. 2006b. Diversité des origines culturelles d'un avant-poste commercial : Economie, contrôle politique et pratiques tribales » ». In : JOANNÈS F. avec des contributions de G. COLBOW et de C. KEPINSKI-LECOMTE. *Haradum II. Les textes de la période paléo-babylonienne (Samsu-iluna – Ammisaduqa)* : 7-13. Paris : ERC.

KEPINSKI C. 2006c. La conquête du pays de Suhum par le royaume d'Ešnunna et les liens tribaux entre la Diyala, la Mésopotamie du sud, la Péninsule Arabique et la vallée du moyen Euphrate. *Festschrift Uwe Finkbeiner. Baghdader Mitteilungen* 37 : 117-130.

SCHWARZ G., NICHOLS J. J. (eds) 2006. *After Collapse: The Regeneration of Complex Societies*. Tucson : University of Arizona Press.

THÈME VIII

⁶ Schwarz, 2006.

